

ACADEMIE DES SCIENCES D'ALBANIE
SECTION DES SCIENCES SOCIALES

S T U D I A

A L B A N I C A

XXXVIII^e Année

2 / 2005

T I R A N A

STUDIA ALBANICA

CONSEIL DE REDACTION

Rédacteur en chef: Seit MANSAKU

Adjoint: Kristaq PRIFTI

Secrétaire: Lefter NASI

Membres: Jorgo BULO, Shaban DEMIRAJ, Muzafer KORKUTI,

Ana LALAJ, Afërdita ONUZI

Rédactrice: Drane KOÇI

© Académie des Sciences d'Albanie, 2005,
Tous droits réservés.

Adresse: Académie des Sciences d'Albanie
Section des Sciences Sociales, Tirana - Albanie

** Dans ce numéro de la revue nous publions des rapports et des communications du IX^e Congrès International d'Études Sud-Est Européennes, tenu à Tirana du 30 août au 3 septembre 2004.*

Petar ATANASOV

LA ROMANITÉ NORD- ET SUD-DANUBIENNE ET SES RAPPORTS AVEC L'ALBANAIS

Les rapports entre la romanité nord- et sud-danubienne d'un côté, et l'albanais de l'autre côté visent en premier lieu les rapports linguistiques entre ces deux idiomes. Mais aborder un tel problème implique nécessairement se pencher aussi sur le problème de l'origine de ces deux peuples et de leurs langues, de leurs patries primitives, c'est-à-dire des territoires qu'ils occupaient avant et après la romanisation et après l'arrivée des Slaves dans ces parages-là.

La linguistique historique et comparative - dominante tout au long du XIX^e et même durant les premières quelques décennies du XX^e siècle offrait le meilleur cadre pour aborder ce problème et ce n'est pas par hasard qu'un grand nombre de linguistes, historiens de la langue, comparatistes et balkanologues ont accordé attention dans leurs travaux à cette problématique mais malheureusement ils n'ont pas abouti à une solution satisfaisante et définitive du problème en question. Il s'agit d'un problème complexe et épineux et sa juste solution se heurte au fait que les attestations écrites pour les langues des populations autochtones préromaines, excepté pour le grec, font défaut ou sont extrêmement pauvres, fragmentaires ou insuffisantes. Dans une telle situation, le problème de l'origine des Albans et de leur langue ainsi que celui du substrat commun albano-roumain ont connu des interprétations différentes de la part des linguistes et des historiens, se résumant dans la plupart des cas à de simples suppositions, donc des opinions qui ne s'appuient pas sur des arguments solides. Les causes en sont plusieurs. Une seule chose sur laquelle ils sont d'accord c'est que la langue roumaine et la langue albanaise possèdent des éléments lexicaux communs, qui précèdent la romanisation. C'est autour de ces éléments lexicaux qu'ont été tressées toutes les théories concernant l'origine et la patrie primitive des deux peuples.

Notre communication a deux volets : dans le premier volet nous tâcherons de résumer les opinions des linguistes émises sur la question du

substrat des deux langues, de l'origine de l'albanais et de son caractère et dans le second nous allons analyser les éléments linguistiques communs au roumain et à l'albanais.

La question du substrat ethnique et des rapports linguistiques entre le roumain et l'albanais date du XVIII^e siècle lorsque la linguistique ne disposait pas encore des méthodes scientifiques pour aborder avec sérieux cette question complexe. Ainsi Thunmann¹, linguiste allemand d'origine suédoise, est le premier qui, s'appuyant sur un matériel lexicographique de Theodor Cavallioti² ainsi que sur les informations fournies par son étudiant à Hale, l'aroumain Konstantin Hagi-Ceagani, sur l'aroumain nous parle des points communs entre le roumain et l'albanais mais plutôt guidé par son intuition que par quelque méthode scientifique.

De même, J. Kopitar³ arrive à la conclusion que les Roumains, les Bulgares (il pense implicitement aussi aux Macédoniens) et les Albanais sont de vieux Thraces et leurs langues actuelles, du point de vue grammatical (différentes du point de vue lexical) présentent une forme unique de parler avec trois matières linguistiques. Une telle réflexion de Kopitar sur «eine Sprachform», voire sur la parenté ethnique entre les Roumains, les Bulgares et les Albanais a eu un retentissement considérable chez certains linguistes balkanologues tels G. Weigand, Kr. Sandfeld et autres.

Franz Miklosich⁴ considère que les populations qui peuplaient la péninsule balkanique avant l'arrivée des Romains et des Slaves, à l'exception des Grecs, paraît-il, n'étaient que de différentes ramifications d'un seul peuple qui au nord s'étendait jusqu'aux Carpates et au nord-ouest jusqu'à l'Istrie et qu'il qualifie de thrace. Il accorde une attention particulière au substrat en roumain en montrant que certains phénomènes ou particularités dans cette langue ne peuvent pas être expliqués par le latin. Miklosich considère également que «dans la formation du peuple roumain et

¹ J. E. Thunmann, *Untersuchungen über die Geschichte der östlichen europäischen Völker*, I, Leipzig, 1774, pp. 169-366 (über die Geschichte und Sprache der Albaner und Walachen).

² T. A. Cavallioti, érudit aroumain du XIX^e siècle, auteur de *Πρωτοπειρία*, Venise, 1770 et glossaire en grec, aroumain et albanais contenant 1170 mots.

³ J. B. Kopitar, *Albanische, Walachische und Bulgarische Sprache* in "Jahrbücher der Literatur", Wien, XLVI, 1829, pp. 59-106.

⁴ F. Miklosich, *Die Slavischen Elemente im Rumunischen* in "Denkschriften der Akademie" Wien, Philos.-histor. Klasse, XII, 1862, pp. 1-70.

de sa langue ont contribué deux éléments : l'un roman et l'autre autochtone et que, sinon toutes, la plupart de ces particularités nous amènent à les attribuer à l'élément autochtone, apparenté aux Albanais d'aujourd'hui, que nous considérons les descendants des Illyriens»⁵. Selon lui, l'influence du substrat est à l'origine du remplacement de l'infinitif par le subjonctif, du syncrétisme casuel entre le génitif et le datif, de la formation du futur à l'aide de l'auxiliaire *velle* + infinitif, de la voyelle *ă*, du rhotacisme en roumain. Il signale également bon nombre de coïncidences lexicales entre le roumain et l'albanais (*abur, brad, brău, bucur, cătun, groapă, grumaz, gușă, mal, moș, etc.*) ce qui veut dire qu'il s'agit d'éléments lexicaux venant du substrat commun.

En analysant les éléments lexicaux prélatins du roumain et de l'albanais, G. Meyer constate que certains de ces mots en roumain sont très anciens et suggère qu'il ne faille pas accepter avec légèreté l'opinion que le roumain a emprunté les vieux mots prélatins à l'albanais mais il faut tenir compte des réalités historiques et linguistiques avant la romanisation des Balkans. Un substrat commun a dû être à l'origine de ces concordances lexicales ce qui n'empêche pas d'y voir aussi une influence albanaise ultérieure sur le roumain et surtout sur l'aroumain. En tout cas, comme Sandfeld a bien souligné, il y a eu un contact étroit⁶ entre les ancêtres des Roumains et des Albanais à l'époque préromaine. De même, C. Treimer affirme qu'à l'époque de la formation de la langue roumaine, les Roumains vivaient plus au sud faisant communauté avec les Albanais. La pénétration des Slaves dans les Balkans a fait disparaître cette communauté albanoroumaine. Selon lui les mots communs au roumain et à l'albanais ne sont pas des emprunts faits à l'albanais⁷ et il a le mérite d'avoir remarqué que les éléments albanais du roumain ont eu les mêmes transformations que ceux hérités du latin. Cela montre suffisamment clair qu'ils sont d'une ancienneté comparable à ceux provenant du latin. En d'autres termes, le roumain a dû hériter des éléments autochtones comme l'albanais.

⁵ Idem, *Ibid.* p. 8.

⁶ K. Sandfeld, *Die nichtlateinischen Bestandteile im Rumänischen* publié dans "Grundriss der Romanischen Philologie", éd. G. Gröber, vol. I, ed. II, Strasbourg, 1904 / 5.

⁷ C. Treimer, *Albanisch und Rumänisch* in «Zeitschrift für Romanische Philologie», Halle, 1914, XXXVIII, p. 387.

Par contre, la thèse de Henrik Barić est que tous les mots roumains (non latins) se trouvant dans la langue albanaise sont effectivement des emprunts faits à celle-ci par les Roumains sans tenir compte des obstacles phonétiques, sémantiques ou autres. Il va même jusqu'à considérer des «emprunts» faits à l'albanais des mots roumains qui ne se rencontrent pas dans celui-là.

Une thèse similaire à celle de Barić nous rencontrons chez Norbert Jokl⁸ et Eqrem Çabej⁹. Pour Jokl, dont l'opinion s'érige en dogme, tous les mots prélatins du roumain sont des emprunts faits à l'albanais et que tout ce qui est prélatin dans la zone carpato-balkanique peut être qualifié d'«albanais» ce qui veut dire qu'en roumain il n'y a pas d'éléments autochtones hérités du substrat thraco-dace.

L'opinion de Jokl est partagée par Eqrem Çabej qui considère, lui aussi, les mots prélatins existant dans les deux langues comme des emprunts roumains faits à l'albanais avec cette précision que ce qui pour le roumain représente le substrat, pour l'albanais n'est qu'une phase antérieure du développement de la langue.

Les linguistes roumains des deux derniers siècles, eux aussi, se sont penchés sur le problème du substrat de leur langue et les rapports qu'elle a avec l'albanais. Ainsi, le lexicographe Alexandru Cihac, dans le deuxième tome, page VIII, de son *Dictionnaire*¹⁰ cite 39 «éléments albanais» parmi lesquels il désigne comme autochtones en roumain et en albanais les suivants : *abur, brad, bucur, bunget, buză, căciulă, copac, gălbează, ghimpe, grumaz, năpârcă, pârau, șopârlă, vatră*. Il considérerait également que la grammaire roumaine, qui est essentiellement latine, possède «quelques particularités thraco-illyriques»¹¹.

Bogdan Petricescu Hasdeu dont les opinions à ce sujet ont été exposées dans sa revue *Columna lui Traian* dit notamment : «Les particularités des langues roumaine et albanaise, ne pouvant pas être

⁸ N. Jokl, *Linguistisch-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen*, Berlin - Leipzig, 1923.

⁹ E. Çabej, *Unele probleme ale istoriei limbii albaneze* in SCL, X, 1959, pp. 527-560.

¹⁰ A. Cihac, *Dictionnaire d'étymologie daco-roumaine. I. Éléments latins*, 1870; *Éléments slaves, magyars, turcs, grecs-modernes et albanais*, 1879, Frankfurt am Main.

¹¹ Idem., *Ibid.* I. p. VIII.

expliquées par des éléments latins, slaves ou autres, appartiennent au thrace, les Albanais s'étant abreuvés du dialecte thraco-épirote alors que les Roumains du dialecte thraco-dace»¹². Adeptes fervents de la théorie du substrat, Hasdeu dans une autre étude intitulée *Strat și substrat*¹³ écrit que l'histoire nous montre partout que là où un peuple s'était définitivement installé on peut voir des traces qui nous parlent qu'avant lui il y avait une autre population, conquise par les nouveaux venus. Tout peuple, à l'instar du sol géologique, est constitué d'une strate actuelle et des strates antérieures successives.

Ovid Densusianu opte pour une influence ancienne illyrienne dans les deux langues en citant des exemples comme *barză, mazăre, mânz, viezure*¹⁴ et une influence ultérieure exercée par l'albanais sur le roumain au moyen âge par l'intermédiaire de la population aroumaine qui aurait émigrée au nord du Danube et qui auparavant était en contact avec les albanais. (HLR, I, p. 356-357). Il signale également, comme d'ailleurs Miklosich l'a fait auparavant, le rhotacisme comme caractéristique commune des langues. Lazar Șăineanu partage l'opinion de Densusianu en affirmant que les Albanais, descendants des Illyriens, ont donné un grand nombre de mots albanais aux Roumains de Macédoine d'où ils ont pénétré dans le roumain de Dacie tels que : *bucura, bunger, ceafă, cioc, copac, copil, curpen, ghimpe, gresie, groapă, măgură, moș, mugur, năpârcă, pârau, sâmbure, țap, țarc*¹⁵.

S. Pușcariu¹⁶ n'est pas d'accord avec Densusianu et refuse de croire que le rhotacisme soit un élément valable à formuler une thèse parce qu'il fait défaut du dialecte guègue, plus exposé naguère au contact avec les locuteurs du roumain.

Theodor Capidan, balkanique éminent d'origine aroumaine, fait une analyse minutieuse des rapports entre le dialecte aroumain et l'albanais dans

¹² B. P. Hasdeu, *Columna lui Traian*, 1876, p. 4.

¹³ B.P. Hasdeu, *Eymologicum magnum Romaniae*, vol. III, pp. V-XXXVIII.

¹⁴ O. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine* I, București, 1975, pp. 49-51.

¹⁵ L. Șăineanu, *Dicționar universal al limbii române*, ed. VIII, Craiova, p. XXVI.

¹⁶ S. Pușcariu, *Zur Re onstruktion des Urrumänischen* in «Zeitschrift für Romanische Philologie», Halle, Beiheft XXVI, 1910.

son travail *Raporturile albanoromâne*¹⁷. Il y donne une stratification des éléments communs des deux langues en distinguant trois catégories d'éléments lexicaux en question à savoir : des mots aroumains empruntés à l'albanais dont aussi autochtones, des mots ayant l'origine commune et des balkanismes. Capidan attache une grande importance à l'époque préromaine, c'est-à-dire au substrat, en croyant que le contact entre Roumains et Albanais date non seulement de l'époque romaine mais aussi d'avant. Il arrive à la conclusion «qu'en dehors des rapports de voisinage, entre Roumains et Albanais, durant la période préromaine, il a dû exister quelque chose de plus qui peut être qualifiée de rapprochement plus étroit, voire d'identité de l'élément autochtone». (*Dacoromania*, II., p. 483).

Ion Aurel Candrea parlant des liens ethnolinguistiques entre les peuples roumain et albanais qu'il explique par la symbiose albanoroumaine dit : «ce même substrat autochtone a exercé une influence dans les deux langues à l'époque de leur formation [...] par quoi on explique les nombreuses affinités entre notre langue et l'albanais; ce serait donc en vain chercher une autre explication ailleurs. Les Roumains ont vécu dans une zone voisine sinon la même dans laquelle vivaient également les ancêtres des Albanais. La langue que les populations autochtones parlaient dans cette région (Les Balkans, le Banat, l'Olténie) a exercé une forte influence sur la langue primitive roumaine»¹⁸.

La liste des linguistes traitant la question du substrat romano-albanais est longue. Mentionnons encore les noms de George Pascu, Holger Pedersen, E. Hamp, G. Reichenkron, George Giuglea, Petar Skok, Haralambie Mihăescu et autres dont les contributions à ce sujet sont précieuses.

De ce que nous venons d'exposer on peut tirer la conclusion que les linguistes sont d'accord que le roumain et l'albanais possèdent des éléments lexicaux préromains communs; le problème apparaît pourtant dans l'interprétation de ceux-ci. Pour les uns (Fr. Miklosich, G. Meyer, C. Treimer, Al. Cihac, B. P. Hasdeu, Th. Capidan, I.A. Candrea) ce sont des mots qui proviennent du substrat commun étant donné que les populations de la péninsule balkanique, à l'exception des Grecs, n'étaient que de diverses

¹⁷ Th. Capidan, *Raporturile albanoromâne* in "Dacoromania", II., p. 444-554.

¹⁸ I.-A. Candrea, "Buletinul societății filologice", București, I., 1905, p.21-25.

ramifications d'un seul peuple qualifié de thrace par Fr. Miklosich, pour les autres (H. Barić, N. Jokl, E. Çabej, Ov. Densușianu) les éléments préromains du roumain sont plutôt des emprunts lexicaux faits à l'albanais que des restes du substrat balkanique. Entre ces deux thèses principales, il y a aussi des opinions plus nuancées partant de divers critères. Ces divergences d'opinion résident, disons-le encore une fois, dans le manque des documents écrits sur les populations et les langues autochtones disparues. C'est là aussi la cause qu'on n'a pas encore pu trouver une solution péremptoire et définitive qui aurait contenté tout le monde au sujet de l'origine de l'albanais. Partant de ses caractéristiques phonétiques et du caractère *satem*, certains linguistes le rattachent au thrace (Hirt, Weigand, Hasdeu) ou au daco-mésien (Vl. Georgiev), d'autres au thraco-illyrien (N. Jokl, S. Mladenov, Hasdeu) et d'autres encore (Thunmann, J.G. Hahn, G. Meyer, P. Kretchmer, Katičić, Jokl, Çabej, Desnickaja) le rattache aux langues septentrionales du type *centum*, c'est-à-dire à l'illyrien.

A notre avis, faute de documents historiques, ce sont les faits de langue qui peuvent éclairer en quelque sorte la voie ténébreuse de ce problème. Le chercheur doit se pencher donc à analyser non seulement éléments lexicaux préromains communs et emprunts ultérieurs faits par le roumain à l'albanais, mais aussi le lexique latin et vieux slave et les transformations subies dans les deux langues, le développement sémantique de ces mots, la toponymie, ainsi que les autres aspects linguistiques tels la phonétique et la morphosyntaxe. Dans ce deuxième volet de notre travail, nous allons tâcher de relever les concordances les plus caractéristiques entre les deux langues.

Nous devons préciser dès le début que pour ce qui est du roumain nous allons considérer cette langue dans ses quatre hypostases actuelles : le daco-roumain, l'aroumain, le mégléno-roumain et l'istroroumain qui, à l'époque de la formation de la langue roumaine, étaient des parties composantes d'un même tout linguistique.

Les concordances linguistiques entre le roumain et l'albanais sont présentes dans tous les domaines de la langue : en phonétique, en morphologie, en syntaxe. Il y en a parmi elles qui se rencontrent également dans d'autres langues balkaniques et alors on peut parler de balkanismes. Seuls les éléments lexicaux, restes des langues autochtones disparues parlées à l'époque préromaine, constituent une caractéristique propre à l'albanais et au roumain.

A. La phonétique. En phonétique, on constate une série de concordances entre les deux langues :

1. Le son *ă* en roumain (*sănătate* «santé», *cămașă* «chemise») se rencontre aussi en albanais noté *ë* (*shëndet, këmişë*), mais aussi en bulgare, dans certains dialectes macédoniens et même en grec dans des emprunts faits au turc. Certains linguistes (Miklosich, Sandfeld, Rosetti et autres) sont d'avis que les racines de ce son sont dans le substrat balkanique alors que d'autres (Densușianu, Petrovici) considèrent qu'il s'agit là d'un phénomène indépendant et spontané qui est de date plus récente. D'autre part, G. Brâncuși¹⁹ pense que le *ë* albanais est un son très ancien qui vient directement de la langue que naguère parlaient les ancêtres des Albanais, alors que le son correspondant en roumain vient lui aussi du substrat mais après avoir préalablement passé dans le latin balkanique qui est à l'origine du roumain.

2. Le *a* latin, devant une consonne nasale se ferme, aboutissant en roumain à *ă*, *â* et *ë* en albanais : lat. *canticu(m)* > dr. *cântec*, ar. *cântic*, megl. *cântic*, alb. *këngë* «chant, chanson»; lat. *cantare* > dr. *a cânta*, ar. *cântu*, megl. *cântári*, istr. *cântâ*, alb. *këndo* «chanter»; lat. *canapa* > dr. *cânepă*, megl. *cânap*, alb. *kërp* «chanvre»; lat. *caepa(m)* > dr. *ceapă*, ar., megl. *țepă*, alb. *qepë* «oignon».

3. Le *ŭ* (court) du latin s'est conservé en roumain et en albanais à la différence du dalmate où il a passé en *o* : lat. > *fundu(m)*, dr., megl., istr. *fund*, ar. *fundu*, alb. *fund* «fond»; lat. **excurtus* > dr., istr. *surtu*, ar. *șurtu*, alb. *shkurtër* «court»; lat. *furca(m)* > dr., ar., megl. *furcă*, istr. *furca*, *furçe*, alb. *furkë* «fourche», «quenouille».

4. Le roumain et l'albanais accusent la même évolution du mot latin *caballus* : dr., ar., megl., *cal* istr. *că*, alb. *kalë*, différente de celle des langues romanes occidentales : fr. *cheval*, it. *cavallo*, esp. *caballo*, ptg. *cavalu*.

5. Le roumain et l'albanais ont labialisé la consonne vélaire *k* des groupes consonantiques latins *ct* et *cs* (*x*) : lat. *lucta(m)* > rom. *luptă*, alb. *luftë*; lat. *coxa* > rom. *coapsă*, alb. *kofshë*; en albanais il y a des cas aussi de vocalisation de ce son : lat. *directus* > rom. *drept*, alb. *drejtë*.

6. Le rhotacisme est encore une des particularités communes de l'albanais du sud (le tosqe) et du roumain. Certes, le phénomène est

¹⁹ G. Brâncuși, *Albano-romanica* III. *Vocala ă în română și albaneză* in SCL XXIV, 3, București, 1973, pp. 291-296.

restreint dans les deux langues à des zones limitées, le sud pour l'albanais et le nord-ouest pour le roumain. Le rhotacisme général pour cette dernière langue c'est le passage de *l* en *r* dans tous ses dialectes historiques.

Le phonétisme vieux slave *ъ* a subi la même transformation dans les deux langues en passant à *u*: v. sl. *съто* > roum. *suta* "cent"; v. sl. *гъст* > alb. *grusht* "poing".

B. La morphosyntaxe. En matière de morphosyntaxe on peut signaler également un certain nombre de concordances albano-roumaines telles que :

1. En aroumain, en méglénoroumain et en albanais le suffixe latin *-onia* a servi à la formation de noms du genre féminin par son adjonction à la forme masculine du nom: ar., megl. *lup* «loup» - *lupqáńă* «louve»; *urs* «ours» - *ursqáńă* «ourse», alb. *ujk* - *ujkonjë*; *túrçu* «turc» - *turcqáńă* «turque»; en aroumain le suffixe s'est étendu aussi chez les noms d'origine grecque: *văsilé* «roi» - *văsilqáńă* «reine».

2. La formation des adverbes à partir des noms se fait à l'aide du même suffixe: roum. *-ește* et alb. *ishte*: roum. *omenește*, alb. *njerzisht* «humainement»; roum. *ciobănește*, alb. *çobanisht* «à la bergère, comme les bergers»; dr. *grecește*, ar., megl. *gărçáște*, alb. *greqisht* «à la grecque, à la manière grecque».

3. Dans des constructions du type fr. *fou à lier*, it. *pazzo da legare*, esp. *loco de atar* le roumain et l'albanais font usage du participe passé à la place de l'infinitif: alb. *është çmendur për të lidhurë*, roum. *e nebun de legat*.

4. Les deux langues concordent dans les constructions où l'adjectif, déterminant un nom propre ou un nom déjà déterminé par l'article défini, est relié au nom déterminé par un article dit démonstratif ou adjectival: roum. *Apa cea mare*, alb. *Uji i madh* «La grande eau»; roum. *viața cea nouă*, alb. *jeta e re* «la nouvelle vie»; (titre d'un roman de Đivko Āingo), roum. *Alexandru cel Mare*, alb. *Leka i Madh* «Alexandre le Grand»; roum. *Mircea cel Bătrân*, alb. *Mirce i Vjetër* «Mircea le Vieux».

5. Les noms de lieux (villes) se terminant en macédonien par la voyelle *-o*, en albanais et en roumain, à la forme déterminée par l'article défini, se terminent en *-a*: maced. *Tetovo*, alb. *Tetova*, roum., ar., megl. *Tetova*, *Tetuva*; maced. *Kumanovo*, alb. *Kumanova*, roum., ar., megl. *Cumanova*; maced. *Negotino*, alb. *Negotina*, ar., megl. *Nigotina*, etc..

6. Il est intéressant aussi de signaler la manière identique de la formation des numéraux ordinaux dans les deux langues en usant de l'article adjectival ou du génitif devant les numéraux cardinaux et de l'article défini soudé au numéral cardinal à la fin : roum. *al doilea, a doua*, alb. *i dyti, e dyta* «la deuxième, le deuxième»; roum. *al patrulea, a patra*, alb. *i katërti, e katërta* «le quatrième, la quatrième» etc..

C. Le lexique. Le lexique commun de l'albanais et du roumain a occupé la partie centrale des recherches des linguistes qui ont étudié les rapports entre ces deux langues. D'ailleurs, c'est surtout sur ce lexique commun qu'ont été tressées toutes les théories sur l'origine de la langue albanaise, sur la patrie primitive des peuples albanais et roumain.

Le lexique commun à ces deux langues, hérité du substrat ou influence ultérieure de l'albanais sur le roumain, peut être reparté en trois périodes :

a) une période ancienne durant laquelle un certain nombre d'éléments lexicaux venant du substrat commun est conservé dans les deux langues avec ceci de particulier que pour l'albanais ces éléments ont passé d'une phase ancienne à la phase moderne de cette langue alors que pour le roumain ils représentent des mots du substrat. Pour plus de détails concernant le lexique de cette période voir I.I. Russu²⁰.

b) une période plus récente qui s'étend tout au long du moyen âge pendant laquelle il y a eu un contact entre les population albanaise et roumaine / aroumaine dans la péninsule balkanique et où un certains nombre de mots albanais ont pénétré en aroumain.

c) une période moderne, depuis la création de l'État albanais jusqu'à nos jours, où la langue de la population aroumaine vivant en Albanie subit une influence intense de la part de l'idiome officiel du pays. C'est le plus grand lot de mots et d'unités phraséologiques albanais qu'on rencontre uniquement dans le dialecte aroumain d'Albanie.

Mots autochtones roumains dont les correspondants se rencontrent en albanais : dr. *abure*, alb. *avull* «vapeur»; dr. *baci*, ar. *baciu*, mégl. *baç*, alb. *baç* «maître-berger»; dr. *balaur* «dragon», alb. *bollë* «serpent» (grosse Schlange); dr. *balegă*, ar., mégl. *baligă*, alb. *bajgë* «crotte»; dr., ar., mégl. *baltă* «mare», «marais», alb. *baltë* «boue»; dr., *barz*, mégl. *barz*, *barđu*, ar. *bardzu* «blond filase et bariolé» (en parlant d'animaux domestiques), alb.

²⁰ I.I. Russu, *Elementele autohtone în limba română*, București, 1970.

bardhë «blanc»; dr., ar., mégl. *bască*, alb. *bashkë* «toison»; dr., ar., mégl. *brad* (le mégl. l'a conservé seulement dans des toponymes : *Curu* (<*codru*) *di brad*), alb. *bredh* «sapin»; dr. *brâu*, ar. *brân*, mégl. *brăn*, *brøn*, istr. *bräv*, *brăvu*, *brău*, *bărvu*, alb. *brez* «ceinture de laine», «génération»; dr. *brusture* «bardane», alb. *brushtullë* «sorte de gâteau»; dr. *bucătar*, alb. *bukëtar*, *bukëpjekës* «boulangier»; dr., *a se bucura* mégl. (*si*) *bucurăr* «se réjouir», alb. *zbukuroj* «embellir»; dr. *bucurie*, mégl. *bucurilă* «joie», alb. *bukuri* «beauté». Malgré les sens différents, l'identité de ces mots dans les deux langues est évidente; dr. *bunget* «forêt épaisse», alb. *bung* «chêne»; dr., mégl. *buză*, ar. *budză*, alb. *buzë* «lèvre»; dr. *căciulă*, mégl. *căculă*, *căcușă*, alb. *kësulë* «bonnet»; dr., mégl. *căpușă*, ar. *căpușe*, alb. *këpushë* «tique», «pou des brebis»; dr., ar. *căpută* «empeigne», alb. *këpucë* «chaussure»; dr., ar., mégl., istr. *cătun*, alb. *katund* «village», «village de montagne»; dr. *copac*, ar. *cupăcu*, mégl. *cupăc*, alb. *kopaçe* «tronc», «tronc de chêne ou de hêtre»; dr. *a cruța* «épargner», «ménager», alb. *kursej* «épargner»; dr. *a curma* «interrompre», «couper», mégl. *curmari* «se séparer», «se détacher», ar. *curmu* «séparer», «sevrer», «se fatiguer», alb. *kurmoj* «couper en morceaux»; dr., ar., mégl. *curpen*, *curpin*, *curpăn*, alb. *kulpër* «sarment», «plante grimpante autour des arbres fruitiers»; dr., ar., mégl. *daș* «agneau de maison», alb. *dash* «bélier»; dr. *druete* «arbre court et gros», alb. *dru* «arbre»; dr. *fărămă*, ar. *sărămă*, alb. *thërrime* «miette»; dr., mégl. *gard*, ar. *gardu*, alb. *gardh* «clôture», «palissade»; dr. *gata*, alb. *gati* «prêt», «terminé»; dr. *a găti*, alb. *gatuaj* «préparer un mets»; dr. *gălbează*, ar. *gălbadză*, *gălbeadză*, alb. *këllbazë* «douve» (ver parasite); dr. *ghimpe*, alb. *gjemb*, *gljimp* «épine»; mégl. l'a dr. *grapă* «herse», ar. *grep*, alb. *grep* «ligne à pêcher», «crochet»; dr. *gresie*, ar. *grease*, istr. *grësă* «pierre à aiguiser», alb. *gris*, *grirës* «outil à triturer»; dr., ar., mégl., *groapă*, istr. *gropă*, alb. *gropë* «fosse», «trou», «tombeau»; dr. *grumaz*, ar. *grumadz*, *grumadzu* «cou», «nuque», alb. *gurmaz* «gosier»; mégl. *Gurșet* (toponyme dans la zone où l'on parle le méglénoroumain) «terrain pierreux» qui certainement a à la base son correspondant albanais *gur* «pierre»; dr., ar., mégl. *gușă*, alb. *gushë* «gorge», «goitre»; dr., istr. *mal* «rive», «rivage», «littoral», alb. *mal* «montagne»; dr. *mazăre*, ar. *madzăre* «petits pois», alb. *modhull*, *modhë*, *mollëz*, dr. ar. *mărat*, alb. *mjerë* «malheureux», «misérable», «misère»; dr. *mătură*, ar., mégl. *metură*, istr. *meturë*, alb. *metull* «balai»; dr. *mânz*, ar. *mândzu*, mégl. *mânđu*, *mânz*, *mônz*, alb. *mëz* «poulain»; dr., mégl., istr. *moș*, ar. *moș*, *auș* «vieux», «vieillard», alb. *moshë* «âge, vieillesse»; dr.

mugure, mégl. *muguri*, alb. *mugull* «pousse», «germe», «bourgeon»; dr. *murg*, ar. *murgu*, *amurgu*, mégl. *murg*, *murgu*, alb. *murg* «bai», «brun»; dr. *năpărcă*, ar. *năpărtică*, *năpărtică*, mégl. *năprătică*, *năprȋtcă*, alb. *nepërkë* «serpent venimeux»; dr. *păstaie*, ar. *pistale*, *păstale*, alb. *bishtajë* «cosse», «gousse»; dr. *părău*, alb. *përrua* «ruisseau»; dr. *pururea*, alb. *përherë* «toujours», «éternellement» dr. *sărbăd*, *searbăd* ar. *sărbit* «fade», «insipide», «sans saveur», «aigrelet», «acide», «acidulé», alb. *tharbët* «aigre»; dr. *a scăpăra*, ar. *ascapir*, alb. *shkrepe* «battre le briquet», «faire jaillir des étincelles», dr., ar., mégl. *scrum*, alb. *shkrumb* «carbonisé», «brûlé»; dr. *sâmbure*, ar. *sâmburu*, mégl. *sămburi*, *somburi*, istr. *sămbur* «noyau», «pépin», «grain», alb. *sumbull* «bouton», «bourgeon»; dr. *spânz*, ar. *spingiu*, mégl. *spren'u*, alb. *shpendër* «ellébore»; dr., mégl. *sterp*, ar. *sterpu*, alb. *shterpë* «stérile»; dr. *strepede*, ar. *streapit*, mégl. *streapidi*, alb. *shtrep* «acare», «ver de fromage»; dr., ar., mégl., istr. *strungă*, alb. *shtrungë* «passage étroit où l'on fait passer, une à une, les brebis pour les traire»; dr., ar. *șale* «lombes», «régions lomulaire», alb. *shalë* «cuisse»; dr., ar., mégl., istr. *șap*, alb. *cjap* «bouc»; dr. *șarc*, ar. *șarcu*, alb. *thark* «clôture», «enclos», «bergerie», «parc à moutons»; dr., ar., istr. *vatră*, alb. *vatër* «foyer», «famille»; dr. *viezure*, ar. *yedzăre*, *vizur*, *vedzură*, alb. *vjedull* «blaireau»; dr. *zgardă* «laisse», «collier de chien», alb. *shkardhë* «bâton long qu'on attache sur le dos du chien pour l'empêcher à mordre»; dr. a *zgăria*, ar. *sgăir*, megl. *zgăirari*, alb. *shker* «égratigner».

La deuxième période des contacts linguistiques albano-roumains, concerne l'influence de l'albanais sur les parlers aroumains. On sait que les Aroumains, avant de se répandre dans tous les pays balkaniques, ont vécu dans le sud de l'Albanie et dans le nord-ouest de la Grèce où ils étaient en contact direct avec les Albanais. Ayant en vue que les deux populations s'occupaient de l'élevage des moutons et des chèvres et vivaient dans des régions montagneuses, l'influence albanaise de cette période sur l'aroumain se reflète surtout dans le lexique relatif à la vie pastorale. Ajoutons encore que ces termes se rencontrent chez les Aroumains de partout qui après leur dissémination dans tous les pays balkaniques et ailleurs dans le monde ils les ont emportés avec eux. En voilà quelques-uns de ces termes : ar. *baŭ*, alb. *balash*, *balosh* «nom donné aux chevaux de couleur bigarrée surtout à la tête»; «moucheté»; ar. *bană* «vie», alb. *banë*, *banesë* «demeure»; ar. *bănedzu* «vivre, habiter» alb. *banoj* «habiter»; ar. *bucuvală*, alb. *bukëvalë* «panade au fromage et beurre»; ar. *giză*, alb. *gjizë* «fromage tiré du deuxième

babeurre»; ar. *lëar* (mouton, chèvre, cheval, chien), alb. *lara-lara* «bigarré»; ar. *minduescu*, alb. *mendoj* «penser», «réfléchir».

La **troisième période** de l'influence albanaise sur le roumain est beaucoup plus forte et elle est limitée uniquement au parler des Aroumains vivant en Albanie, isolés des autres Aroumains depuis la création de cet État en 1912, et où leur éducation se fait en albanais. L'influence albanaise dans ce dialecte roumain est surtout présente dans le lexique en l'enrichissant des termes modernes relatifs à la vie politique, sociale, économique et au progrès de la technique. Le nouveau mode de vie surtout dans les villes, la participation des Aroumains à la vie publique et le besoin croissant de s'exprimer autant que mieux favorisent la pénétration quotidienne de nouveaux termes et unités phraséologiques albanaises mais aussi des termes internationaux par l'intermédiaire de l'albanais. C'est aussi le cas de l'aroumain parlé dans n'importe quel autre état balkanique. Des termes comme *bashkim* «unité», *biletë* «billet», *departament* «département», *derë* «porte», *drejtor* «directeur», *kontratë* «contrat», *kryetar* «président», *gjyqtar* «juge», *ministër* «ministre», *lajm* «nouvelle», *mendim* «tribunal», *rrymë*, *korrent* «courant (électrique)», *qeveri* «gouvernement», *tatim* «taxe», «impôt», *vërtetim* «attestation» et beaucoup d'autres font partie du vocabulaire courant des Aroumains d'Albanie.

A la fin de cet exposé on peut tout au moins tirer les conclusions suivantes: 1) Les éléments lexicaux de l'époque préromaine communs à l'albanais et au roumain, nous amènent à la conclusion que les ancêtres des Albanais et des Roumains vivaient à cette époque là en contact étroit dans la zone comprise par les deux provinces : Dardanie et Mésie Supérieure.

2. La présence des particularités phonétiques, morphosyntaxiques et lexicales albano-roumaines dans tous les dialectes historiques roumains sont également une preuve indéniable que la formation du peuple roumain a eu lieu, à quelques exceptions près, au nord de la ligne Jireček. Autrement elles ne pourraient pas s'expliquer en méglénoroumain.

3. Toute influence ultérieure de l'albanais sur le roumain ne concerne que l'aroumain (surtout celui parlé en Albanie) qui est resté jusqu'à nos jours en contact direct avec l'albanais.

Francesco ALTIMARI

**UN BALCANISMO FUORI DAI BALCANI: IL FUTURO
NECESSITATIVO NEI DIALETTI ALBANESE E GRECI
DELL'ITALIA MERIDIONALE**

Mi occuperò in questo mio intervento del cosiddetto *futuro necessitativo* - attestato nel sistema verbale di due varietà linguistiche di origine balcanica - l'italo-albanese (o arbëresh)¹ e l'italogreco (distinto nel griko del Salento² e nel grecanico della Calabria³) - da molti secoli presenti

¹ L'arbëresh o italo-albanese è quella varietà di albanese meridionale (tosco), notevolmente influenzato soprattutto nel sistema lessicale dai dialetti romanzi e dall'italiano, trapiantato in Italia dalle aree albanofone dei Balcani (soprattutto Albania e Grecia) a partire dal XV secolo. Esso oggi si parla nelle seguenti comunità del Meridione d'Italia: Andali, Villa Badessa, Barile, Civita, Falconara Albanese, Farneta, Firmo, Acquaformosa, Frascineto, Caraffa di Catanzaro, Piana degli Albanesi, Carfizzi, Castroregio, Greci, Casalvecchio di Puglia, Cavallerizzo, Campomarino, Contessa Entellina, Marcedusa, Macchia Albanese, Marri, Maschito, San Giorgio Albanese, Montecilfone, Santa Caterina Albanese, Plataci, Pallagorio, Eianina, Portocannone, Cerzeto, Chieuti, Ururi, San Benedetto Ullano, San Giacomo di Cerzeto, San Nicola dell'Alto, San Costantino Albanese, San Marzano di S. Giuseppe, San Demetrio Corone, San Martino di Finita, San Paolo Albanese, Spezzano Albanese, Santa Sofia d'Epiro, Santa Cristina Gela, San Cosmo Albanese, San Basile, Lungro, Vaccarizzo Albanese, Vena Di Maida, Zangarona (elenco ripreso dalla monografia *Dialetti italo-albanesi. Studi linguistici e storico-culturali sulle comunità arbëreshe* (a cura di Francesco Altimari e Leonardo M. Savoia). Presentazione di Tullio De Mauro, Bulzoni editore, Roma 1994, p.480).

² Il 'griko' rappresenta quella varietà di greco oggi parlato nel Salento (comunità di: Calimera, Castrignano de' Greci, Corigliano d'Otranto, Martano, Martignano, Melpignano, Soleto, Sternatia e Zollino), molto influenzato nel lessico dall'italiano e dal dialetto salentino, che continua a mantenere quei tratti di origine medievale e bizantina, risalenti all'epoca dell'insediamento delle migrazioni greche in Puglia (sec. VIII-IX) (L'elenco delle comunità ellenofone del Salento è stato tratto dall'opera di Anastasios Karanastasi, *Istorikon leksikon ton ellinikon idhiomaton tis kato Italias* [Lessico storico delle parlate greche dell'Italia meridionale] in 5 volumi, edito dall'Accademia di Atene tra il 1985 e il 1991).

³ Il grecanico o greco di Calabria, parlato oggi nei centri di Amendolia, Roccaforte del Greco, Galliciano, Marina di Bova, Cardato, Condofuri, Bova, Roghudi, Chorio di Bova e Chorio di Roghudi, in provincia di Reggio Calabria,

ormai nell'Italia meridionale, fenomeno linguistico che presenta a mio avviso notevole interesse per gli studi di balcanistica, non trattandosi, come per molto tempo è stato sostenuto, anche da autorevoli studiosi di tale disciplina⁴, del risultato di una presunta influenza italo-romanza che avrebbe

conserva alcune interessanti caratteristiche del greco-medievale, risalendo anch'esso come il griko del Salento al periodo della massima espansione della potenza bizantina in Italia (sec. VIII-IX). Esso si trova oggi in una situazione pre-agonica, essendo ormai drasticamente diminuito il numero degli ellenofoni, anche a causa dell'emigrazione e delle precarie condizioni di economia e di viabilità dei pochi centri greci dell'Aspromonte.

⁴ Cf. E. Çabej, *Histori gjuhësore dhe strukturë dialektore e arbërishtes së Italisë*, in *Studime Filologjike* nr.2, Tiranë 1975, ff.51-69: "Më anë tjetër të mbizotërimiti i së ardhmes me kam në arbërishten e Italisë ndihet një ndikim nga ana e italishtes dialektore." [traduzione: "D'altra parte nella prevalenza del futuro con KAM nell'albanese d'Italia si avverte un influsso da parte dell'italiano dialettale"]. Lo stesso linguista albanese, nello studio succitato, sostiene anche la non convincente ipotesi che: "Ndërtimi p.sh. kan veshen, "bisogna che si vestano" i Acquaformosas është një përkthim, një kalk gramatikor i kalabrezishtes s'an a vestë" [traduzione: "Il costruito es. kan veshen "bisogna che si vestano" della parlata di Acquaformosa è una traduzione, un calco grammaticale del calabrese s'an a vestë". Continua sempre il Çabej: "Kemi të bejmë me tipin e së ardhmes habeo ad cantare, që është karakteristik për dialektet e italishtes jugore, sidomos për Sicili, Apuli, Lukani e për Abrucet, si p.sh. luk. l'aggi' a mann, tarent. l'agghi' a mmanna, sic. l'ai a mmannari për it. lo manderò, do ta dërgoj"; apul. jugore aggia ffare, duhet të bëj", sic. lindore aj a scrîviri, do te shkruaj", palerm. am affari, do të bëjmë", abruc. ajj a purtà „do të sjell", avem'a purtà, avet' a purtà etj." [traduz.: "Abbiamo a che fare con il tipo di futuro habeo ad cantare, che è caratteristico per i dialetti dell'Italia meridionale, soprattutto per la Sicilia, la Puglia, la Lucania e gli Abruzzi, per es. lucano l'aggi' a mann, tarant. l'agghi' a mmanna, sic. l'ai a mmannari per l'it. lo manderò; apulo meridionale aggia ffare, "devo fare", sic. orientale aj a scrîviri, "scriverò", palerm. am affari, "faremo", abruzz. ajj a purtà „porterò", avem'a purtà, avet' a purtà ecc. Ma, nonostante queste premesse, che non ci sembrano del tutto convincenti, il Çabej arriva alla conclusione che "Format e këtij lloji ndërkaq nuk arrinjë të shpjegojnë mbarë sistemin e së ardhmes me kam." [traduz.: "Le forme di questo tipo (di futuro, ndr.) comunque non arrivano a spiegare l'intero sistema del futuro con KAM"].

Anche Sh. Demiraj, il quale nella sua opera *Gramatikë historike e gjuhës shqipe* (f. 837) si è soffermato sino ad oggi in maniera più diffusa ed approfondita rispetto agli altri studiosi di albanistica e di balcanistica su questo fenomeno linguistico, sembra avvicinarsi alla opinione di Çabej quando sostiene: "Mundësia e një ndikimi të dialekteve të italishtes jugore mbi të folmet arbëreshe të Italisë në këtë rast s'duhet përjashtuar, po të kemi parasysh kushtet historike-gjeografike, në të cilat

‘rafforzato’ per via dello stretto e intenso contatto linguistico intercorso nei secoli tra parlate italo-romanze e tali varietà balcaniche questa forma analitica già presente prima dell’emigrazione in Italia nelle due lingue balcaniche – albanese e greco – in esame, ma di un antico balcanismo morfosintattico, probabilmente di origine latino-balcanica, rimasto vitale in queste lingue balcaniche ‘emigrate’.

Diciamo subito che tale forma verbale perifrastica che si configura tipologicamente come futuro modale e non come futuro temporale deittico, non copre le funzioni temporali del futuro propriamente detto, continuando a mantenere dei tratti aspettuali, associabili all’idea della necessità nel presente (e nel futuro), mancando sia nell’albanese d’Italia che nel greco d’Italia un tempo futuro vero e proprio.

L’interazione della categoria della modalità necessitativa con quella del tempo futuro è presente in tale costrutto verbale, di sicura origine balcanica, rappresentata dal sintagma AVERE + congiuntivo, e attestata nell’italoalbanese KAM + congiuntivo [es. KAM TË BËNJ o KAM BËNJ = devo fare], nell’italogreco ECHO NA KÀNNO (forma ‘piena’) o È’ NNA

kanë evoluar ato të folme “ [traduz.: “La possibilità di un’influenza dei dialetti del sud d’Italia sulle parlate arbëreshe d’Italia in questo caso non va esclusa, se prendiamo in considerazione le condizioni storico-geografiche nelle quali si sono evolute quelle parlate”]. “ Megjithatë ndikimi i jashtëm nuk duhet të jetë i vetmi faktor që mund të ketë shkaktuar mbizotërimin e tipit të së ardhmes me kam në të folmet arbëreshe të Italisë, aq më shumë kur një dukuri e tillë shfaqet qysh në vepërzën e Matrëngës më 1592, dmth. në një kohë kur vështirë se italishtja dialektore mund të kishte ushtruar një ndikim kaq të madh mbi të folmet arbëreshe në përgjithësi dhe mbi Matrëngën në veçanti Prandaj, gjithë duke pranuar mundesinë e një ndikimi të italishtes dialektore në intensifikimin e tipit të së ardhmes me kam në të folmet e arbëreshëve të Italisë në shekujt e mëpastajmë., duhet pranuar që ky tip i së ardhmes së të folmeve arbëreshe nuk është përfutur në dhe të huaj, por ka qenë në përdorim prej kohësh në viset shqiptare, prej nga (f.838) u shpërngulën të parët e arbëreshëve për në Itali.” [traduz.: “Ciò nonostante, l’influsso esterno non deve essere il solo fattore che può aver determinato la prevalenza del tipo di futuro con KAM nelle parlate albanesi d’Italia, tanto più che tale fenomeno si manifesta sin nell’opera di Matranga nel 1592, cioè in un’epoca in cui difficilmente l’italiano dialettale potrebbe aver esercitato un influsso così rilevante sulle parlate arbëreshe in generale e su Matranga in particolare. Pertanto, anche se si accetta la possibilità di un’influenza dell’italiano dialettale nella intensificazione dell’uso di questo tipo di futuro con KAM nelle parlate italo-albanesi nei secoli successivi, occorre concordare che tale tipo di futuro dell’italo-albanese non è stato comunque acquisito in diaspora, ma è stato in uso da tempo nelle aree albanesi da dove è partita poi l’emigrazione degli antenati degli arbëreshë in terra italiana”].

[<šcw nɛ] KÀNNO (forma 'ridotta), e in romeno *AM SĂ FAC*, quest'ultimo già rintracciabile nei primi secoli di attestazione scritta della lingua (secoli XVI-XVIII).

Come è stato via via evidenziato, a partire dal XIX secolo, dai maggiori studiosi che alla ricerca dei tratti linguistici comuni (i cosiddetti "balcanismi") che legano tra loro le diverse lingue balcaniche si sono anche occupati del futuro 'balcanico' – da Kopitar a Miklošić a Weigand a Sanfeld sino a linguisti a noi più vicini come Reichenkron, Schaller, Solta e, in ambito albanese, Çabej e Demiraj, uno degli elementi che accomunano tra loro la maggior parte di queste lingue, anche tra loro distanti dal punto di vista tipologico e geografico, è la preavvalenza del modello "voluntativo" con un sintagma del tipo VOLERE (solitamente in forma inflessa) + congiuntivo. Così, per limitarci alle tre lingue succitate (albanese, greco, romeno) – ma lo stesso fenomeno coinvolge anche due lingue slave come il bulgaro e il macedone, mentre nel serbo e nel croato esso si presenta sempre di tipo "voluntativo", ma con l'infinito e non con il congiuntivo che segue il verbo VOLERE – il futuro delle rispettive lingue standard si è stabilizzato con un morfema inflesso seguito dal congiuntivo: es. *do të bëj* (albanese), *qa kɛnw* (neogreco), *o să fac* (romeno).

Nelle stesse lingue che stiamo analizzando, troviamo attestato, prevalentemente in parlate 'periferiche', accanto alle oggi prevalenti costruzioni analitiche di futuro 'voluntativo', anche il sintagma verbale 'necessitativo' espresso con il verbo AVERE seguito dal congiuntivo o dall'infinito.

Nell' albanese d'Italia, e, anche se con una diffusione molto più limitata dal punto di vista geografico-territoriale e funzionale, anche in alcuni dialetti toscani della Labëria (cf. le descrizioni delle parlate albanesi della Riviera meridionale fatte da Menella Totoni⁵) e, secondo quanto riportato da Çabej,⁶ anche in altri dialetti albanesi meridionali come il ciamo e l'arbëresh di Grecia, oltre che nelle parlate gheghe della Dibra, troviamo oggi, come forma prevalente di costruito con l'idea del futuro, pur se con la modalità necessitativa ben marcata, il verbo KAM ("avere") prevalentemente in forma flessiva seguito dal congiuntivo del verbo. Negli stessi dialetti albanesi meridionali, sia di area balcanica che di area italiana, ritroviamo però, anche se con una diffusione molto più ristretta e una funzione più delimitata, il futuro 'voluntativo' espresso con DUA

⁵ cf. M. Totoni, *E folmja e Bregdetit të Poshtëm* (p.129-158), in *Studime Filologjike*, viti XVIII (I), Tiranë 1964, p.154.

⁶ cf. E. Çabej,

[VOLERE]+ congiuntivo⁷.

Ora, almeno in ambito italo-albanese, entrambe queste forme verbali perifrastiche presentano sfumature modali epistemiche, non esistendo un futuro vero e proprio, ma il costrutto di tipo 'necessitativo' si dimostra chiaramente il più comune e diffuso in ambito italo-albanese⁸. Mentre in parte delle parlate arbëreshe la flessione riguarda sia l'ausiliare KAM all'indicativo che il verbo al congiuntivo da esso dipendente [es. *u kam (të) bënj, ti ket' bësh, ai/ajo kat' bënj, na kem(i) të bëmi, ju kin(i) t'bëni, ata/ato kan të bënjën*], in talune parlate arbëreshe⁹ si nota il passaggio di questa perifrasi necessitativa a paradigma grammaticalizzato, con l'uso di un unico morfema del verbo KAM, utilizzato in forma non flessiva: esso può essere KAT (< KA + TË), derivato dalla terza persona del presente indicativo, es. "*u kat bënj*" "io devo fare", "*ti kat bësh*" "tu devi fare", *ai kat bënj*, ecc. [Barile/Barilli]; KANT (< KAM + TË), derivato dalla prima persona singolare del presente indicativo: es. "*u kant shurbenja*" "io devo lavorare", "*ti kant shurbesh*" "tu devi lavorare", "*ai kant shurbenjë*" "egli deve lavorare", ecc. [Zangarona/Xingarona, Andali/Andalli]; KET (< KE + TË), derivato dalla terza persona singolare, sempre del presente indicativo "*u ket vinj*" 'io devo venire', "*ti ket viç*" 'tu devi venire', "*ai ket vinjë*" 'egli deve venire' ecc. [San Nicola dell'Alto/Shën Kolli, Pallagorio/Puheriu, Carfizzi/Karfici, Caraffa/Gharrafa].

Da notare anche che il 'necessitativo' espresso dal costrutto

⁷ cf. nel più antico testo italo-albanese pubblicato, *Dottrina Cristiana* [E mbsuame e krështerë], Roma 1592, di L. Matranga: *Si ka të dërtonetë ai që do të ksemolojiset?* "come si ha da preparare colui che si vole confessare?"

⁸ Riportiamo ora una serie di attestazioni di questo futurum necessitatis registrate in corpora di novellistica popolare raccolte in aree albanofone del Sud d'Italia anche tra loro molto distanti: "ndë do të më martoc mua, kë të më bëc një vestë ndë kullur të qiellit" "se vorrai sposarmi, dovrai procurarmi un vestito dal colore del cielo" [San Demetrio Corone/Shën Mitër], "menat kam vete t'bënj një mbashat e kam veshin t'veshurat e rea" "domani devo sbrigare un affare e metterò (lett. devo mettere) l'abito della festa" [Eianina/Purçill], "ndrikulla e nëmura ka t'ngjitet e t'kallaret e misht kush ka t'e zianj?" "La comare, poveretta, deve andare su e giù per le scale: e la carne chi la deve cucinare?" [Eianina/Purçill], "ki ká të jetë im bir, tha rregji" "quest'uomo sarà (=deve essere) mio figlio, disse il re" [San Demetrio Corone/Shën Mitër], "nani ket m'shurosh psöran" "Adesso devi guarirmi dalla rogna" [Greci/Katundi], "ti ké të vesh ndë pist" "tu devi andare nell'inferno" [Macchia Albanese/Maq].

⁹ Per queste parlate ho provveduto personalmente a raccogliere i dati surriportati, che sono stati da me registrati direttamente nel corso di alcune ricerche sul campo, realizzate nel periodo 1985-1988.

perifrastico KAM ("AVERE") + congiuntivo, non copre solamente una modalità circoscritta al tempo presente: esso viene adoperato nell'italo-albanese in un quadro sistemico, e quindi non finalizzato soltanto ad esprimere un'azione presente o futura, ma anche a un'azione del passato, sia imperfettiva (con l'imperfetto del verbo KAM, che in gran parte delle parlate si presenta con un unico tratto morfologico inflesso – KISH -, seguito dal congiuntivo imperfetto del verbo indicante l'azione), sia perfettiva (con l'aoristo del verbo KAM, caratterizzato in gran parte delle parlate arbëreshe dal morfema gramaticalizzato - PAT (o PAJ) + congiuntivo imperfetto del verbo indicante l'azione. Quindi, avremo KAM TË BËNJ ("devo fare"), per il necessitativo del presente (o futuro), KISH' TË BËNJA ("dovevo fare") per il necessitativo del passato-imperfettivo e PAT' BËNJA ("dovetti fare"), per il necessitativo del passato-perfettivo.

Analogo quadro sistemico presenta il costrutto perifrastico DUA ("VOLERE") + congiuntivo, con l'azione imperfettiva del passato espressa dal tratto inflesso DOJ dell'imperfetto indicativo del verbo DUA seguito dal congiuntivo imperfetto del verbo da esso dipendente, e l'azione perfettiva espressa dal tratto impersonale PAT (o PAJ) seguito sempre dal congiuntivo imperfetto del verbo indicante l'azione: quindi DO TË BËNJ ("voglio fare"), voluntativo presente (o futuro), DOJ TË BËNJA ("volevo fare"), voluntativo passato-imperfettivo e DISH T'BËNJA ("volli fare"), voluntativo passato-perfettivo.

A questo punto si pone la questione, non semplice da definire, se possiamo parlare per questa varietà di albanese di un "modo" o di un "tipo di coniugazione" o di una perifrasi necessitativa¹⁰

Nell'albanese del nord, che conserva forse l'unica forma di infinito tuttora attiva in ambito balcanico, sempre come *'futurum necessitatis'* si adopera un costrutto analogo all'arbëresh, ma col verbo KAM, sempre in forma flessa, accompagnato dall'infinitivo ghego ME + participio: (KAM

¹⁰ Riportiamo una lista dei due tipi prevalenti di costrutti necessitativi e voluntativi, con le corrispondenze rintracciate direttamente in alcune importanti raccolte di narrativa orale es. "kish të m'huaje nj'ditëz" "mi dovresti prestare un giorno" [Eianina/Purçill], "kur ishnej t'a ulnej sндуqin kish t'honej" "quando stavano per depositare il baule, doveva dire" [Farneta] "E jëma ngë doj të ja ji" se ng'ish arbresh, ish venexjan" "La madre non voleva dargliela (in sposa) perché non era albanese, ma veneziano" [Macchia Albanese/Maqi], "ndrikulla paj t'zianej edhe tumact" "La comare dovette cuocere anche la pasta" [Eianina/Purçill], "ulku pati t'vëj dhelpëran ngrah" "Il lupo dovette prendersi la volpe sulle spalle" [Greci/Katundi], "këjtë ngë dish të m'e hapjin" "là non vollero aprirmi" [Macchia Albanese/Maqi].

ME BĀM, KAM ME KĒNDUE, etc.). Troviamo tale forma di infinito attestata e molto adoperata anche nel *Messale* di Giovanni Buzuku (1555), che è il più antico testo ghego, oltre che il primo libro scritto in albanese a noi pervenuto: es. "*kā me t u zanë ndë bark, e kē me lēm birë, e kē me e grishunë emënitë e tī Jezu*" ["concepirai e partorirai un figlio che chiamerai Gesù"]¹¹. Come ha recentemente sottolineato il Demiraj¹², contrariamente all'opinione di molti linguisti che hanno attribuito in passato il futuro analitico di tipo voluntativo ai soli dialetti albanesi toschi del Sud, a cui appartengono storicamente anche i dialetti italo-albanesi, ritroviamo tale tipo di futuro con il verbo DO (=VOLERE), anche nel ghego; anzi, le sue prime attestazioni in albanese le ritroviamo in testi gheghi quali sono le note di Arnold von Harff (fine del XV secolo) e poi il "*Messale*" di Gjon Buzuku (1555)¹³.

Anche in ambito greco si può rintracciare nei documenti prima di età ellenistica e poi del Basso Medioevo (VI sec.-XII secolo) un tipo di sintagma verbale 'necessitativo' con un costrutto analogo a quello albanese, rappresentato dalla perifrasi *šcw* + infinito, che diviene il sostituto principale per la formazione del futuro, dopo la scomparsa nel sistema del greco classico di tale tempo¹⁴. Sempre secondo Browning¹⁵, tale perifrasi *šcw* + infinito nell'Alto Medioevo (XII secolo - XV secolo) diviene sempre più rara, contestualmente alla messa in disparte dell'infinito e di tutte le forme verbali dell'infinito in area balcanica, venendo sostituita solo in parte dalla perifrasi *šcw* + congiuntivo, mentre la sua sostituzione principale avviene con le perifrasi formate da *qšlw*: *qšlw* + infinito, *qšlw na* + congiuntivo (la sua attestazione più antica è la forma *qennf* che ci viene da Cipro nel XII secolo), *qa nf* + congiuntivo.

Essa oggi con una forma 'piena' rappresentata dal verbo *šcw*, con le sue marche flessive, seguito da *nf* + il congiuntivo e una forma 'ridotta' rappresentata dal sintagma *È' NNA* + congiuntivo non è più attestata in

¹¹ cf. "Meshari" i Gj. Buzukut (1555). Botim kritik, punuar nga Eqrem Çabej, vol. I e II, Tiranë 1968.

¹² cf. Sh. Demiraj, *Gjuhësi Ballkanike*, Logos-A, Shkup 1994, pp.119-120. In questa sua opera il Demiraj affronta in maniera molto puntuale e approfondita la questione dei vari tipi di futuro presenti nelle lingue balcaniche, oltre che in albanese, nel capitolo VII: "Format e kohës së ardhme" (pp.109-125).

¹³ Sh. Demiraj, *Gjuhësi ballkanike*, op.cit., p.118.

¹⁴ cf. R. Browning, *Medieval and Modern Greek*, London 1969, qui citato attraverso la traduzione dell'opera in neo-greco I elleniki glossa meseoniki ke nea, curata da Dhimitris Sotiropoulou, e pubblicata ad Atene nel 1988.

¹⁵ cf. R. Browning, op.cit., p.115.

ambito ellenofono balcanico, ma nei soli dialetti italogreci¹⁶.

In particolare, all'area greco-calabra ci riportano le forme 'necessitative' del tipo $\alpha\epsilon\omega$ (flessa) + n_i + congiuntivo¹⁷.

Anche in ambito greco-salentino, troviamo attestata in maniera sistematica la stessa forma perifrastica verbale che mantiene ben distinta l'idea della necessità al futuro, con un basso indice di gramaticalizzazione (ritroviamo spesso qui la forma *E'* per $\alpha\epsilon\omega$ solo al singolare del presente indicativo, con la neutralizzazione delle marche flessive limitata alle tre persone del singolare) e con la stessa tendenza già riscontrata in ambito italo-albanese di una 'estensione' della modalità 'necessitativa' anche al passato, attraverso l'utilizzazione dell'imperfetto di $\alpha\epsilon\omega$, anche qui in forma flessiva, seguito dalla particella n_i seguita dal verbo al congiuntivo¹⁸.

¹⁶ Dagli esempi riportati da La motivazione di questa conservazione viene così spiegata da Stephanos Lambrinos nella sua recente e aggiornata monografia linguistica *Il dialetto greco salentino nelle poesie locali*, Amaltea edizioni, Castignano de' Greci, 2001: "A causa della sua posizione in una regione periferica dell'area linguistica greca il dialetto greco salentino è caratterizzato anche da un gran numero di arcaismi che riguardano particolarmente lo sviluppo dei suoni, la morfologia, la sintassi e, in misura limitata, il lessico. I più importanti di questi arcaismi sono stati esaminati approfonditamente da Rohlf (NSc, pp.61 segg.).

¹⁷ Es. $\epsilon\chi\omega$ τὸ σιτάρι ὄλεστο κ' $\epsilon\chi\omega$, νὰ πὰ τ' ἄλέω = $\epsilon\chi\omega$ ἄλεστο τὸ σιτάρι καὶ πρέπει νὰ πάω νὰ τ' ἄλέω "io ho il grano raccolto e devo andare a mietarlo" [Chorio di Roghudi], Τὸ μαῦ-ὄιν δὼν ἀρνίων ἀκομή ἔν' γούνοῦρο κ' $\epsilon\chi\epsilon$ νὰ μακρύνῃ = τὰ μαλλιά τῶν ἀρνίων εἶναι ἀκόμη κοντὰ καὶ πρέπει νὰ μακρύνουν "la lana degli agnelli è ancora vicina e occorre allontanarla" (?) [Chorio di Roghudi], $\epsilon\chi\omega$ νὰ πὰ στόμ Βοῦα = πρέπει νὰ πάω στό Βοῦα "devo andare a Bova" [Chorio di Roghudi], $\epsilon\chi\omega$ νὰ σπείρω = πρέπει νὰ σπείρω "devo seminare" [Chorio di Roghudi], $\epsilon\chi\omega$ νὰ θερίω = πρέπει νὰ θερίσω "devo mietere" [Bova], $\epsilon\chi\epsilon$ τε τσωμί; - $\epsilon\chi\omega$ νάχω = $\epsilon\chi\epsilon$ τε ψωμί - πρέπει νὰ $\epsilon\chi\omega$ [Bova], τί $\epsilon\chi\omega$ νὰ $\epsilon\chi\omega$; = τί πρέπει νὰ $\epsilon\chi\omega$; [Roccaforte del Greco]. Esempi tratti dall' *Istorikon leksikon ton ellinikon idhiomaton tis kato Italias* [Lessico storico delle parlate greche dell'Italia meridionale] di Anastasios Karanastasi, opera in cinque volumi pubblicata ad Atene negli anni 1986-1991 e ripresi dal Karanastasi dalla raccolta *Testi neogreci di Calabria*. Parte I, Introduzione, Prolegomeni e testi di Roccaforte a cura di Giuseppe Rossi Taibbi. Parte II, Testi di Roghudi, di Condofuri, di Bova e Indici a cura di Girolamo Caracausi, Palermo 1959.

¹⁸ Ecco alcuni esempi che abbiamo tratto dalla monografia curata da Salvatore Scuro, *Ítela na su po'....Canti popolari della Grecia Salentina*, da un quaderno (1882-1895) di Vito Domenico Palombo, Calimera 1999: "m'oli écheme na fikome 'in amartia" "E tutti dobbiamo fuggire il peccato" [Calimera, Lecce, p.464], "su 'echi na me jani "tu mi devi guarire" [Calimera, Lecce, p.43], "pòan echi

Come giustamente osservato dal Rohlfs¹⁹, contestando il Morosi che aveva considerato futuro la forma perifrastica *eho na grafso* (forma 'piena') o *e' nna grafso* (forma 'ridotta'), traducendolo in italiano con 'scriverò', è improprio parlare di futuro per questo còstrutto verbale, che a suo parere viene adoperato "quando si tratta non già del futuro nel senso temporale, ma di un futuro con funzione modale, p.es. ital. dove andremo = dove dobbiamo andare?"

Non sembra avere riscontro nella ricca documentazione di testi orali italogreci pervenuti e recentemente ristampati grazie ad una meritoria azione di sensibilizzazione linguistica e culturale promossa dalle istituzioni locali della Greca salentina, l'altra – oggi esclusiva forma di futuro diffusa in ambito neogreco – forma di perifrasi *Qa + congiuntivo* (<qelw + na + congiuntivo), pure attestata in qualche studio anche autorevole²⁰ e in

na kafsi tui karkara" "quando deve ardere codesta fornace" [Calimera, Lecce, p.48], "C'iche na dis" "devi vedere" [Castrignano de' Greci, Lecce, p.180], "ikusa, Milla, ka e' na puliso avsari" "Milla, ho saputo che hai da vender pesce" [Castrignano de' Greci, p.190], "sù pos é na kao" "come devo fare" [Castrignano de' Greci, Lecce, p.198], "tì é nna torisome" "cosa dovremo vedere" [Corigliano d'Otranto, Lecce, p.225], "Sù, Vasilèa, e' nna kài" "Tu, o Re, devi fare" [Corigliano d'Otranto, p.226], "e' na suffrezzo" "ho da soffrire" [Corigliano d'Otranto, Lecce, p.258], "pos èo na kamo na s'allimoniso" "come ho da fare per dimenticarti?" [Corigliano d'Otranto, Lecce, p.263], "isena stesso é nna parakaleso, miserie na min echo na m'ariso" "te stesso voglio pregare, che miserie io non abbia a capitare" [Corigliano d'Otranto, Lecce, p.264], "T'é na mu pìs emena" "cos'hai da dire a me" [Zollino, Lecce, p.146], "Echo na kamo, mian avselogatta" "devo fare una trappola per topi" [Calimera, Lecce, p.486].

¹⁹ cf. G. Rohlfs, *Grammatica Storica dei Dialetti Italogreci* (Calabria, Salento). Traduzione di Salvatore Sicuro, Mario Congedo Editore, p.194. "Neanche esiste nel greco salentino un altro tipo di futuro, citato dal Morosi, è' nna grafso 'scriverò' (MorO 145). Tale locuzione con è' nna = œcw n!, non esprime altro che uno stato di necessità: 'devo scrivere', cf. e' nna páme 'dobbiamo andare', e' na fséri 'tu devi sapere', e' nna armastíte 'dovete sposarvi', t'e' nna su pó 'cosa devo dirti?' (Tondi 102), su e' nn'arti 'tu devi venire' (Palombo 138). Ma viene usato questo modo, quando si tratta non già del futuro nel senso temporale, ma di un futuro con funzione modale [...]".

²⁰ cf. G. Morosi, *Studi sui dialetti greci della Terra d'Otranto*, Lecce 1870, p.145: "Ma ci ha pure per esprimere il futuro una doppia circollocuzione, l'una formata del pres. del verbo *eho* (ho) e l'altra del pres. di *telo* (voglio) e del verbo di cui si tratta nel congiunt. Retto da *na*, quindi, p.e., *eho na grafso* o, per una sincope usata quasi solo nel singol., e' nna grafso = scriverò [...]; e quindi *telo na grafso* o, per un'altra sincope, *te' nna grafso*. Certo da quest'ultima forma *telo na* (te'nna) che

qualche grammatica greco-salentina²¹, la cui presenza in ambito greco-salentino è stata giustamente negata dal Rohlfs²² [*"Tale futuro è del tutto sconosciuto in Italia nei dialetti italogreci"*] che la spiega con l'obiettivo 'normalizzatore' di qualche letterato locale, come Domenicano Tondi, impegnati ad arricchire i dialetti locali 'griki' con forme mutate dal modello neogreco.

Resta comunque discutibile l'attribuzione di Robert Browning all'Alto Medioevo (sec. XII-XV) della diffusione in ambito ellenofono balcanico della perifrasi del costrutto perifrastico *šcw + na + congiuntivo*, attestato in maniera esclusiva quale 'necessitativo' del futuro nell'ambito delle comunità grecofone d'Italia, che secondo la tesi ormai più accreditata, avanzata e sostenuta da studiosi quali Morosi, Parlangeli, ecc. risalirebbero al periodo di maggiore espansione della potenza bizantina in Italia meridionale (secoli VIII-IX). A questo punto si impone una revisione della periodizzazione della storia linguistica del futuro greco tracciata dal Browning, dovendo essere anticipata di qualche secolo l'attestazione del passaggio dal costrutto *šcw + infinito* al costrutto *šcw + na + congiuntivo*: un'ulteriore significativa testimonianza dell'origine 'bizantina' e non

è la espansa intera, scaturirono le due forme usate ancora in Grecia coll'ausil. *q̃i o q̃ñi*, in variabile, e il verbo principale, coniugato, nel congiuntivo; ma la nostra non può con questa perfettamente ragguagliarsi, non foss'altro, perché l'ausil. qui nei nostri dialetti è anche coniugabile e perché questa forma non vale a significare ogni azione futura, ma quell'azione futura soltanto a cui muove un forte volere od una forte necessità, espresse in italiano con "voglio" e "devo". A tutti gli altri casi sopperisce il presente".

²¹ cf. D. Tondi, *Glossa. La lingua greca del Salento*, Manni, Mandria 2001 [ristampa dell'originale: Noci, 1935], p.64: "Un'azione futura può dipendere dal desiderio o dalla necessità di compierla; da questo presupposto logico sorgono il futuro volontario ed il futuro di necessità. Il primo si forma premettendo la particella *thenna'*, il secondo la particella *enna'* alle voci del congiuntivo. Queste particelle sono costituite dalla fusione della radice dei verbi *thelo* ed *echo* con la congiunzione finale *na*. Dalla particella *thenna'* è derivata la particella *tha'*, con la quale si forma il futuro nel grecomoderno (*tha'* *grapso* 'scriverò'); la particella *enna'* trova riscontro nella forma italiana del futuro: *enna'* *grapso* 'ho da scrivere', 'scrivere-ho', 'scriverò'. Quando si voglia dar maggiore risalto al concetto di volontà o di necessità, in luogo delle semplici radici dei verbi servili, sono da preferire le forme piene, al presente. In tale caso, l'espressione greca non si tradurrà mai in italiano col futuro, ma al presente dei verbi volere, dovere, seguito dall'infinito. Futuro volontario: *thenna grapso*, Futuro di necessità: *enna' grapso...*".

²² cf. G. Rohlfs, *Grammatica Storica dei Dialetti Italogreci*, op.cit., p.193

‘magnogreca’ dei dialetti greci dell’Italia meridionale²³.

Si rilevi ora il significativo riscontro che tale forma perifrastica di tipo ‘necessitativo’ registra oltre che all’interno dell’albanese con il costrutto KAM + infinito del ghego, con una lingua balcanica non ‘emigrata’ – come è invece il caso dell’arbëresh e del greco (greco/griko) – nel Sud d’Italia. Intendo riferirmi al romeno, che sin dalle prime attestazioni della lingua scritta (sec. XVI-XVIII), presenta per il futuro, anche se tra le forme meno diffuse, due costrutti perifrastici: l’uno con l’ausiliare A AVEA (AVERE) + l’infinito e l’altro con l’ausiliare A AVEA (AVERE) + il congiuntivo. C’è da aggiungere che nel romeno contemporaneo troviamo oggi attestati sia il futuro volutativo ‘balcanico’ con il verbo A VREA (VOLERE) + l’infinito, il più comune nel registro dotto, sia il futuro necessitativo, con il verbo A AVEA (AVERE) + il congiuntivo, più diffuso nel romeno popolare: es. *voi face* “voglio fare, farò”, *am să fac* “ho da fare, devo fare”. Esiste poi una terza forma di futuro, costruita con il tratto grammaticalizzato invariabile *o* + il congiuntivo (es. *o să fac*), che oggi nel registro popolare viene preferito al tipo necessitativo *am să fac*²⁴.

Da notare innanzitutto questa interessante coincidenza, sinora a quanto mi risulta non rilevata, neppure nel recente e pure puntuale repertorio di corrispondenze linguistiche romeno-albanesi edito da Grigore Brâncuș²⁵, delle due forme verbali perifrastiche – quella con l’infinito e quella col congiuntivo – del romeno, con le analoghe perifrasi “necessitative” dell’albanese ghego – KAM + infinito – e dell’albanese toско – KAM + congiuntivo.

Altre importanti e significative corrispondenze da segnalare tra questo futuro romeno con il verbo ausiliare A AVEA (AVERE) + il congiuntivo e gli analoghi futuri di origine balcanica sin qui esaminati nell’italoalbanese (KAM + congiuntivo) e nell’italogreco (ECHO NA +

²³ Ovviamente non condivide questa tesi il Rohlfs, che utilizza questa stessa argomentazione quale prova dell’arcaicità dei dialetti greci dell’Italia meridionale: “Il fatto che (contrariamente a quanto accade in Grecia) nell’Italia del Sud non sia stato coniato nessun autentico tipo di futuro e che qui sia documentabile solo la forma più antica di surrogato del futuro, dimostra nuovamente il singolare carattere arcaico dei dialetti italogreci” (cf. Gerhard Rohlfs, op. cit., p.194).

²⁴ Per una aggiornata analisi della diffusione e della distribuzione di questi tipi di futuro nel romeno moderno, soprattutto nella lingua d’ogni giorno, cf. S.Kindt, “*Cânt, am să cânt, voi cânta: Essai de différenciation*”, in RRL, XLI, 5-6, Bucarest 1996, pp.233-252.

²⁵ cf. G. Brâncuș, *Concordanțe lingvistice româno-albaneze*, București 1999, pp.262.

verbo al congiuntivo o È' NNA + verbo al congiuntivo), sono:

a) un sistema flesso che coinvolge entrambi i verbi della perifrasi, con l'ausiliare KAM (AVERE =DOVERE) all'indicativo e il verbo da esso retto al congiuntivo [es. *u kam të shërbenj, ti ke të shërbes, ai/qjo ka të shërbenjë, na kem'të shërbemi, ju kin'të shërbeni, ata/ato kanë të shërbenjën* (arbëresh d'Italia); *am să lucrez, ai să lucrezi, are să lucreze, avem să lucrăm, aveți să lucrați, au să lucreze* (romeno) "io devo lavorare/lavorerò"]²⁶;

b) il permanere nelle tre varietà linguistiche balcaniche (italoalbanese, italogreco, romeno) della marca modale necessitativa, che nei primi secoli di attestazione nella lingua scritta (sec. XVI-XVIII) caratterizzava anche la perifrasi romena *am să fac*²⁷;

c) l'estensione della perifrasi necessitativa anche al passato, con creazione di un vero e proprio 'sistema' o 'modo' o tipo di coniugazione necessitativa (ma nell'arbëresh accanto a: KAM (TË) BËNJ "devo fare", KINJ' (o KISH)²⁸ (TË) BËNJA "dovevo fare", PAT' (TË) BËNJA "dovevetti fare", ritroviamo anche un perfetto 'presuntivo' - KAM BËNË = avrò fatto, forse ho fatto - che preceduto al congiuntivo dall'ausiliare KAM (AVERE =DOVERE), crea anche un necessitativo-presuntivo: KAM KEM BËNË "avrò dovuto fare", "dovrò aver fatto", così come con il piuccheperfetto I sempre al congiuntivo, preceduto dall'ausiliare KAM all'imperfetto indicativo KISH(A), si realizza un condizionale necessitativo del tipo KISH KISHA BËNË "avrei dovuto fare" (da evidenziare come all'aoristo e all'imperfetto l'ausiliare KAM si presenta non in forma flessiva, ma con tratti grammaticalizzati, rispettivamente PAT~ PAJ < PATA e KISH~KINJ < KISHNJA).

Dopo aver passato rapidamente in rassegna queste forme perifrastiche di futuri modali attestati oggi in queste tre distinte varietà linguistiche balcaniche, di cui due - l'italoalbanese e l'italogreco - oggi fuori dai Balcani, non ci resta che ipotizzare una possibile origine - che a questo punto non si può non ipotizzare comune - per questo tipo di futuro,

²⁶ Potrebbe essere stato il mancato indebolimento dell'ausiliare, che generalmente non si trasforma nell'arbëresh in tratto impersonale grammaticalizzato, ad aver favorito il mantenimento di questo sistema di flessione verbale "doppio" - quello dell'ausiliare KAM e quello del verbo dipendente da esso - nel costruito necessitativo, così come si registra anche in romeno.

²⁷ cf. l'articolo di V. Guțu-Romalo, "Le futur en roumain aux XVI^e-XVIII^e siècles", nê RRL, XIII, n.5, Bucarest 1968, ff.427-431.

²⁸ Entrambe derivano da una forma più arcaica dell'imperfetto indicativo, KISHNJA "avevo", ancora attestata in qualche parlata arbëreshe.

oggi indubbiamente in regressione, ma un tempo, come prova la sua sorprendente vitalità nei dialetti albanesi e greci dell'Italia meridionale, discretamente diffuso all'interno dei Balcani. La base di tale costrutto ci riporta in una fase remota della latinità, quando si è verificata la trasformazione della struttura verbale del latino classico che ebbe la sua influenza poi, rispettivamente attraverso i diversi tipi di latini 'popolari', sia nella penisola italiana, sia nella penisola balcanica, nelle lingue in formazione come il romeno e nelle altre lingue in contatto dell'area balcanica, come il greco e il proto-albanese.

Riteniamo che possa essere stato proprio un antico 'romanismo' morfosintattico del tipo *habeo ad cantare* (evolutosi in altri contesti areali romanzi nel sintagma *cantare habeo*), ad avere determinato i futuri modali di cui ci siamo qui occupati, e per quanto attiene all'albanese, i due sintagmi di uso 'popolare' rispettivamente di area ghega *kam me këndue* [> *kam me knue* > *ka' me knu*] e di area tosca *kam të këndonj*, appartenendo l'altro tipo *kam për të kënduar*, così come osservato giustamente da Shaban Demiraj, rispetto ad essi, un tratto più innovativo all'interno del sistema verbale dell'albanese, che si sarebbe sviluppato dopo il XVI secolo, dal moimento che non c'è traccia di esso né in Buzuku (1555), né in Matranga (1592). Tale antico romanismo sarà stato sicuramente presente nel latino tardo, sia nell'area linguistica balcano-romanza, sia nell'area linguistica italo-romanza e, nella forma *cantare habeo* ha subito una progressiva grammaticalizzazione sistemica sviluppando un tipo di futuro sintetico di significato temporale in molte lingue neo-latine occidentali come l'italiano *canterò*, il francese *chanterai*, lo spagnolo *cantaré*, il portoghese *cantarei*, etj.

Sono d'accordo con Shaban Demiraj che sia *kam me këndue* che *kam të këndonj* rappresentano uno sviluppo interno della lingua albanese, ma non ci sembra convincente la motivazione principale che ci porta l'insigne linguista albanese per smontare l'ipotesi, a mio avviso fondata, di Sandfeld che questi due tipi di futuro dell'albanese siano stati acquisiti sotto una forte pressione del latino.

L'argomentazione portata da Demiraj che "*ndërsa në gjuhët romane perëndimore në këtë tip të së ardhmes folja ndihmëse kam ka qenë e prapavendosur, në shqipe (dhe në gjuhët e tjera ballkanike) ajo është e paravendosur*"["mentre nelle lingue romanze occidentali in questo tipo di futuro il verbo ausiliare KAM è stato posposto, nell'albanese (e nelle altre lingue balcaniche) essa è preposto"], non mi sembra molto convincente e sufficiente. Com'è noto, il costrutto verbale *habeo* + *infinito*, attestato già

nel latino classico²⁹, è solo la prima fase di quel percorso evolutivo di grande complessità che ha riguardato la formazione del futuro nel passaggio dalla fase latina alla fase romanza, secondo lo schema: *scribebo* > *habeo scribere* > *scribere habeo* > it. *scriverò*.³⁰ Esso rappresenta perciò l'avvio di questo processo di formazione del futuro romanzo, che ha poi portato in altri contesti della Romània occidentale alla diffusione del costruito prima perifrastico *scribere habeo* poi sfociato nel futuro sintetico (in italiano: *scriverò*, ma anche si diceva in altre lingue come il francese, lo spagnolo, il portoghese, ecc.). In altri contesti linguistici, sia della Romània occidentale (cf. alcune varietà romanze del centro e del sud d'Italia, ma anche nel toscano antico), sia della Romània orientale si assiste al "congelamento" alla prima fase di questo processo di formazione del futuro, mantenendo i costrutti analitici 'necessitativi' con AVERE + infinito e AVERE + congiuntivo l'originaria struttura perifrastica e l'originaria fisionomia modale, non assumendo quella fisionomia di tipo temporale tipica invece delle lingue romanze con futuro sintetico.

Resta in piedi l'interrogativo sollevato da E.Coseriu in un suo contributo apparso nel 1982 se costrutti analoghi a quello da noi qui esaminato, che si riscontrano contestualmente nell'area balcanica (o, com'è il caso dell'italo-albanese e dell'italogreco, in varietà linguistiche balcaniche oggi fuori dai Balcani) e in qualche lingua romanza, siano da considerare 'balcanismi' o 'romanismi'.

Se volessimo tentare di dare una qualche risposta a questo interrogativo, penso che sarebbe più adeguato e funzionale non tanto e non solo il riferimento all'area linguistica (ma in questo caso non geografico-spaziale) di diffusione sincronica del fenomeno, quanto il collegamento alla lingua di probabile origine e provenienza del fenomeno stesso. Per cui potremmo anche parlare del modo o tipo di coniugazione o, più neutralmente, della perifrasi di 'necessità' qui rapidamente analizzata in albanese, greco e romeno, come di un romanismo balcanico, o di un balcano-romanismo.

²⁹ Secondo G. Roflfs (cf. *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, Sintassi e formazione delle parole, Einaudi, 1969, p.52) in Tertulliano esso già assumeva un significato di "dovere", "potere".

³⁰ cf. sull'argomento l'ottimo quadro d'insieme e il profilo comparato fornito su tale fenomeno linguistico nelle diverse lingue europee, specie in quelle balcaniche, da E. Banfi e N. Grandi, in "Lingue d'Europa", *Elementi di storia e di tipologia linguistica*, Carocci editore, Roma 2003, pp.118-124.

Bibliografia

Altimari F. e Savoia M. L. (a cura di), *Dialetti italo-albanesi. Studi linguistici e storico-culturali sulle comunità arbëreshe* Presentazione di Tullio De Mauro, Bulzoni editore, Roma 1994.

Banfi E. e Grandi N., *Lingue d'Europa. Elementi di storia e di tipologia linguistica*, Carocci editore, Roma 2003.

Brâncuș G., *Concordanțe lingvistice româno-albaneze*, București 1999.

Browning R., *Medieval and Modern Greek*, Hutchinson and Co., London 1969 [vepër e konsulltuar greqisht: *I ellenikë glossa meseoniki ke nea*, e përgatitur nga Dh. Sotiropoulou dhe e botuar në Athinë më 1988].

Camaj M., (a cura di), *Novellistica italo-albanese. Racconti popolari di Greci (Katundi) in provincia di Avellino e di Barile (Barili) in provincia di Potenza*, a cura di Martin Camaj, Roma, 1970.

Çabej E., "Meshari" i Gjon Buzukut (1555). *Botim kritik*, vol. I e II, Tiranë 1968.

Çabej E., *Histori gjuhësore dhe strukturë dialektore e arbërishtes së Italisë*, në "Studime Filologjike", nr.2, Tirana 1975.

Demiraj Sh., *Gramatikë historike e gjuhës shqipe*, Tirana 1986.

Demiraj Sh., *Gjuhësi ballkanike*, Logos-A, Shkup 1994.

Gradilone G. (a cura di), *Novellistica italo-albanese. Racconti popolari di S.Sofia d'Epiro, S.Demetrio Corone, Macchia Albanese, S.Cosmo Albanese, Vaccarizzo Albanese, S.Giorgio Albanese*, Firenze, Leo S.Olschki editore, 1970.

Guțu-Romalo V., "Le futur en roumain aux XVI^e-XVIII^e siècles", në RRL, XIII, n.5, Bucarest 1968.

Karanastasi A., *Istorikon leksikon ton ellinikon idhiomaton tis kato Italias* [Lessico storico delle parlate greche dell'Italia meridionale] opera in cinque volumi pubblicata ad Atene negli anni 1986-1991.

Kindt S., "Cânt, am să cânt, voi cânta: Essai de différenciation", në RRL, XLI, 5-6, Bucarest 1996.

Lambrinos S., *Il dialetto greco salentino nelle poesie locali*, Amaltea edizioni, Castrignano de' Greci, 2001.

Morosi G., *Studi sui dialetti greci della Terra d'Otranto*, Lecce 1870.

Perrone L. (a cura di), *Novellistica italo-albanese. Testi orali raccolti dal Prof. Luca Perrone*, Leo S.Olschki editore, Firenze, 1967.

Rohlfs G., *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti, Sintassi e formazione delle parole*, Einaudi, Torino 1969.

Rohlfs G., *Grammatica Storica dei Dialetti Italogreci (Calabria,*

Salento). Traduzione di Salvatore Sicuro, Mario Congedo Editore, Galatina 2001.

Scurò S., *Ítela na su po'.....* Canti popolari della Grecia Salentina, da un quaderno (1882-1895) di Vito Domenico Palombo, Calimera 1999.

Rossi T. G. e Caracausi G. (a cura di), *Testi neogreci di Calabria*. Parte I, Introduzione, Prolegomeni e testi di Roccaforte a cura di Giuseppe Rossi Taibbi. Parte II, Testi di Rochudi, di Condofuri, di Bova e Indici a cura di Girolamo Caracausi, Palermo 1959.

Tondi D., *Glossa. La lingua greca del Salento*, Manni, Mandria 2001 [ristampa dell'originale: Noci, 1935].

M. Totoni, *E folmja e Bregdetit të Poshtëm* (pp.129-158), in *Studime Filologjike*, viti XVIII (I), Tiranë 1964.

Rexhep ISMAJLI

STANDARD ALBANIAN AND OTHER BALKAN LANGUAGES

At the Bucharest Congress two decades ago R. Katičić has emphasized that developments in the field of standard languages in Balkans, as connected to the conscious influences upon languages, could be instructive for other regions as well. "Their creation, development and adaptation to the needs of complex contemporary societies have not emerged spontaneously, but they are a result of conscious work" (Katičić, 1986, 198-9). Regardless the dispersion of the interest of the Balkan-studies conceived as Sprachbund, I think it is important to discuss problems in this respect. That fore I would like to present some data in the frame of the developments of Albanian, aiming to more general conclusions concerning the languages of the area.

Since the 16th century Albanian has been written and continuously elaborated in two general variants: Gheg and Tosk, based on two main respective dialects. From 1923 to 1945 the Gheg variant has been the official language of Albanian state. Other varieties of literary language, in literature, journalism, etc. have not been affected. Up to 1940 Albanians in Kosova and other Albanian territories in Yugoslavia couldn't use their language in public life. In the period of time 1940-1945 the use of the official-state central Gheg-based language has included those spaces as well.

It is a common fact that decisive steps towards standardization in Albanian were taken after World War II (see the attached chronology). During those times the dirigist type of social and political organization has dominated the Albanian language areas. The politics of language has been a dirigist one, too. It has been the time of authoritarian party rule, like in all Eastern and soviet-type countries, where language has served as a tool for maintaining the control of elite. 1945 has been the year of radical changes in the field of language politics: the Gheg-based variant of literary language, the official-state language of the former unpopular regime, has been replaced especially in the domains of propaganda and teaching by tosk-variant. At the same time, intensive activities on the field of further standardization have been undertaken. One of the largest social processes in the field in those days was teaching the population literacy: giving the legitimacy of actions on a large social and political level, this complex process made the initiative of fixing projected norms easier. Normally, the country needed a more or less unified language and all of these activities have taken place in a situation of for decades

long isolation of Albanian state. This isolation and the political and other controversies between Albania and Yugoslavia have been reflected not only on the language politics but also on the general language situation of Albanians in Yugoslavia.

Changes of the base for standard language have not affected Kosova and the Albanian-speaking territories in Yugoslavia, where the Albanians now had reached some cultural rights. Starting from 1952, language planning in Kosova developed in two directions: selection of corpus and planning of status. As specific points three Meetings in Prishtina - 1952, 1957 and 1963 are to be quoted. In my opinion this rhythm of developments has to be in connection with the developments in Tirana, where two conferences on the language question took place in 1952 and many other activities up to the 1956 bi-variant, but predominantly tosk-based Orthography. The tendencies towards the installation of a unique tosk-based Orthography have been intensified after 1956 and culminated with the Orthography Project of 1967. Activities in the field of corpus selection in Albania have been by far more intensive and best equipped with specialists, institutions and means for propagation and implementation.

At Prishtina 1952 Meeting, held under the organization of Regional Education Authorities, decisions were made concerning code selection in the frame of the "Gheg variant" of literary Albanian, which means a general Gheg variant, refusing the sub-variants called "shkodranishte" or "elbanishte" and ignoring the possibility of creation of a Kosovar variant. In the field of lexical resources, the principle of equality of all words regardless of their dialect origin has been affirmed. The Meeting raised the problem of creation of grammars, dictionaries and of the edition of a language culture specialized review. On the level of the status, two things were raised: parallel to the reaffirmation of the Gheg variant as literary language for the Albanians in Yugoslavia, a more advanced position for the Albanian in the frame of official and public uses of Albanian were demanded. All of this happened within the complex political and state status of the Albanians within the multiethnic, but centralized, state of Yugoslavia.

In 1957 temptations for going back to a possible, but in 1952 rejected Kosovar variant, were manifested.

On the other hand, the feeling that certain Serbian circles aimed towards the differentiation of *siptarski jezik* for Kosovars/Albanians in former-Yugoslavia from the *dbanski* for those in Albania became more and more present. It influenced directly the rise of threat for identity. As expected, further developments in the frame of "struggle for language", for its status, took place.

During the early '60s a large initiative for standardization took place in Prishtina. It resulted in the last and the best orthography for the Gheg variant. In the situation where the contacts with the other Albanian half were excluded, this orthography was largely accepted.

Changes in 1966 made possible the liberation of great energies among the Albanians in Yugoslavia. The intellectuals insisted to direct them towards the rise of the feeling of identity. They demanded communication with Albania as well. This brought about the need for language unification just as it was reflected through the slogan "one nation - one literary language". At the Language Consultation in Prishtina in 1968 the earlier practice in the field of standardization on the level of corpus selection, as mirrored in the *Ortografia* from 1964, was abandoned. Through language the identity and difference from the others in Yugoslavia has been emphasized. The aspects of the struggle for symbolic values have been predominant. In Kosova has predominated "the struggle for language" while in Albania "a struggle in language" has been more accurate.

In this struggle predominantly for the status of language in relation to the national identity, which for a moment had caused neglect of the corpus issue, as a unique literary language was accepted, the one that had been presented in Tirana as A Project for Orthography Rules in 1967. Status planning has been projected on the level of the national identity, as well as in relation to the other languages of former Yugoslavia on the level of standard etalon. On the level of code selection, beyond tradition and complex situation, the "exonormative" standard has been favored. All of this happened in a situation where many generations had gained education in Serbo-Croat, with a Serbo-Croat etalon of standard, with different value orientations, different levels of abstraction in expressions, with different distances of the standard to the natural idiom and excessive influence of Serbo-Croat/Macedonian on Albanian based on the status of Serbo-Croat as a state language at the beginning, and lingua franca of Yugoslavia later: language of the Federation, of selected jobs, of elites, of the army, police, power and powerful media.

In Albania, the situation was different and complicated for normal developments. Far-reaching changes were made in the field of social and economic stratification of the population. The first steps of the Cultural Revolution have been made. The activities of religious institutions were forbidden, the press largely directed and the control of circulation, and even generation of ideas aimed a very high level. Contacts with other Albanians were impossible.

At the Orthography Congress in Tirana 1972, where the decision on a unified Albanian were adopted, representatives from different parts of Albanian speaking regions, including former-Yugoslavia, have participated. After the Congress, in order to achieve the concrete work of standardization,

the Government of the Republic of Albania has authorized the Academy of Sciences of Albania to create means of standardization, orthographic dictionaries, grammars, etc. The other Albanians, the Kosovars and those in former Yugoslavia, discontinued the work on the code selection for the standard, saving the energies mainly for the so-called 'struggle for language'. At this point, room for later contestations has been created.

A dynamism of communicative spaces at least in three levels has been created: standard Albanian/ (sub)standard Gheg/ dialectal Gheg, reflecting extreme formal situations:

Unified literary Albanian	Literary Gheg (sub-	Dialectal Gheg
High	Non Low	Low, 'rural', etc.
Artificial, 'asphalted'	Neutral and familiar	'With many nasals'
Cultivated	Cultivated	Non-cultivated
Formal	Formal and non-formal	Non-formal
Non-familiar	Familiar and non-familiar	Familiar
Normed	Normed	Non-normed
Distant	Close and distant	Close
Over-regional	Regional non local	Local

The fact that the speaking of unified literary Albanian was attributed a symbolic value, which means a symbolic power, has incited reactions that in the conditions of the lack of a language policy were growing.

The social and demographic changes of the last 10 years will bring new developments.

In the new social and geographical dynamism, the empirical standard will prove changes. Probably it will have some impact on the prescription.

As far as I know, three sorts of reactions have been manifested in Kosova so far:

1. There are some people requesting the revision of some existing rules and the enlargement of the norm through new elements; they are requesting a deliberate integration of the Gheg resources, that, according to them, have been neglected;

2. On the other hand, we have the reaction of those who are convinced that the standard, as it is, does not represent a solution, and causes many learning difficulties to the Gheg-speaking, that it does not allow them to accomplish the whole richness of lexical and grammatical creation, especially by avoiding the infinitive, that parallel use of the Gheg as standard variant in accordance with the empirical realities should be allowed;

3: The reaction of many of them, and by large linguists, in relation to the existing norm has been mostly defensive.

The model of language planning and language unity in Albania up to 1990 has been similar to that in France, it means the model of controlled unity, but under authoritarian rule. In Kosova and other Albanian speaking areas outside Albania, where since 1968 has been applied a standard of exonormative type, different conditions have reigned. The model applied in Albania has shown more efficiency in respect of the mastering of the norm, even because it has been of endonormative type. But the dirigisme has left consequences that are manifesting at the beginning of the '90 in Shkodra. On the other side, reactions of other type have been remarked in Kosova. The situation of non-overlapping of dialectal with state boundaries comes to complicate the situation, in which extreme solutions risk reverting the developments to earlier glossotomy like situations. For that and many other reasons there is needed the application of a tolerant model regarding the semi-standard and non-standard varieties.

As it can be seen from the histories of separate Balkan literary languages, questions of ethnic, cultural and political identity have played a primordial role, up to the degree of the process death/(re-birth) of respective idioms/ languages. The last decade changes in the frame of former Serbo-Croat (Serb or Croat) and separation of Serb, Croat, Bosnian and eventually Montenegrin are sufficient to clearly show it (Ismajli, 2003).

Beyond general aspects of conditioning of the creation of those standard languages, where different models of language management of national states have played an important role, during the period of lack of national states developments within the cultural movements in the frame of separate entities, especially the aims towards creation of national states have been important.

In the earlier stages many Balkan communities have been confronted with diglossia problems. Searching for solutions in this respect, peoples have confronted difficulties with the selection of a new vernacular base for the standard. Dialect variation being greater for the communities that are speaking their language longer in the respective area, the solution of this problem has shown more difficulties for them. By Slavic people it has been additionally complicated with the problem of language continuity.

Standard Albanian is functioning in a cultural and political polycentric milieu - Tirana, Prishtinë, Shkup/ Tetova, further Ulqin, Presheva, arbëresh Diaspora and the other dispersed Diaspora becoming more and more important through new means of communication.

Even within the developments of Balkan languages it can be remarked that different models of language policy connected to other political circumstances can produce very far-reaching consequences.

Language centralism, like the French one presupposes a unity, it means a unique mutually acceptable standard for whole territory; this model is connected to long-time stabile state structures, earlier typical authoritarian.

Dirigisme, typical for totalitarian states, where language serves as a tool for control on other levels of the social life, antidemocratic in its nature, has produced very negative effects: for example the Yugoslav case between two World Wars, the Albanian case, etc. R. Greenberg has called it-imposed unity (Greenberg, 2001).

Tolerant unity presupposes the co-existence of the unique norm with regional and local norms; in the case of Albanian in Kosova, or even Shkodra, as well as for example Croatian in Croatia or Serbian in Serbia this has been very important. In Yugoslavia after Second WW it has been proclaimed such a tolerance, but the reality has been much complex and very often interpreted as coverage for the imposition of the Serbian aspect.

The imposition like in the case of Serbo-Croat might even totally ruin the supposed model. For example, movement back towards more specific Tosk variant instead of the unified standard Albanian might lead back to former variants. The imposed unity like that of Royal Yugoslavia has incited severe reactions; when Tito's regime has tried to correct it imposing some kind of tolerance, it didn't succeed

Developments in the field of language standardization are conditioned to those in the field of the life of nation, related to the state. This can be fully remarked by the last dramatic developments within the space of Serbo-Croat, but in the case of Albanian, too.

IMPORTANT MOMENTS FOR THE HISTORY OF THE WRITTEN ALBANIAN

- XIV-XVI(?) Century. Anonymous translation of a Bible fragment. Tosk.
- 1462 The first phrase written in Albanian, from Mati region.
- 1555 Buzuku Gj., *Meshari*. Probably from surroundings of Tivar in northwest extreme of speaking Albanian, Gheg.
- 1592 Matrënga L., *E mbsuame e krështerë*, Translation of a catechistic texts; first poetry in Albanian -8 lines. Tosk.
- 1618-1622 Budi P., *Doktrina e kërshenë, Pasëqyra e t'rrëfyemut, Rituali roman*. From Mati. Gheg prose and poetry.
- 1635 Bardhi F., *Dictionarium latino-epiroticum*, from south of Shkodra; first folk texts - proverbs, Gheg.

- 1685 Bogdani P., *Cuneus prophetarum*, from the surroundings of Prizren, philosophic-religious texts, poetry as well.
- 1716 Da Lecce F. M., *Osservazioni grammaticali nella lingua albanese*, from South of Italy, Gheg.
- 1814 Martin-Leake, W., *Researches in Greece, Sketch of the Grammar*, London, grammar based on that of Da Lecce.
- 1854 Hahn J. G. von, *Albanesische Studien, Beiträge zu einer Grammatik des Toskischen Dialektes*, Jena.
- 1866 Rossi F., *Regole grammaticali della lingua albanese*, Roma, Gegë.
- 1879 Dozon A., *Manuel de la langue chkepe ou albanaise*, Paris, Tosk.
- 1882 Kristoforidhi K., *Grammatiki tis albanikis glossis*, Athena. In Greek with comments on both dialects.
- 1866 Frashëri S., *Shkronjëto e gjuhësë shqip*, Bukuresht. Tosk, with comments on Gheg.
- 1908 Congress of Manastir (Bitola), Congress of the Alphabet.
- 1908 Pekmezi Gj., *Grammatik der albanesischen Sprache*, Wien.
- 1916-1917 Komisija Letrare e Shkodrës, prefers the dialect of Elbasan as basis for the common written language.
- 1920 Education Congress of Lushnjë reaffirms the decisions of Komisija Letrare.
- 1923 The Government of Albania decides that the dialect of Elbasan should be the bases of the official written language.
- 1928 Foundation of the Literary academy that should deal with the foundation of a common literary language.
- 1935-1944 Different discussions on common basis of the literary language. 1941-1945 First public, not private, primary schools, gymnasiums and technical schools in Albanian in Kosova.
- 1944 Riza S., *Tri monografina albanologjike*, Tiranë, a treatise on the foundation of a common literary language.
- 1945 Communist regimes in Albania and in Yugoslavia.
The Ministry of Information and Propaganda in Tirana (minister S. Malëshova) prefers a literary Tosk.
- 1946 The Ministry of Education in Tirana (minister S. Malëshova) prefers the literary language based on Tosk.
- 1947 Ortografia, in both variants (Xhuvani, Cipo, Çabej).
- 1952 Large discussions on common national literary language in two conferences in Tirana, without concrete conclusions.
Language meeting in Prishtina.
- 1953 Foundation of the Albanological Institute in Prishtina.
- 1955 The Albanological Institute in Prishtina has been closed down.

- 1956 Ortografia in Tirana, new version; authors Xhuvani, Çabej, Domi and Kostallari. Gheg forms noted only in footnotes.
- 1957 Language meeting in Prishtina.
- 1960 Philosophical Faculty in Serbian and a department for Albanian language and literature founded in Prishtina.
- 1964 *Ortografia e gjuhës shqipe*, Beograd-Prishtinë, Geg.
- 1966 Change of the inner minister of Yugoslavia - A. Ranković, a liberalization phase.
- 1967 Refunding of Albanological Institute in Prishtina. In Tirana - public discussion for a new version of Orthography.
- 1968 Language Consultation (Konsulta Gjuhësore) in Prishtina.
- 1972 Orthography Congress in Tirana: participate the representatives of Albanians in Yugoslavia and of Italo-albanians.

Bibliographic notes

- Agani F., *Vepra* 8, Dukagjini, Pejë 2002.
- Ajeti I., *Për ndritshimin e çashtëjeve gjuhësore të shqipes*, Përparimi, Prishtinë 1957, 1-2, 15-20.
- Ajeti I., *Rruga e njësimi të shqipes letrare*, Probleme të gjuhës letrare shqipe dhe të drejtshkrimit të saj, vëll. I, Tiranë 1972.
- Aldeghieri A., *Ortografia shqipe*, Shkodër 1972, 64.
- Alfabeti i gjuhës shqipe dhe Kongresi i Manastirit*, Universiteti i Tiranës, Tiranë 1972.
- Beci B., *Gjuha letrare shqipe dhe baza e saj dialektore*, Seminari XVII ndërkombëtar për gjuhën, letërsinë dhe kulturën shqiptare, Tiranë 1995.
- Bokshi B., *Pjesorja e shqipes*, ASHAK, Prishtinë, 1998, 218.
- Buletin i Institutit të Shkencave, SShSh*. Janar-mars, Tiranë 1952.
- Buletin për shkencat shqiptare*, IV, Tiranë 1954.
- Byron J., *Selection among Alternates in Language Standardization: the Case of Albanian*, The Hague 1976.
- Byron J., *Language Planning in Albania and in Albanian-Speaking Yugoslavia*, *Word* vol. 30, nr. 1-2, April-August 1979.
- Çabej E., *Mbi disa çështje të traditës së shkrimit dhe të drejtshkrimit të shqipes*, Kongresi i Drejtshkrimit të gjuhës shqipe, 20-25 nëntor 1972, Tiranë.
- Cikuli N., *Zhvillimi i drejtshkrimit të shqipes pas Qirimit*, Studime filologjike 4, Tiranë 1970.
- Demiraj Sh., *Historia e gjuhës së shkruar shqipe*, Prishtinë, 1970.

- Domi, M., *Aleksandër Xhuvani lëvruet dhe studiues i shquar i gjuhës shqipe*, Studime filologjike 1, Tiranë 1980, p. 29-42.
- Domi M., *Prof. Selman Riza - studiues i shquar i gjuhës shqipe*, Gjuha jonë 2, Tiranë 1989, 99-102.
- Drini S., *Disa çashtje t'ortografisë së gjuhës shqipe*, Jeta e re, 3, Prishtinë 1957, 323-342.
- Gjuha letrare kombëtare shqipe dhe epoka jonë*, Materiale të Konferencës shkencore Tiranë më 7-8 dhjetor 1984, Tiranë 1988.
- Greenberg R., *In the Aftermath of Yugoslavia's Collapse: the Politics of Language Death and Language Birth*, <http://www.edu/courses/2001fall/slav/075/aftermath.html>.
- Grupa Akademika SANU, "Memorandum SANU", Naše teme, Zagreb, 33 (1-2), 1989, 128-164.
- Hadri A., *Një komb - një gjuhë letrare*, Përparimi 34, Prishtinë, 1968.
- Ismajli R., *Tingulli, fjala e lidhur, ligjërimi...*, "Dituria", revistë shkencore e studentëve të Kosovës, Prishtinë 1972, 4, 9-19.
- Ismajli R., *Mbi statusin e shqipes standarde në RFS të Jugosllavisë*, Thema 10, Prishtinë 1988, 93-122.
- Ismajli R., *Albanski jezik u Jugoslaviji*, Gaber, S.-Kuzrnanić T., Kosovo-Srbija-Jugoslavija, Ljubljana 1989, 81-109.
- Ismajli R., *Gjuhë dhe etni*, Rilindja, Prishtinë 1991, 450.
- Ismajli R., *Etni e modernitet*, Dukagjini, Pejë 1994, 217.
- Ismajli R., *"Në gjuhë" dhe "për gjuhë"*, Rrjedhat e planifikimit të shqipes në Kosovë 1945-1968, Pejë 1998, 330.
- Ismajli R., *Standarde dhe identitete*, Histori, procese dhe lëvizje standardizuese në fushë të gjuhës, Dukagjini, Pejë 2003, 353.
- Kastrati J., *Probleme të normës gramatikore në gramatikat e pasçlirimit*, Gjuha letrare kombëtare shqipe dhe epoka jonë, Tiranë 1988.
- Kastrati J., *Përpyekjet për një gjuhë të përbashkët letrare kombëtare shqipe në shekujt XIX-XX*, Studime, 3, Prishtinë 1996, 187-215.
- Katičić, R., *Nešto napomena o postanku složenog jezičkog standarda hrvatskoga i srpskoga*, Novi jezikoslovni ogledi, Školska knjiga, Zagreb 1986, 90-138.
- Konferenca I e studimeve albanologjike*, Tiranë 1965.
- Kongresi i Drejtshkrimit të Gjuhës Shqipe*, 20-25 nëntor 1972, 1, Tiranë 1973.
- Konkluzat e Konsultës gjuhësore të 22-23 prillit 1968 mbajtur në Prishtinë*, Përparimi 3-4, Prishtinë 1968.
- Kostallari A., *Mbi disa veçori strukturore e funksionale të gjuhës letrare shqipe të kohës sonë*, Studime filologjike 2, Tiranë 1970.

- Kostallari A., *Mbi tiparet kryesore të shqipes së sotme letrare*, Shkencat shoqërore në shkollë, 2, Tiranë 1971.
- Kostallari A.: *Mbi disa veçori strukturore e funksionale të gjuhës letrare shqipe të kohës sonë*, Probleme të gjuhës letrare shqipe dhe të drejtshkrimit të saj, v. I, Tiranë 1972.
- Kostallari A., *Gjuha letrare e sotme shqipe dhe disa probleme themelore të drejtshkrimit të saj*, Tiranë 1973.
- Lepschy A. L. & Lepschy G., *Die italienische Sprache*, Francke Verlag, Tübingen 1986, first in English - *The Italian Language Today*, 1977, 5-14.
- Lloshi Xh., *Mbështetje për gjuhën letrare*, Tiranë 1997, 157.
- Lloshi Xh., *Gjuha shqipe letrare përmes kontestimit*, Studime 8-9, 2001-2002, ASHAK, Prishtinë 2002, 101-119.
- Nesimi R., *Procesi i njësimimit të drejtshkrimit të shqipes letrare në Maqedoni*, Studime filologjike 1, Tiranë 1973.
- Ortografia e gjuhës shqipe*, (Komisioni: I. Ajeti, kryetar, P. Janura, S. Drini, H. Vokshi, M. Bardhi, L. Mulaku, M. Isaku, Xh. Gega dhe L. Lucaj), Beograd 1964), 66.
- Ortografia e gjuhës shqipe*, Buletin për shkencat shoqërore, 4, Tiranë 1956, 38-65.
- Ortografia e gjuhës shqipe*, Instituti i Shkencave, (Punuar prej A. Xhuvanit, K. Cipos dhe E. Çabejt), Shtëpia botonjëse "Naim Frashëri", Tiranë 1951, 27.
- Ortografia e gjuhës shqipe*, Buletin i Institutit të Shkencave, 1, Tiranë 1948, 3-50.
- Osmani T., *Histori e alfabetit të gjuhës shqipe*, Tiranë 1987, 295.
- Osmani T., *Udha e shkronjave shqipe*, Shkodër 1999.
- Pellegrini G. B., *Tra lingua e dialetto*, Studi Mediolatini e Volgari, 8, 1960, 137-1153; *L'italiano regionale*, Cultura e Scuola, 5, 1962, 20-29. See also G. B. Pellegrini, *Saggi di linguistica italiana*, Torino 1975, 11-54.
- Pipa A., *The Politics of Language in Socialist Albania*, East European Monographs, Boulder, New York 1989, 283.
- Probleme të gjuhës letrare shqipe dhe të drejtshkrimit të saj* (Studime dhe artikuj), vëll. I, Tiranë 1972.
- Raka F., *Rëndësia e Konsultës gjuhësore të Prishtinës*, Gjuha shqipe, 3, Prishtinë 1988, 85-91.
- Raka F., *Ortografia e 1964-ës dhe normëzimi i shqipes letrare në Jugostavi*, Gjuha shqipe, 2, Prishtinë 1989, 95-103.
- Raka F., *Zhvillimi i gjuhësisë shqiptare në Kosovë*, Seminari XVII ndërkombëtar për gjuhën, letërsinë dhe kulturën shqiptare, Tiranë 1995.
- Raka F., *Historia e shqipes letrare*, Universiteti i Tetovës, Tetovë 1997.

- Riza S., *Tri monografina albanologjike*, Mesagjeritë shqiptare, Tiranë 1944.
- Riza S.: *Problemi gjuhësuer dhe zgjidhja e tij*, Jeta e re, 5, Prishtinë 1951, 273-276.
- Riza S., *Fillimet e gjuhësisë shqiptare*, Mustafa Bakija, Prishtinë 1952.
- Riza S.: *Studime albanistike*, Rilindja, Prishtinë 1979, 478.
- Riza S.: *Vepra 1*, ASHAK, Prishtinë 1996.
- Riza S.: *Vepra 2*, ASHAK, Prishtinë 1997.
- Rregulla mbi orthografin e gjuhës shqipe të shkrueme të vendosuna prej Komisis letrare* (1917), *Shkodër*, Filologji 3, Prishtinë 1977, 1-6.
- Rrota J., *Për historinë e alfabetit shqip*, Rilindja, Prishtinë 1968.
- Sulejmani F., *Çështje të normës letrare*, Probleme aktuale të kulturës së gjuhës, Prishtinë 1983, 95.
- Shuteriqi S. Dh., *Mbi gjuhën letrare kombëtare shqipe*, Buletin i Shkencave Shoqërore, IV, Tiranë 1952, 3-55.
- Vehbiu A., *Albanese standard: peccatto originale e riduzione*, Katundi ynë, 81,3 and Albanica, 3-4, 1992.
- Veselaj N., *Paskajorja ceshtje e shqipes standarde*, Dardania sacra, Shtufi, Prishtinë, 168.
- Williams G., *Sociolinguistics. A sociological Critique*, Routledge, London and New York.
- Xhuvani A., *Për themelim të një gjuhe letrare*, Jeta e re, 6, Prishtinë 1961, 744-749.
- Zajmi G.: *Pozita e gjuhëve në Krahinën Autonome të Kosovës në periudhën 1945-1970*, Përparimi 17, Prishtinë 1971, 551-569, 639-653.

Joseph D. BRIAN

SOME ANCIENT SHARED METAPHORS IN THE BALKANS

Albanian is especially rich in markers for negation. Besides the indicative negators *s'* and *nuk* 'not', the modal negator *mos* 'not', and the free negative utterance *jo* 'no¹', there are two further negators with the phonetic form [as]: a free word *as* meaning 'and not, nor' and a compound prefixal negator *as-* that occurs mainly with pronominals and similar words, as in *askush* 'no one', *asgjë* 'nothing', etc. Although "free *as*" and "prefixal *as*" are considered by some scholars (e.g. Meyer 1891) to be related as to their origin, a different approach to their relationship and etymology has been proposed in Joseph 2002b. In particular, I take them to be separate and distinct etymologically, with free word *as* being a combination of the connective *a* 'or' plus the indicative negative *s'*, and the compound negator *as-* having a more ancient, and, as it turns out, a more interesting, pedigree.

The starting point for the etymology of prefixal *as-* advocated here is Pedersen's (1900) linking of free word *as* with Ancient Greek *οὐ* (*ou*) 'not', and Cowgill's (1960) demonstration that *ou* reflects a Proto-Indo-European (PIE) metaphorical negative phrase **(ne) ... Hoyu k^wid* 'not; not ever', composed of the negative marker **ne* (elided, as in vernacular French *pas* from *ne ... pas*) together with the word for 'long life' (**Hoyu*, as seen in Sanskrit *āyu-*) and an emphatic element (from the PIE interrogative/indefinite stem, **k^wid*). The historical phonological changes required by such a derivation present no obstacles to this account, since **o > a*, loss of **-yV*, **k^w > s*, and loss of the final syllable **-id* are all regular developments that have clear parallels elsewhere in the development of other Albanian words.

Still, a refinement to Pedersen's and Cowgill's reasoning and conclusions would seem to be in order. Specifically, I prefer to see the PIE metaphorical phrasal negation in question surviving not in the free negator *as*, which, as noted above, can derive simply from *a* 'or' plus *s'* 'not', but

¹ The element *jo* has other uses, most notably as a constituent negator with adjectives and nouns (e.g. *jofetar* 'nonreligious', *jomarksist* '(a) non-Marxist'). Similarly, *mos* actually does far more than just mark nonindicative negation, as it is used in certain tentative questions, as an independent one-word prohibitive utterance (i.e., 'Don't!'), and in other functions as well; see Joseph 2002a for discussion of the range of functions for *mos* in its Balkan and Indo-European contexts.

rather in the other negator with the shape [as] in Albanian, the prefixal compound negator *as-*. The main reason for looking to a form other than free *as* for the continuation of *ne ... Hoyu k^wid has to do with semantics. That is, deriving the free word from this PIE phrase requires a difficult leap in the semantic development of *as* from originally meaning just 'not' to the attested meaning 'and not'; if the free negator *as* derives from *(ne) ... Hoyu k^wid, it is not at all clear where the connective meaning 'and', so much a part now of *as*, would come from.

This new derivation of prefixal *as-* and its separation from free *as* deserve fuller attention as to various details of phonology and semantic development entailed thereby². Still, if these proposals can be assumed here to be correct, then various other consequences that would follow from them can be explored.

In particular, this derivation of prefixal negator *as-* means both Albanian and Greek share a metaphor involving 'long life' in negation, specifically as a shared retention from the presumed PIE ancient metaphorical usage. Interestingly, other echoes and extensions of IE 'long life' phraseology can be found in the present-day Balkans, centering on, but not limited to, Albanian. There are four such relevant lines of evidence, outlined below.

The first echo is to be seen in the Albanian noun *jetë* 'life'. This is a borrowing from Latin *aetas* 'life, lifetime' (with some reanalysis, as argued by Hamp 1968)), a word which itself is connected with the 'long life' stem *Hoyu (so Ernout & Meillet 1939: s.v.). More significantly, even though *jetë* means simply 'life', it nonetheless reflects — or perhaps, more realistically speaking, renews — the more specific ancient 'long life' semantics in its occurrence in the phrase *përjetë* 'forever', literally "for-life"³, the nominal derivative from that, *përjetësi* 'eternity'.

Second, continuing with uses of *jetë*, I suggest that the Albanian phrase *për (në) jetë të jetëve* 'for all eternity' is noteworthy in this regard. This phrase is literally "for a life(time) of lifetimes", and has a structure, with a nominal form in one case repeated in the genitive, that is reminiscent of the phraseology of Old Persian *xšāyaθiya xšāyaθiyānām* 'king of kings'⁴.

² I develop this account of *as/as-* in some detail in Joseph (Forthcoming), based on Joseph 2002b.

³ Though some dictionaries give this as two words (*për jetë*), I follow Newmark (1999: s.v.) in treating it as one word.

⁴ And there are even biblical echoes to be noted, perhaps; cf. Revelations 17:14 'Lord of lords, King of kings'.

It provides a link to the occurrence of the semantics of 'long life' in negation through the emphatic 'ever'-based Albanian negative expression *kurrën e kurrës* 'never at all; not in a million years', which literally is "the-never of a-never" and structurally consists of a nominalized adverb in the accusative case repeated in the genitive case (here singular). Interestingly, Modern Greek has a similar expression, *ποτέ των ποτών* [*poté ton potón*] 'never at all', literally "never of-the nevers", with a nominalized adverb repeated in the genitive case. Thus the Albanian phrase matches this Modern Greek expression semantically. Structurally, however, since the Greek expression has the repeated form in the genitive plural, it actually matches the form of the Albanian *për (në) jetë të jetëve*, bringing the *Hoyu word more directly into the mix via meaning and form.

Third, a further Balkan angle on 'long life' can be seen in the Modern Greek greeting *γεια σου* [*ja su*], which is also used as a drinking toast. This phrase contains the Modern Greek noun *γεια* [*ja*] 'health', so that *γεια σου* is literally, "health to-you" (or "(to) your health"). The noun *γεια* derives from Ancient Greek *ὑγείαν* [*hygeian*] 'health/ACC', and thus is connected (ultimately) to *ὑγιής* [*hy-giēs*] 'long-lived; healthy'. In the analysis of Weiss 1994, *υ-* in *ὑγιής* derives from *Hyu-, a reduced-grade (zero-grade) form of *Hoyu-; thus this Modern Greek greeting and toast is indirectly part of the 'long life' nexus.

Finally, returning to Albanian, the greeting *tungjatjeta* 'hello', is also relevant here. Like Greek *γεια σου*, it too is used, dialectally, as a toast in drinking. Literally *tungjatjeta* is "may the life be lengthened", deriving, that is, from *të u ngjattë jeta* (so Newmark 1999: s.v.). The verb in this expression is *ngjat(o)-*, a causative/factitive (here in a nonactive form marked with *u*) based on the adjective *gjat-* 'long'. Thus not only is *jetë* involved in this expression, but through the overt juxtaposition of 'long' and 'life', it contains a union of the semantics of the metaphor underlying *as-*.

Wishes for long life and expressions linking length with life are not at all surprising given the universal human condition of limitations on life-span⁵. One need only look at expressions like German *für's Leben* 'for ever', literally "for life" for non-Balkan parallels to Albanian *përjetë*. Still, there is a striking occurrence here within the Balkans of apparent retentions from PIE usage. One faces in this case therefore the typical Balkanological problem of trying to distinguish possible universals of development from both contact-induced developments and inherited properties. In the case at

⁵ And note the use of 'health' in greetings, as in English *hail* (though such uses in Indo-European languages could reflect an inheritance, of course).

hand, despite the potential for universalist explanations, one can see in Albanian *as-* and semantically related forms elsewhere in the language and elsewhere in the Balkans a persistence — throughout prehistory and into the historical period — of some remarkably old metaphorical uses, with the clustering of these uses in Greek and Albanian possibly being due to mutual reinforcement of inherited features

References

Cowgill W., Greek *ou* and Armenian *oc'*. *Language* 36.3. 1960, p. 347-350.

Ernout A. and Meillet A., *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*. Paris 1939, Librairie C. Klincksieck.

Hamp E., Albanian *jetë* 'life', *Essays in Romance Philology from the University of Chicago*. Chicago 1968, University of Chicago, p. 41-47.

Brian J., *Balkan insights into the Syntax of *me*: in *Indo-European. Indo-European Perspectives (Journal of Indo-European Studies Monograph Series 43)*, ed. by Mark Southern. Washington 2002a, DC: Institute for the Study of Man, p.103-120.

Brian J., *More on the PIE and post-PIE dimensions to Albanian-Greek negation parallels*. Paper presented at the 20th Annual East Coast Indo-European Conference, University of Pennsylvania, June 13, 2002.

Brian J., *Forthcoming. Balkan and Indo-European Perspectives on Negation in Albanian and Greek*. Unpublished Ohio State University manuscript.

Meyer G., *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache*. Strassburg 1891.

Newmark L. *Albanian-English Dictionary*. Oxford 1999, Oxford University Press.

Pedersen H., *Die gutturale im Albanesischen*. *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 36, 1900, p. 277-340.

Weiss M., Life Everlasting: Latin *iūgis* "everflowing", Greek 'υ-γής "healthy", Gothic *ajukdúþs* "eternity" and Avestan *yaunaēfi-* "living forever". *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft*, 55, 1994, p.131-156.

Xhevat LLOSHI

FACING THE GLOBALIZATION: THE CASE OF THE ALBANIAN LANGUAGE

Because of the long international isolation, the impact of the globalization on Albania is very particular. The present paper is only limited with the consequences of the general process revealed by the Albanian language.

The language of the globalization is English. Globalization is accompanied by significant cultural and linguistic complications. The most important aspect from our point of view is the bilingualism¹. It is becoming a common phenomenon among the Albanians. Here are some facts confirming this assertion:

- One fifth of the Albanians having emigrated from Albania already live as bilinguals in other foreign countries.
- A significant part of other emigrants repetitively go out of the country and come back again.
- Inside Albania through regular schooling and other ways (for the Italian language particularly through TV programs) many people have a good mastery of a second language.
- In general, I may say that up to 30% of the Albanians within their state are bilingual, with English, Italian and Greek as the main second languages.
- English is already the second official language in Kosova.
- The international element in public communication is generally increasing.

As a consequence, we have to accept the conclusion that considered in their totality wherever they live, half of the Albanians already are bilingual, and in the near future the first place among the foreign languages will belong to English. At the same time, there will be more Albanians

¹ See my papers on the subject: *Complexity of the present changes in the Albanian language*, in: Die Südosteuropa-Wissenschaften im neuen Jahrhundert. Akten der Tagung von 16.-19.10.1999. Harrassowitz Verlag. Wiessbaden 2000, pp. 163-170; *Shqipja standarde në rrethanat e dygjuhësisë*, in 'Studime filologjike', 2001, nr. 3-4, pp. 47-58; *Shqipja – gjuhë e hapur dhe dinamike*, in: Konferenca shkencore "Shqipja standarde dhe shoqëria shqiptare sot", Tiranë 2003, pp. 87-97; *Kultura shqipe në rrethanat e dygjuhësisë*, "Drita", 30.03.2003.

outside Albania, than within the country. From the geopolitical point of view, Albania is making every effort to participate to the integration processes. There are no opposition voices to it, even from the various factions of opposition parties. All this represents a new phenomenon with a specific impact on the future development of the Standard Albanian. The situation is diametrically opposed to the former isolationism.

- In more concrete terms it is worthwhile to mention the following evidences:
- English as a second language is taught beginning from the kindergartens.
- A number of laws put to the Parliament, and many other official documents are first drawn up in English and only afterwards translated to Albanian, sometimes with serious problems of poor translation and flooded with English borrowings².
- In various offices of international organizations, non-governmental organizations and business activities documents only exist in English.
- In two languages is written everything in occasion of international activities, and even only in English, starting with the inscriptions on the background of the conference halls. The only exception is the present Congress of AIESEE because of the long tradition from its foundation.
- It is becoming a common thing to have in English, and occasionally in another foreign language, the names of:

² The following is an example from the draft translation into Albanian of the Common Country Assessment: Albania 2004, UNDP in Albania:

The survival of an old hierarchical and paternalist organisational tradition në të gjitha nivelet e administratës shtetërore shfaqet me prirjen për një menaxhim autoritarist, not performance-based, dhe me the reluctance of the establishment of accountability mechanisms e sidomos me pamjaftueshmërinë e transparencës jo vetëm për gjendjen e vërtetë të shërbimit arsimor, por edhe për politikave, strategjitë dhe vendim-marrjet e rëndësishme. Kapacitetet përgjithësisht të ulta menaxheriale të drejtorëve të shkollave dhe menaxherëve lokalë e qendrorë në sektorin e arsimit, e vështirësojnë kapërcimin e këtij mentaliteti qeverisës.

It was necessary to make a new translation:

Mbijetesa e traditës së vjetër organizative hierarkike në të gjitha nivelet e administratës së arsimit shfaqet në prirjen për qëndrime administruese autoritare, që nuk mbështeten te aftësitë ekzekutuese, në transparencën e pamjaftueshme jo vetëm lidhur me gjendjen e vërtetë të shërbimit arsimor, por edhe të politikave, strategjive dhe vendim-marrjes me rëndësi. Aftësitë e ulëta administrative të drejtorëve të shkollave dhe të punonjësve të administratës qendrore e vendore në sektorin e arsimit e bëjnë të vështirë kapërcimin e kësaj mendësie qeverisëse. (Vlerësimi i përbashkët për vendin: Shqipëria 2004, p. 25).

- industrial, commercial, business and building firms and societies: DEKA Company, EDIL AL-IT, AMC (Albanian Mobile Communications), UBA (United Bank of Albania);
- shops, hotels, and other services: Albania Tours, Eurostar, Sky Tower, House of Kings; Galeria T & G;
- goods in varied packing: chips, baked rolls, crackers, coca-cola, corn flakes;
- radio and television stations: Top-Radio, Top-Channel, Top-Show, Albsat; even a newspaper in Albanian: Tirana Observer;
- songs, films, albums. Titles of songs are not anymore translated into Albanian. Some Albanian songs include parts in English version;
- musical groups: Rit Folks, West Side Family;
- dishes in restaurants;
- imported festivals, contests: Miss Albania, Miss Globe.
- Advertisement and announcements in newspapers, on posters, and in broadcasts. Here is a short typical case of bilingual writing: *Shijoni Pepsi Twist*. Advertising gained a special place in the everyday speech communication. It is the source of the denominations for the goods and services invading economic and cultural market³.
- Computer, informatics, and electronic language is entirely English, with Albanian inflections.
- There is a real vogue for the use of Anglicisms and neo-Latin borrowings in newspapers and by the politicians.
- It is becoming a common practice the simultaneous publishing in two languages⁴.
- If we consider the different language levels, we see that the most perceptive traces of the recent influence of English are seen in orthography and vocabulary.
- In its written form Albanian is undergoing a process of mechanical reorientation to the English orthography, because of the close contact in

³ A characteristic announcement: *University of New York Tirana, The first recognized American private University. UNY ju ofron studentëve shqiptarë mundësinë e përfitimit të një diplome të akredituar universitare ose përfitimin e një diplome universitare amerikane nga State University of New York/ Empire State College, duke studiuar në Tiranë.*

⁴ The important book *Vjetari Statistikor i Shqipërisë 1991-1999* is a bilingual edition on every page of it. The first issue of *Monitori Shqiptar i Medias 2003*, by Qendra Shqiptare e Monitorimit të Medias, Tiranë 2004, is simultaneously published in English as *Albanian Media Monitor 2003*. Albanian Media Monitoring Centre. Tirana 2004, and will continue to be published in two languages.

situations I mentioned above. Our traditional written form was adapted to the orthography of neo-Latin languages, but now we see a number of cases when:

- Names of months, names and related adjectives of the peoples and nations are written with capital letters.
- The titles of books and papers appear with capital letters for each separate word.
- For writing down the centuries are used Arabic numerals, but our tradition is with Roman numerals.
- To give the direct speech in writing down the dialogue we use a dash at the beginning of the words, but now we see in translations the use of the inverted commas.
- In long numbers with many figures we use a dot to divide parts in three figures, but now we see mechanically preserving in the Albanian text the English form with a comma after each three symbols. A comma in Albanian tradition after a figure is called *decimal comma*, and now we have instead a *decimal point*.
- There is not in the Albanian alphabet a letter, like English *W*. When it appears in various occasions, it is spelled like the original language [*dabëll ju*], but also as [*dubël vë*], or [*dopio vë*]. We are faced with the problem to find a solution for a new letter, or I dare say, a new letter to be added to the Albanian alphabet. There is a real confusion in practice, as it is clearly demonstrated by the everyday necessity to mention the name of the American President George *W*. Bush. The other hard example is the spelling of the internet system *www*. I would propose a new solution, to spell it *dyvë* - *dyvëja*, but nevertheless, it is a convincing case to demonstrate what problems are we faced with today.
- Colon in English is not usually used when an enumeration occurs, as it is the case in Albanian. Now we see the use of an English dash where Albanian would use the colon: *Ajo nuk përjashton disa bindje të rrënjësura fort – besimin në ligjet natyrore, besimin te drejtësia, besimin te toleranca*. Traditionally we would expect: *të rrënjësura fort: besimin...*
- According to Albanian orthography the proper names are to be written with Albanian spelling. Nowadays this rule is widely violated.
- The Content of a book now often is at the beginning, not at the end, as it was used to be.

b. In morphology I would point out a very interesting case. In Albanian we had an English noun in plural used as a singular. It is well known that the armored fighting vehicles during the First World War were

masked as *water tanks*. As a consequence we had in Albanian the form *tanks* as a singular: *tanks*, -i, plural *tankse-t*. It became an obsolete form and the standard form is *tanku*, -u, plural *tanke-t*. Very recently there appeared other plural forms from English used as singulars in Albanian: *kauboj*s, -i, *fans*, -i, *skorpions*, -i etc. The real chaotic situation is evident from the two cases in the same newspaper article: *Faqja e internetit u thyë nga një 'hakers' serb... E kuptuan që ishte një 'hacers'*. ('Shekulli', 24.03.2000)

In syntax the most sensible influence is seen from phrases, fixed expressions, and slogans. Albanian *Zgjedhja juaj e parë* is coined following the English expression *Your first choice*⁵.

A particular case is the use of the proper nouns without case endings, as they appear in English newspapers. Albanian *Bush tha* is identical with English *Bush said*. Even semantically it is under English influence, because the traditional Albanian translation would be: *Bushi deklaroi*. *Bushi u shpreh*. *Sipas fjalëve të Bushit* etc.

c. After this short presentation it is self-evident that the number of lexical borrowings from English is rapidly increasing in Albanian, and it is easy to give many examples with due explanations⁶. It is better then to treat the essence of the problem.

⁵ Two more examples: *Kjo përfaqëson një hap të mëtejshëm* – follows the English (It represents a further step), whereas the correct form would be: *Kjo përbën një hap të mëtejshëm*. A very common mistake follows the English verb form: *Mbi 200 ushtarë ishin sjellë me kamiona, pastaj ishin kthyer* is a word for word translation (English: Over 200 soldiers were brought on trucks, and then were brought back). The correct form is: *Mbi 200 ushtarë u sollën me kamionë, pastaj u kthyen*.

⁶ It is understandable that a number of English borrowings already existed in Albanian, like: *bar*, *basketboll*, *bejsboll*, *bihejviorizëm*, *biznes*, *biznesmen*, *bluxhinse* (*xhinse*), *bojskaut*, *boks*, *boksier*, *doping*, *dragë*, *futboll*, *gol*, *hendboll*, *hokej*, *huligan*, *jaht*, *kauboj*, *king*, *koktej*, *dok*, *doker*, *komiks*, *kompjuter*, *kongresmen*, *lazer*, *lider*, *leadership*, *marins*, *raund*, *ring*, *rokenroll*, *rum*, *sami*, *skrap*, *slogan*, *sprint*, *standard*, *start*, *stres*, *striptizë*, *stuardesë*, *tank*, *tenis*, *trajler*, *trajner*, *trajnim*, *traktor*, *tuist*, *vaterpolo*, *virxhinia*, *viski*, *volejboll*, *xhin*, *xhips*, *xhol*.

Recent borrowings are: *akses*, *auditim*, *axhenda*, *bekgraund*, *bodigard*, *bord*, *çarter*, *derbi*, *draft*, *ekspertizë*, *grant*, *hit*, *impakt*, *implementim*, *input*, *kesh*, *killer*, *link*, *lizing*, *marketing*, *masmedia*, *media*, *menaxher*, *menaxhoj*, *minibar*, *minibasket*, *minimarket*, *monitoroj*, *motel*, *opsion*, *pampers*, *parking*, *partneritet*, *performancë*, *poster* (for: *afishe*, *pllakatë*), *pub*, *relaks*, *sensitiv* (*produkt*, *listë*), *skaner*, *skanoj*, *skup*, *sponsor*, *spot*, *staf*, *star*, *startoj*, *supermarket*, *shou*, *tender*, *terminal*, *testoj*, *uorkshop*, *video*, *videokasetë*, *videoklip*.

Historically Albanian language was in close contacts with other languages, with Latin and neo-Latin languages, with Greek, with Slavonic languages, and Turkish. During the relations with them, Albanian elaborated solutions to preserve its nature regardless of the intense influence from foreign languages. But Albanian has not a long experience in confronting English language and the cultural complex it represents. Other European languages in the recent decades were considering the consequences of the English impact through globalization; *we still have to work out an entire cultural orientation in face of the present developments*. Only then we could have a referring frame, within which we could develop our attitude towards separate words and structures.

It is sufficient to give two examples. The first is the phrase denoting the finance minister of the United Kingdom: *Chancellor of the Exchequer*. What would be the best equivalent according to Standard Albanian? I recorded a number of variants: *kancelari i banakut*, *kancelari i thesarit*, *ministri i thesarit*, *ministri i financave*. The second example: when in September 2001 in FYROM started the collection of weapons, the operation was named *Essential Harvest*. In Albanian newspapers it was translated: *Korrje esenciale*. *Korrje thelbësore*. *Korrje të qenësishme*. *Korrje të domosdoshme*. These are convincing testimonies of the incertitude in giving Albanian equivalents, and nobody thought of the semantically more correct form: *Korrje nga rrënjët* or *me rrënjë*. The same thing is happening with the word: *fizibiliteti*. There was proposed a couple of difficult to be accepted solutions (like: *bëshmëri*), and I would propose: *zbatueshmëri*.

Separate solutions lead to incorrect proposals; we need a systematic representation of all Anglo-American names and governmental functions, and then give to them in the first above-mentioned case standard Albanian equivalents, whereas for the second case we have to compare figurative denominations in English. To put it in simple words, I see the urgent necessity to remake all the existing terminological dictionaries, and produce good quality Albanian-English and English-Albanian specialized dictionaries. In default of correct solutions framed in a general picture, it is quite natural that Standard Albanian is faced with perceptible difficulties.

A number of English words are used in Albanian in their English orthography: *autocad*, *CD*, *DJ*, *e-mail*, *fast-food*, *feed-back* (veprim prapavajtës), *GDP*, *hit parade*, *joint-venture* (ndërmarrje e përbashkët), *know-how*, *live*, *party*, *thriller*, *Task-Force*, *VIP*. In the following example: *Muzikë e miksuar nga DJ ynë* ('Shekulli', 12.07.2004) we have a real mixed language.

The adaptation to the system of the Albanian language of some English words is not going very smoothly, it is producing a number of irregularities. Internet *site* is used simply with the English orthography, but also with Albanian spelling: *sajt*, and even *sait*. I proposed the Albanian word *vis*.

Once again I would mention the language of computer. If we will not profoundly develop the respective Albanian terminology, within a number of years all the words in this field will be completely Anglicized, and we will be obliged to consider as a part of the Albanian vocabulary words like: *bajt*, *fajl*, *harddisk*, *harduer*, *klikoj*, *maus*, *monitor*, *pad*, *printer*, *printim*, *printoj*, *procesor*, *sejvoj*, *skaner*, *skanim*, *skanoj*, *softuer*, *tab*, and so on. As it is already seen from the situation in the computer language, comparable to *Franglais* or *Italiese*, there could be an *Albanenglish*.

A number of already existing neo-Latin borrowings are now used with another English meaning. *Inteligjencë* is commonly used for the intellect, but now it also means the collection of military information, for which there is the Albanian word *zbulim*, as in the example: *burime të inteligjencës amerikane* ('Shekulli', 31.10.2002)⁷. The correct form would be: *burime të shërbimit amerikan të zbulimit*. *Akomodim* is a special term: *akomodimi i syrit*, and now we have a homonym *akomodim* – provide lodging.

The way of producing calques following English semantic patterns has been successful. The best example is *fundjavë* for weekend, which sometimes is used under Albanian orthography: *uikend*⁸. A half-calque is *minifund* for miniskirt.

⁷ There are various other cases. A number of words were in use only in military meanings: *divizion* (a group of regiments), *oficer* (a person holding a position in the armed forces); *rekrutim* (enlisting in army). Now we find them in reference to civil domain: *KESH Divizion i Shpërndarjes, zona Burrel* ('Shekulli', 24.08.2004); *oficere e projektit* ('Albania', 28.04.2005), *oficer prokurimi* ('Shekulli', 02.09.2004); *specialiste e rekrutimit* ('Shekulli', 24.08.2004). The corresponding common Albanian words are: *dega*, *sektori*; *përgjegjës*, *kryetar*, *shef*; *marrja në punë*. Other examples: *departament* was used until the Second World War only in ministries; afterwards was substituted with: *degë*, *seksion*, *sektor*, *katedër*. Now it re-used instead of four other words. A second meaning is added to *audiencë* (listeners or spectators) formerly only for a formal interview; to *referencë* is added the use for a written testimonial given to an applicant, formerly only for a direction to a source.

⁸ Other examples: *vendimmarrje* – decision-making, *burime njerëzore* – human sources.

A good experience with English borrowings we had with football terminology. The whole group was put out by Albanian equivalents: *beg* (back) – *mbrojtës*; *centërbeg* (centre-back) – *qendërmbrojtës*; *centërfor* (centre-forward) – *qendërsulmues*; *ense* (hands) – *prekje me dorë*; *korner* (corner) – *goditje nga këndi*; *penallti* (penalty) – *goditje nga 11-metërshi*; *shut* (shoot) – *gjuajtje*; *shutoj* (shoot) – *gjuaj*.

Complex cultural and linguistic problems connected with the globalization make necessary **a change of attitudes in conformity with the integration and globalization processes**. There is needed an intervention by the linguists in the most sensible fields of everyday use and of wide access. In the schools, including the universities, there is much to be done in improving not only the teaching of the Standard Albanian, but also of the foreign languages. But very critical fields are the translations.

The translation activities and publishing of translated books are a moot point. There is an increasing flow of translations, and from everyday communication to international documents this already is a massive activity. The pressure of the bilingualism is clearly evident. In one of the most popular newspapers ('*Shekulli*'), on 23 June 2001 was published the translation of the well known Italian linguist and writer, Umberto Eco. In the Albanian text there were entire sentences not translated, a real text tending to bilingualism.

Allow me to mention a conclusion from the history. Borrowings were mainly entering in Albanian in a bilingual situation, in which the source language was worse mastered than the target language. The same situation is created for the Anglicisms. This is the reason why we find the endless mistakes in everyday press, like *edukim* for the English *education*, instead of the correct Alb. *arsim*; *armiqësitë* for Engl. *hostilities*, which would be *vëprime luftarake*, *përleshje ushtarake*; *kabllo* for Engl. *cable*, in Alb. *telegram*; *bombarduesit* for Engl. *bomber*, in the second meaning *atentatorë me bomba* etc.⁹

In the wider perspective, it is needed to improve the teaching of the Standard Albanian, and at the same time to improve the foreign language teaching. The past experience in the field of the translation could be very

⁹ The main reason for the mistakes is the polysemy of English words: (njësi) qeliza të lëndëve djegëse ('*Shekulli*', 06.12.2004) – *pilë* (cell); impiantin e fuqisë bërthamore ('*Shekulli*', 22.08.2001) – *energji* (power); Shërbimet Katolike të Lehtësimit ('*Shekulli*', 30.01.2000) – *të Ndihmave* (Catholic Relief Services); tanket që ka urdhëruar Turqia ('*Shekulli*', 23.02.2000) – *porositur* (ordered).

fruitful. But I would point out a particular way, connected with the history of Albanian.

Because of the puristic tendencies, to many foreign words there were put in use or created Albanian equivalents. The real result was different from what was expected by purists. At present we have a great number of word pairs, like *influence* considered a loan-word, and *ndikim* the Albanian equivalent, or the pairs: *ndërkombëtar* – *internacional*, *përshtypje* – *impresion*, *shprehës* – *ekspresiv*, *epidermë* – *mbilëkurë*, *kompleks* – *i ndërlikuar*, *kombinoj* – *ndërthur*. The general picture could be compared to the presence of the large part of Latin heritage in English, where nobody is worried why parallel to Eng. *water* there is an adjective *aquatic*. For the present day Albanians there would be no harm, if they would use *ekspresiv* and *shprehës*, *presion* and *trysni*, and thousands of other similar words. On the contrary, such a use would facilitate to them the correct acquisition of foreign languages, and simultaneously the correct knowledge of Albanian.

Standard Albanian is situated in a different cultural context. Purism is frowned upon as a part of the former politics of isolationism. The floodgates are opened to uncontrolled and largely unnecessary borrowings. The situation is more complex, and straightforward solutions are not of much help. Albanian is becoming an open language, serving not only an open society inside the country, but also having a new common task: to support the national identity of the Albanians widespread in the Balkans and in many other countries around the world.

In conclusion, it seems to me that here we have a new field of studies: to see what is the influence of the globalization on Balkan cultures, and particularly the language problems connected with it. Comparing our experiences we could better proceed in the way of the integration, without risking too much to loose a part of our inherited identity.

Boško I. BOJOVIĆ

MONDIALISATION ET BALKANISATION: LE CAS DE LA «LANGUE MATERNELLE» AU MONTENEGRO

Mondialisation, globalisation, homogénéisation, monoculture, standardisation, massification, sont les notions réactualisées à l'issue de la guerre froide et de la disparition des démocraties populaires en Europe.

La mondialisation est néanmoins bien plus qu'un phénomène circonstanciel des enjeux géopolitiques, il s'agit d'un processus de longue durée, de la globalisation de l'Économie-Monde, celle de la généralisation de la circulation des biens et des capitaux, du marché planétaire à circulation artérielle, du réseau global en extension apparemment irréductible.

Maintes fois répété au cours de l'histoire, c'est le triomphe de l'économie «au loin», de la libre circulation des marchandises, celle de la «République économique universelle», sur l'économie d'État, de la libéralisation des échanges, avec pour seule loi celle de la main invisible – du marché globalisant – du moins en théorie, mais pas seulement, car la réalité est moins univoque qu'il n'y paraît, ou qu'on veut bien le croire. Les disparités économiques, ainsi que les fractures sociales croissantes engendrent des replis nationalistes et des rétractions identitaires.

Alors que le marché sans entraves submerge et relativise bien des institutions érodées par la durée, après quelque deux siècles de «bons et loyaux services», l'État-nation semble s'acheminer vers l'aboutissement de sa mission historique. C'est du moins le cas du vieux continent, là où il émergea à l'issue de la Révolution française.

Ainsi que l'analyse Robert Reich (*La Richesse des nations*, 1993), l'entreprise-réseau devient étrangère à la question de la nationalité, posant ainsi d'une manière qui peut se révéler aiguë la question de la solidarité nationale.

De façon comparable, la globalisation financière, qui désigne l'interdépendance des marchés de capitaux depuis leur déréglementation au cours des années 1980, met à l'épreuve le statut des monnaies nationales, autrement dit la marge de manœuvre des États.

Le Marché commun du milieu du siècle passé, devenu l'Union européenne, en élargissement quasi exponentiel, est une communauté d'États dont le ciment déterminant est le marché, plus que toute institution ou notion d'ordre culturel. D'où sans doute ce singulier manque d'identité de ce qui est le plus grand marché d'échange et consommation de masse. Signe infaillible

aussi que le vieux continent n'a pas encore perdu son rôle pilote en matière d'innovation qui aiguillonne les mutations des sociétés à travers l'histoire.

L'homogénéisation culturelle fait partie intégrante de la notion de mondialisation. Il s'agit là aussi d'un processus historique en étroite corrélation avec la globalisation du marché et qui s'inscrit dans la longue durée plutôt que dans les rapports de forces géopolitiques.

La mondialisation, au sens général du terme, constitue à la fois le processus et le résultat du processus selon lequel les phénomènes de divers ordres (économie, environnement, politique, etc.) tendent à revêtir une dimension proprement planétaire.

«L'humanité s'installe dans la monoculture; elle s'apprête à produire la civilisation en masse, comme la betterave. Son ordinaire ne comportera plus que ce plat.» Ces propos de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, qui datent des années 1980, illustrent bien un sentiment qui a progressivement imprégné les réflexions sur l'avenir culturel de la planète.

C'est en ce sens que l'on peut citer aussi la célèbre observation de Paul Valéry : «Le temps du monde fini commence» (*Regards sur le monde actuel*, 1931).

Rançon du libre-échange ou étape ultime pour accéder au stade de l'«atelier universel», l'uniformisation culturelle a inspiré les spéculations visionnaires depuis pas mal de temps.

A travers son prisme utopique, Charles Fourier (1772-1837), voyait dans l'«unité de langage, de mesures, de signes typographiques et de voies de communication» le garant de l'harmonie universelle.

A l'aube du XX^e siècle, H. G. Wells (1866-1946), voit dans la compétition des langues pour une hégémonie planétaire l'enjeu majeur pour le XXI^e siècle. L'avantage qu'il attribue au français dans sa compétition avec l'anglais, se résume en termes de critère qualitatif par opposition à l'avantage quantitatif, dû au rapport de proximité que l'anglais entretiendrait avec la subculture populaire. La Confédération européenne, pressentie pour la fin du millénaire, est perçue comme un environnement naturellement favorable à l'expansion du français. Or c'est précisément la culture de masse qui est facteur d'homogénéisation culturelle, véhiculé à l'échelle planétaire par la monopolisation des communications en langue anglaise.

Il n'en demeure pas moins que l'homogénéisation linguistique est sans doute un paramètre de choix lorsqu'il s'agit d'aborder la question de l'interaction entre universalité et particularités culturelles à l'échelle régionale ou planétaire. L'extension d'une *lingua-franca* universelle est-elle de nature à produire un affaiblissement des langues régionales et nationales ?

Sans doute les deux à la fois, selon une différenciation culturelle peu prévisible.

Il faut signaler cependant que le critère linguistique dans une cohésion nationale s'est sensiblement infléchi depuis la deuxième moitié du XX^e siècle. D'où le terme nouvellement forgé : «langues n'ayant pas besoin de traduction», pour désigner les idiomes différenciés selon les critères communautaires, ethniques, confessionnels ou culturels, et non pas linguistiques.

Le Sud-Est européen

Issue des causes géographiques et historiques, la particularité du Sud-Est européen sur le plan culturel et structurel est à prendre en compte. Comprenant des pays en transition, hormis la Grèce, un décalage dans les processus d'intégration par rapport aux pays d'Europe centrale est pratiquement institutionnalisé depuis le dernier élargissement de l'UE. Les disparités significatives face aux critères d'adhésion à l'UE sont une autre particularité de la région. Le manque de cohésion - très faible niveau d'échanges entre ces pays pour la plupart voisins -, une connaissance fort réduite de l'autre versant des frontières, l'enclavement culturel, linguistique, institutionnel, idéologique, psychologique, sont aussi l'apanage régional.

Ce qui fait qu'il est difficile de concevoir l'adhésion de ces pays à la CE autrement qu'en ordre dispersé, ce qui est d'ailleurs le cas dans l'état actuel des choses, à la différence des pays d'Europe centrale. Le Sud-est européen est-il condamné à l'avenir à son instabilité proverbiale, à son retard chronique ? Peut-on s'attendre à des changements significatifs, malgré les ambiguïtés dans les interférences géopolitiques et les contentieux issus de l'histoire récente ? Si bien des facteurs plaident en défaveur des convergences bilatérales et multilatérales, ne peut-on pas entrevoir des tendances et des points d'appui en faveur des rapprochements de pays et de sociétés géographiquement si proches et géopolitiquement si différenciés ?

Cette spécificité n'est pas seulement consécutive aux conditions non-démocratiques de plus d'un demi-siècle, il s'agit surtout d'une sorte de décalage dans le développement dû aux conditions historiques particulières pour cette partie de l'Europe. Alors que les institutions démocratiques et la libéralisation des échanges se généralisaient ailleurs, cette région fut trop longtemps dominée par les forces conservatrices. L'Etat-nation y est, dans la plupart des cas, parmi les plus récents de Continent. Cela sous-tend que les critères sévères d'alignement sur les normes de la CE ne devraient pas être trop exclusifs, sous peine de renoncer à juguler de larges zones de non-droit, d'économie grise, voire noire, d'institutions pseudo-démocratiques.

La culture en général, avec son héritage historique, peut-elle devenir un facteur de convergence ou doit-elle rester la pomme de discorde entre des sociétés prétendument peu compatibles ? Encore faudrait-il s'entendre de quelle culture il doit être question. La culture académique, avec son cortège d'ancrages patrimoniaux, avait trop longtemps été en corrélation étroite avec l'État, au service de la cohésion nationale, voire des pulsions identitaires. Avec un esprit critique relégué au second plan, une optique réductrice de l'autre, un égocentrisme communautaire dans tous les cas de figure.

Aux formes reconnues de rejet de l'autre (répudiation pure et simple des autres cultures; négation par assimilation à soi; réduction de tout autre donné culturel), l'ethnocentrisme balkanique a adjoint une variante régionale sous forme de l'ignorance de l'autre.

Doit-on se résigner à ce que les échanges culturels soient de proportions encore plus réduites que les échanges commerciaux ? Que les pays sud-est européens soient moins concernés par la culture de leurs voisins et les similitudes de leurs patrimoines respectifs, que tant de grandes et petites civilisations de par le Monde ? Ce provincialisme balkanique, cette ignorance quasi systématique du voisin sont consécutifs à un complexe d'infériorité devant la Grande Europe d'Occident; c'est en réalité une lacune de respect envers soi-même, compensée par un manque d'intérêt pour celui qui est confusément perçu comme compagnon d'infortune. Cette absence de curiosité régionale, ce mépris implicite interbalkanique, est sans doute corollaire des égocentrismes nationalistes irrationnels, nourris d'une ignorance autosuffisante, d'une absence narcissique de repères comparatifs et, trop souvent, du manque d'un esprit critique le plus élémentaire¹. La convergence de leurs mentalités, la richesse de leurs cultures, leurs similitudes et leurs complémentarités, devraient au contraire aider les Balkaniques à se situer et à se valoriser beaucoup plus lucidement par rapport au reste de l'Europe et à s'intégrer plus efficacement dans le concert des pays les plus développés.

Le cas ex-yougoslave

Le cas de l'ex-Yougoslavie pourrait rester une exception due à ses particularités structurelles et historiques. A moyen ou à long terme, il pourrait tout aussi bien faire tache d'huile, au fur et à mesure que la cohésion nationale perdrait sa raison d'être avec l'avancement des processus d'intégration.

¹ G. STOKES, *Nationalism in the Balkans: an annotated bibliography*, New York (Garland) 1984.

Seul pays qui ait pu bénéficier de la guerre froide, la Yougoslavie fut reléguée dans un processus de désintégration (sans doute pas encore abouti), par des classes politiques qui n'ont pas toujours compris les enjeux de l'époque. Les sept décennies de l'histoire de ce pays multiculturel résument d'une certaine manière la longue durée sud-est européenne, alternant processus d'intégration et de désintégration. Il est fort significatif de relever à cet égard, que les facteurs de cohérence linguistique, confessionnelle et même culturelle n'ont pas été un obstacle déterminant par rapport aux processus de désintégration, toujours en cours. Alors qu'environ 3/4 de la population de l'ex-Yougoslavie avait pour langue maternelle le serbo-croate avant 1990, cette langue est aujourd'hui "diversifiée" en trois et peut-être bientôt quatre langues officielles : le croate, le bosniaque, le serbe (avec tentative de singularisation du "Monténégro"). Confession majoritaire, l'orthodoxie présente-t-elle aussi un cas significatif. Alors que les conflits armés se sont, chaque fois, déroulés dans le triangle interconfessionnel, les tensions intercommunautaires s'intensifient périodiquement au sein de la même confession. Ces tensions entre hiérarchies ecclésiastiques sont issues d'un conflit d'ordre canonique entre l'Église auto-proclamée de Macédoine, et l'Église serbe. Depuis quelques années le phénomène a tendance à s'étendre au Monténégro, avec la mise en œuvre du projet indépendantiste visant la création d'une Église nationale.

Le cas monténégrin

Une singularisation culturelle, à grand renfort de patrimoine historique dont notamment la tradition étatique, voire tribale, est mise à contribution, avec la création récente d'une Académie des sciences ultra ethnocentrique, pour l'instant non encore officielle, car une Académie des sciences nationale existe depuis les années cinquante, de même que dans les autres Républiques de l'ex-Yougoslavie.

Le cas Monténégro présente un intérêt particulier pour notre sujet, car il montre à quel point l'héritage culturel peut être relativisé, interprété à volonté en fonction des options politiques. Selon la lecture modérée des indépendantistes monténégrins : issue de l'ethnie serbe, la nation monténégrine se différencie progressivement avec la création du micro-État théocratique du Monténégro aux XVIII^e-XIX^e siècles. Le projet de création d'une nation sud-slave ayant été abandonné depuis longtemps, la plus petite, mais la plus ancienne de ses composantes, recouvrerait ainsi ses droits historiques. Le fait que l'identité officiellement affichée du Monténégro du début à la fin de son indépendance (1915) était éminemment et exclusivement serbe, est soit occulté, soit relativisé en faveur de la «nation» officiellement instituée à l'issue de la Deuxième guerre mondiale. La

solution stalinienne dans la question nationale yougoslave était mise ici en application avec le plus grand zèle. Ce qui se reflète clairement dans les premiers recensements (90,8 % de Monténégrins en 1948). Depuis, le pourcentage de Monténégrins n'a cessé de décliner², pour atteindre au dernier recensement (fin 2003) une proportion de 40 %, contre 61 % en 1991, donc une baisse de plus de 30 % en une douzaine d'années.

Cette courbe ascendante des Serbes (30 % en 2003 contre 10 % en 1991) peut paraître paradoxale, si l'on tient compte de sondages d'opinion dont arguent les autorités de la République en préparant un référendum sur l'indépendance. Confrontés aux résultats peu favorables, en ce sens, du dernier recensement, les indépendantistes se replient sur le fait que 21 % de recensés se sont déclarés parler le Monténégrin (contre 60 % pour le serbe). La question de cette langue, inconnue il y a quelques années à peine, est âprement débattue actuellement. Devant l'opposition de la majorité serbophone, la majorité parlementaire a adopté, au printemps dernier, implicitement le Monténégrin, sous la dénomination de «Langue maternelle», en tant que langue officielle. L'anglais en tant que deuxième langue officielle ayant été voté, le Monténégro est actuellement doté de «Langue maternelle» et de l'anglais dans l'éducation nationale et dans toute communication officielle. La monnaie nationale étant l'euro, qui a supplanté le marc allemand au moment de sa disparition, le Monténégro poursuit son petit chemin sur la voie des intégrations.

Héritage culturel par excellence, la question linguistique constitue dans le cas de l'ex-Yougoslavie et notamment dans celui du Monténégro, un chapitre particulièrement intéressant pour notre sujet. Alors qu'au début du siècle passé, une langue commune constituait le ciment d'un consensus culturel, sinon politique, transcendant les clivages confessionnels, soixante-dix années plus tard la même langue est devenue un des instruments de singularisation nationale, voire confessionnelle.

Les replis identitaires ont relativisé l'identité linguistique, voire culturelle, au profit des enjeux politiques. La fin des idéologies ayant privé les bureaucraties nationales de leur instrument de domination, elles se sont rabattues sur les archétypes identitaires. Les nationalismes balkaniques ayant

² Pourcentage de Monténégrins qui se sont déclarés de "nationalité monténégrine" : 1948 : 90,8 %, 1953 : 86,5 %, 1961 : 81,35 %, 1971 : 67,15 %, 1981 : 68,54 %, 1991 : 61,86 %, 2003 : 40,64 %. Pourcentage de Monténégrins qui se sont déclarés de "nationalité serbe" : 1948 - 1,8 %, 2003 - 30,01%. Comment les citoyens du Monténégro ont appelé leur langue : serbe : 59,67 %, monténégrin : 21,53 %, albanais : 7,53 %, bosniaque : 4,37 %.

en moyenne un siècle de retard sur la moyenne européenne, les institutions démocratiques tout autant, les nomenclatures nationales ne seront pas privées de si tôt de leur combustible idéologique. L'accélération de l'histoire après la période des "démocraties populaires" génère une situation où l'ethnie, la nation et l'Etat se confondent dans un imbroglio ingérable, aubaine des populismes postcommunistes.

Cependant, la question de l'identité nationale et culturelle d'une communauté ne peut être éludée ou évacuée d'une manière ou d'une autre. De même que la question des minorités ne pourra pas indéfiniment être déplacée, voir démultipliée, d'un cadre étatique à d'autres.

Atypique et révélatrice à la fois, l'évolution de la question identitaire au Monténégro pose sans doute plus de questions que de réponses à l'heure actuelle, son analyse est d'autant plus instructive et nécessaire, à bien des égards. D'autant qu'elle pourrait apporter des éléments de réponse aux questions importantes pour l'avenir et le présent du Sud-Est, en perspective des élargissements européens.

Dans le contexte politique et socioculturel balkanique, la question de l'identité se pose en termes exclusifs, voire coercitifs, principalement dans les pays qui ont abordé tardivement une transition hésitante et aléatoire. Tant que les enjeux politiques auront le monopole au détriment des enjeux économiques et sociaux, cette situation risque de se prolonger indéfiniment. Une situation de non-droit et de détérioration des conditions de vie ne peut favoriser la mise en valeur de l'héritage culturel³. Or dans un environnement de société civile, le rapport de forces entre populismes ethnocentriques et monopolistes ne doit pas avoir droit de cité. L'équation de l'identité nationale et culturelle au Monténégro est une question d'imbrication

³ Alors que l'aube du XIX^e siècle annonce le début de la fin de la domination ottomane, une compétition s'engage pour la récupération de l'héritage culturel et historique dans le Sud-Est européen. L'Autriche et la Russie s'intéressent notamment aux Archives du Mont-Athos et à celles de Raguse. Le dépouillement des Archives athonites fut fait par les érudits russes qui y découvrirent nombre de chartes et de manuscrits médiévaux, d'actes les plus importants des Archives ragusaines furent déposés dans les Archives Impériales d'Autriche à la suite du Congrès de Vienne. Plusieurs milliers de ces actes y seront conservés durant un siècle, jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale. Ceci montre bien à quel point l'héritage culturel et historique a pu être pris en compte à l'occasion des réaménagements et de restructurations sur cette partie de l'espace européen. A titre de mise en valeur de cet héritage, de la perpétuation de valeurs universelles de culture, cet héritage fut mis en valeur par les grands chercheurs et érudits de l'époque.

identitaire. Ce qui fait qu'elle ne devrait pas être tranchée d'une manière ou d'une autre, en faveur d'un des camps opposés. A l'opposé de l'identité exclusive, l'identité multiple et imbriquée devrait tenir compte de l'héritage culturel et historique, autant que des choix identitaires et des appartenances subjectives.

La polarisation actuelle au Monténégro est consécutive à l'échec du projet yougoslave que seules les institutions démocratiques et une économie de marché auraient pu avoir quelques chances de sauver. Principal bénéficiaire potentiel, l'élément serbe demeure le plus grand perdant et consécutivement, facteur majeur de crise. L'identité serbe au Monténégro jusqu'en 1945 était bel et bien autochtone et avec une alternative fort minoritaire, elle souffrait d'une "serbitude" anachronique et incompatible avec la reconstruction de la Yougoslavie sous une forme fédérale et communiste. Imposée à la manière bolchevique, l'identité monténégrine était à la fois ambiguë et arbitraire, l'affaiblissement de la mainmise idéologique ne pouvait que favoriser la polarisation actuelle. Si les évolutions identitaires se poursuivent selon leur courbe de plus d'un demi siècle, les Serbes risquent de devenir majoritaires lors du prochain recensement, alors que le dénominateur ethnique et linguistique Monténégrin pourrait se stabiliser autour des 30 %. Ce qui produirait une situation paradoxale de minorité nationale de Monténégrins au Monténégro. Une perspective pas si différente de la situation actuelle où ils ne représentent pas une majorité qualifiée, mais relative, de 40 %.

On imagine l'état de tension qu'une telle situation est susceptible de générer, ce qui est de plus en plus le cas actuellement, avec les revendications croissantes des parties serbes pour le respect de leurs droits en matière d'identité culturelle. Le respect plein et entier des droits des minorités, y compris au cas d'un renversement de proportions numériques, est la seule issue viable des ces adolescences et aléas identitaires. Avec leurs manières dominatrices et anachroniques, les nomenclatures "nationales" ont insidieusement imposé l'incompatibilité des catégories identitaires. Le populisme, ainsi que tout pouvoir manipulateur et arbitraire, est tributaire de la fabrication des ennemis extérieurs et intérieurs, et non pas d'un consensus, encore moins d'un contrat social et d'un projet de société ouverte. Si les pouvoirs politique et administratif étaient à la recherche d'un consensus, ils pourraient le trouver avec des catégories moins antinomiques et plus nuancées. Au cas où les citoyens auraient la possibilité de se réclamer d'une double identité, comme Monténégrin-Serbe ou Serbo-Monténégrin, cette solution médiane aurait toutes les chances de rencontrer un nombre important d'adhérents. D'autant que cette formule composite aurait

l'avantage de correspondre à l'héritage culturel et historique de ce pays si attaché à son histoire.

Les dénominations composites ne sont pas une nouveauté dans cette partie de l'Europe, du nom des deux provinces historiques, Bosnie-Hezégovine est le nom officiel de ce pays depuis le XIX^e siècle. En termes de langue, le serbo-croate fut durant 140 ans la dénomination consensuelle de cette langue sud-slave. L'instauration en 1850 par les lettrés croates et serbes du dialecte *štokavien*, le plus important des idiomes sud-slaves⁴, en tant que langue littéraire et officielle pour les deux peuples n'a pas dilué ni confondu l'identité des uns et des autres. Un héritage culturel bien distinctif était plus déterminant qu'une langue commune. C'est dans le cas de l'inintelligibilité de la différence au niveau de l'héritage culturel que l'on recourt à une différenciation aussi linguistiquement fictive que politiquement volontariste.

La question de l'héritage culturel différencié se pose dans toute son acuité en Bosnie où trois communautés à la fois ethniques, confessionnelles et culturelles, peuplent l'un des deux protectorats de l'ONU des Balkans. Ces trois communautés avaient pu cohabiter durant des décennies dans le cadre d'un Etat plus grand et encore plus complexe. Si l'existence de cet Etat est irrémédiablement révolue, celui du conglomérat des pays et des nations européennes ne fait, pour ainsi dire, que commencer. Depuis le Moyen Age la Bosnie n'a à aucun moment existé autrement qu'au sein d'un ensemble

⁴ C'est ainsi que le jésuite originaire de l'île de Pag, B. Kašić (1575-1650), qui vécut à Raguse tout en faisant des voyages missionnaires en Turquie, devait créer la première grammaire (*Institutiones linguae illyricae*, 1604) de ce qui devait devenir le Serbo-Croate, en prenant pour base linguistique le *štokavien* de Bosnie, qu'il considérait comme l'idiome "le plus répandu et que tout-un-chacun pouvait le plus facilement comprendre". Il fut aussi l'auteur d'un dictionnaire illyro-latin, ainsi que d'une traduction de la Bible en langue vulgaire, qui ne put rencontrer l'adhésion de ses commanditaires du Vatican, *Istorija jugoslovenskih naroda II* (Histoire des peuples de Yougoslavie II), (J. TADIĆ), Belgrade 1960, p. 226; S. PROSPEROV NOVAK, *Povijest hrvatske književnosti*, Zagreb 2003, p. 71.

Sur la langue vulgaire slave de dialecte *štokavien*, à l'origine de la langue littéraire moderne à Raguse, et dont les premiers débuts sont attestés vers la fin du XV^e siècle, voir A. VAILLANT, *Les origines de la langue ragusaine*, *Revue des études slaves* IV (1924), p. 226-231; C. A. VAN DEN BERK, *Des rapports entre la langue parlée et la langue écrite à Raguse d'après le témoignage des auteurs anciens ragusains*, in *Dutch Contributions to the Fourth International Congress of Slavicists*, Mouton & Co. - 1958 Gravenhage, p. 205-243.

plus vaste ou comme protectorat, faut-il rappeler le précédent malheureux, avec son issue tragique, celui d'Autriche-Hongrie.

Peut-être destiné à devenir prochainement un protectorat de la CE, le Kosovo-Metochia (encore un nom composite), en est un autre exemple. Avec l'incapacité ou le manque de volonté politique, avec un progrès insuffisant dans les processus d'intégration européenne, avec l'incapacité dans la gestion des crises de société de certains régimes actuellement en place, il n'est pas exclu de voir arriver d'autres candidats à ce statut.

L'héritage culturel, le patrimoine historique, la langue et l'identité ethniques, y compris confessionnelle, ne sont pas en soit un obstacle dans les processus d'intégration et de globalisation. Consécutivement à l'histoire du Sud-Est européen, tous ces dénominateurs communs comprennent plus d'éléments transnationaux qu'ethnocentriques. Les pays de la région ayant traversé la plus grande partie de l'histoire dans un cadre multiculturel et globalisant, ce qui ne les a nullement privés de leur culture et de leur identité particulières. Loin de constituer un obstacle insurmontable, l'héritage culturel de ces pays est un facteur de rapprochement, surtout l'héritage de la culture populaire qui est plus ancienne et souvent plus universelle que la culture académique.

Langue et nation dans l'espace de l'ex-Yougoslavie

La fin du serbo-croate: étape 4 ou «le monténégrin»

Le serbe littéraire, tel qu'il existe aujourd'hui, ne s'est formé définitivement qu'après une longue période d'hésitations et de tâtonnements qui n'a pas duré moins d'un siècle. C'est la lutte entre le slavons serbe et le slavons russe d'un côté et le serbe parlé de l'autre qui caractérise cette période aboutissant à la création du serbo-croate littéraire en 1850. Il est fixé par Vuk Stefanović Karadžić et a pris comme base le dialecte *ëtokavien* avec des parlers *ékavien* et *jékavien*⁵. La grande œuvre à laquelle se consacre Vuk est la création d'une langue de communication et de culture pour les Slaves du Sud. Elle devait les unir et être pour eux un facteur d'identification nationale. Son orthographe phonétique répond exactement à la prononciation, conformément au principe de Vuk Karadžić : «Ecris comme tu parles, lis comme tu prononces». Les deux systèmes graphiques (soit 30 signes distincts), cyrillique et latin, fonctionnellement conformes, expriment une même langue, une même prononciation et sont exactement superposables.

⁵ Le parler jékavien était présent, en ex-Yougoslavie, sur tout le territoire de la république Bosnie et Herzégovine, de Croatie, de Monténégro et dans la partie sud-ouest et ouest de Serbie.

La proclamation de l'Etat commun, le 1er décembre 1918 à Belgrade, fut également l'achèvement des processus d'intégration nationale des Serbes, Croates et Slovènes à la fin du long processus qui précéda l'union de la majeure partie des Slaves du Sud. Le nom du nouvel Etat était : Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes⁶. Cet Etat ne réunissait pas uniquement des Serbes, Croates et Slovènes, mais aussi des minorités - allemande, hongroise, roumaine et albanaise. Les Macédoniens et les Monténégrins étaient considérés comme des Serbes, alors que les Musulmans de Bosnie l'étaient soit comme Serbes ou comme Croates. Les habitants du Monténégro écrivaient le même alphabet cyrillique que ceux de Serbie, mais s'exprimaient en *jékavien*.

Ce premier Etat commun offrait le cadre juridique pour une intégration nationale soit au niveau yougoslave, soit au niveau de chaque nation concernée.

La Seconde Guerre mondiale et l'Etat Indépendant de Croatie, fasciste, font apparaître le «Bureau d'Etat pour la Langue» chargé de veiller à la «pureté» de la langue croate, en lançant une véritable chasse aux mots dont l'usage était commun aux deux langues et en créant des différences linguistiques artificielles entre les deux langues. Une liste officielle des mots «serbes» interdits fut publiée. Les Croates étaient obligés d'employer des mots supposés «croates» parfois tirés de l'oubli ou sous forme de néologismes. Organisée par des «linguistes nationaux», cette pratique de singularisation de la langue a été plus ou moins réactualisée dans les années '90, lors de l'éclatement de l'ex-Yougoslavie et après l'accession à l'indépendance de la Croatie en 1992.

Revenons sur la composition ethnique et démographique de la Yougoslavie socialiste, actuellement désignée par ex-Yougoslavie, instituée en 1943, à Jajce, en Bosnie centrale, alors sous contrôle communiste, pour mieux comprendre sa récente décomposition, administrative et linguistique, qui n'est, sans doute, toujours pas achevée.

La population était classée en deux catégories :

- 1) les citoyens qui déclarent leur nationalité :

⁶ Le 3 octobre 1929 le Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes fut baptisé Royaume de Yougoslavie. On doit ce nom aux Slovènes et Croates qui, après la domination des Autrichiens et des Magyars voulaient souligner leur décision de vivre au sein de la famille slave.

- les peuples yougoslaves (Serbes, Croates, Slovènes, Macédoniens, Monténégrins, ainsi que plus tard les Musulmans⁷)

- les minorités nationales (Albanais, Bulgares, Italiens, Hongrois, Russines, Slovaques, Turcs...)

- les autres groupes ethniques moins nombreux que les minorités nationales (Allemands, Grecs, Polonais, Russes, Juifs, Valaques, ukrainiens...)

2) les citoyens qui ne déclarent pas leur nationalité :

- qui ne veulent pas se prononcer

- qui se déclarent «yougoslaves»

- qui déclarent une appartenance régionale (Dalmate, Istrien, Bosnienne...)

En 1945 les «Yougoslaves» en tant que tels n'existaient pas, alors qu'en 1981, ils ont compté plus de 1 200 000 citoyens de l'ex-Yougoslavie, selon les résultats du recensement au niveau des nationalités.

En Yougoslavie socialiste il y avait trois langues officielles : le serbo-croate, le slovène et le macédonien. Lors de l'accord de Novi Sad, en 1954, le serbo-croate est établi en tant qu'une seule langue avec deux prononciations (l'*ékavien* et le *jékavien*) et deux alphabets (latin et cyrillique) qui allaient devenir obligatoires dans les écoles. L'orthographe officielle fut publiée quelques ans plus tard, en 1960, et les deux premiers volumes du Dictionnaire en 1967, en deux versions - serbe et croate. Cette année même, arguant «de l'intention de Belgrade d'imposer le serbe en Croatie», les Croates se retirent du projet. Un groupe d'intellectuels croates publia une Déclaration sur le nom et la situation de la langue littéraire croate dans laquelle ils exigeaient que la Constitution proclamât officiellement l'existence de la langue croate. Ce fut le cas en 1974, dans la Constitution de la République socialiste de Croatie, presque deux décennies avant sa séparation du reste de l'ex-Yougoslavie.

A partir de l'année 1990, le serbo-croate n'existe plus officiellement. La langue, qui était l'instrument de rapprochement des peuples slaves dans l'enthousiasme romantique de l'idée yougoslave est devenue un instrument

⁷ Cette dénomination commençant par un «m» majuscule se réfère, à partir de la fin des années soixante seulement, aux Slaves (Serbes ou Croates de confession musulmane sous l'occupation ottomane) ayant en Yougoslavie de Tito, au même titre que les Serbes, Les Croates, les Slovènes, les Monténégrins et les Macédoniens, le statut de «peuple constitutif». Les musulmans (avec un «m» minuscule), sont, en ex-Yougoslavie, comme ailleurs, les personnes de confession islamique, parmi lesquels on trouve des «minorités nationales» autres que les Musulmans (avec un «m « majuscule) : Albanais, Turcs....

de séparation. Tout commence par les théories des linguistes nationalistes croates, suivis des Musulmans de Bosnie prônant la langue bosniaque, pour finir avec des supporters de l'idée de Monténégro indépendant où on parlerait le monténégrin.

De même qu'autrefois, les philologues et linguistes Vuk Karadžić (Serbe) et Ljudevit Gaj (Croate) avaient sutrouver des démonstrations convaincantes pour établir un consensus autour d'un dialecte étokavien, de loin le plus répandu dans l'espace serbo-croate, de même aujourd'hui une partie des linguistes soutient que le serbe, le croate, le bosniaque et le monténégrin sont des langues distinctes. Pour eux, la langue est une émanation du peuple, liée indissolublement à l'histoire de ce dernier, et elle ne saurait donc que porter le nom du peuple qui la parle. Le dénominateur commun de l'identité ethnique n'est plus la langue, c'est au contraire l'appartenance ethnique et nationale qui détermine le nom, favorisant ostensiblement la singularité linguistique. La question de la langue est éminemment une question politique, inséparable de l'identité nationale.

Dès l'indépendance de la Croatie, le gouvernement croate a politisé le problème de la langue en commençant une politique de «croatisation». Il a cherché à accentuer les différences entre le serbe et le croate en ressuscitant des archaïsmes lexicaux et en pratiquant une «épuration» de la langue croate. C'est par les médias que se poursuit de façon évidente la mise en usage de néologismes. La plupart des linguistes croates prétendent que l'évolution de la langue croate a été deux fois brutalement interrompue dans le XX^e siècle, d'abord en 1918 avec la création de la première Yougoslavie, puis en 1945.

Les Musulmans bosniaques cherchant à affirmer leur identité nationale ont choisi le nom «bosniaque» pour leur langue. Pour la rendre différente du serbe et du croate, ils ont imposé une utilisation excessive de turcismes, un emploi exagéré de la lettre «h», ainsi que des archaïsmes. Par conséquent, les citoyens de la Bosnie-Herzégovine, composé de deux entités politiques – La Fédération croato-bosniaque et La République serbe – se voient imposer trois normes linguistiques, alors qu'en réalité ils n'en pratiquaient qu'une.

Le Monténégro

L'aspect politique

Il existe actuellement la forte tendance du gouvernement indépendantiste actuel au Monténégro à proclamer le monténégrin en tant

que langue officielle. Il est soutenu par des intellectuels de l'Académie autoproclamée intitulée *Dukljanska Akademija*⁸.

A partir de l'an 2003, on assiste à une solution officielle «transitoire» pour le problème linguistique au Monténégro – dont la langue officielle prend le nom de «langue maternelle». Pourtant, lors du dernier recensement démographique 20% de citoyens de Monténégro seulement se sont déclarés locuteurs du monténégrin. Depuis, le Président de Monténégro, Filip Vujanović a proposé une solution médiane, le nom composé «monténégrino-serbe». De son côté, le président du gouvernement, Milo Djukanović, et les membres de son parti politique, soutenus par des linguistes nationalistes de l'Académie de Dioclée estiment que le seul nom valide ne peut être que «le monténégrin». En essayant de donner les explications linguistiques en utilisant le langage politique, Djukanović souligne qu'il ne s'agit pas d'une nouvelle langue mais «du nom de la langue».

L'aspect linguistique

Les linguistes nationalistes vont, pourtant, bien plus loin, en s'efforçant de justifier scientifiquement le nom de la langue monténégrine. Dr Vojislav Nikcević, l'un des piliers de L'Académie de Dioclée, a publié, en 1993⁹, l'ouvrage *La langue monténégrine (Crnogorski jezik)* qui représente une sorte de manifeste de la langue nationale. Encore un exemple, après la Croatie et la Bosnie, de confirmation de l'identité nationale par différenciation linguistique. D'après Nikcević, Les Monténégrins parlent et écrivent en monténégrin. Il s'agit, d'après lui, d'une langue distincte dans le sens sociolinguistique, ethnique et culturel. Elle a, par exemple, 33 lettres, tandis que le serbe et le croate en ont 30. Elle dérive de l'ancien slave et partage les mêmes origines avec les langues des Croates, des Serbes et des Bosniaques, mais s'en distingue par des caractéristiques spécifiques *lexicales* et *phonétiques*. Il s'agit, dit-il, des caractéristiques définissant son identité qui sont facilement reconnues et soulignent sa particularité nationale.

Puisque c'est la langue créée par les Monténégrins, le seul nom qui peut lui être attribué est le monténégrin. C'est dans la logique des autres langues sud-slaves qui ont été nommées selon les peuples qui les parlent. Dans la suite, Nikcević dit que la forme parlée du monténégrin contient les

⁸ Dukljanska vient de Duklja (Dolcea) – Dioclée, le nom latin de la principauté médiévale à l'emplacement de l'actuel Monténégro. Les «intellectuels» monténégrins indépendantistes l'opposent à Zéta (le nom byzantin utilisé en général par les historiens).

⁹ En 2001, il publie «La grammaire de la langue monténégrine».

dialectes utilisés par les Monténégrins dans les différentes parties du Monténégro. La langue monténégrine traditionnelle se caractérise par une forte tendance à utiliser les proverbes, les métaphores et une expression condensée, riche et figurative. Suit la critique de la réforme linguistique du 1863, basée, dit-il, sur des fausses prémisses de Vuk Stefanović Karadžić que toutes les langues des Slaves méridionaux appartiennent à un même groupe linguistique. Il prétend que la standardisation de la langue a appauvri la langue monténégrine en lui ôtant de son expressivité créative et de sa richesse dialectale et a fait un grand écart entre la langue orale et la langue écrite.

Le réel paysage linguistique en Monténégro est le suivant : la communauté linguistique de Monténégro englobe deux types dialectologiques : *zetsko-juànosandàaéki* ou *zetsko-lovçenski*, plus archaïque et *istoénohercegovaaéki*, qui est à l'origine de la langue serbe (serbo-croate) standardisée. Du point de vue de la linguistique officielle, sur le territoire de Monténégro on parle une seule et même langue - la langue serbe, nuancée et diversifiée. C'est, pourtant, le point commun à l'ensemble de l'espace linguistique du Sud slave, le point qui représente son héritage historique¹⁰.

On revient en arrière pour aller «de l'avant».

Le réseau informatif monténégrin MINA a transmis le 30 décembre 2004 un rapport annuel de la responsable pour les relations économiques internationales et pour les intégrations européennes. Ce rapport affirme que les résultats obtenus par le Monténégro sur le plan de son rapprochement avec l'Union Européenne sont satisfaisants, surtout grâce au modèle de «double voie», qui représente, en réalité, tout un travail visant la séparation administrative par rapport à la Serbie, concomitamment avec le rapprochement par rapport à l'Union Européenne.

La langue est aussi un instrument de pouvoir et d'ordonnancement et sa nomination est un enjeu politique de l'Etat-nation. En dissociant une langue (serbo-croate) en quatre langues, les politiques illustrent en direct le processus de création des Etats-nations ethniquement homogènes. L'épuration linguistique a pour origine la formation tardive des nations dans les Balkans sous l'impulsion des frustrations issues d'une régression civilisationnelle hérité de la période non-démocratique, ce qui a aussi attisé des complexes par rapport au reste de l'Europe développée. La manifestation de ces frustrations est le refus, l'appréhension de l'altérité - celle de la proximité.

¹⁰ Sur le territoire de la République de Serbie, par exemple, coexistent aujourd'hui au moins huit groupes dialectologiques.

Selon Ranko Bugarski, on peut distinguer deux champs en parlant de la langue : politico-symbolique et linguistico-communicatif. Il est important de souligner que seul le premier champ permet l'existence de quatre langues – le serbe, le croate, le bosniaque et le monténégrin. Dans le cadre du deuxième, il s'agit d'une langue avec ses variantes. Sur le plan linguistico-communicatif tout fonctionne sans obstacle – les gens se comprennent ! Les divisions linguistiques sont complètement artificielles. Elles sont en corrélation étroite des divisions administratives, identitaires et politiques, qui sont en contresens avec le processus des intégrations européennes. Quel avantage peuvent en tirer les citoyens de la Serbie et Monténégro ?

Bibliographie :

Bugarski R., *Jezik od mira do rata* (La langue, de la paix à la guerre), Beograd 1997, Štampa XX vek.

Garde P., *Vie et mort de la Yougoslavie*, Paris 1992, Fayard.

Ivić P., *Srpski narod i njegov jezik* (Le peuple serbe et sa langue), Srpska književna zadruga, Belgrade 1986.

Nikcević V., *Gramatika crnogorskog jezika* (La Grammaire de la langue monténégrine), Podgorica 2001, Dukljanska akademija nauka i umjetnosti.

Thomas P.-L., *Serbo-croate, serbe, croate, bosniaque, monténégrin : une, deux, trois, quatre langues?*», Revue des études slaves, Paris 1994, LXVI/1.

Ubengaun B., *Les débuts de la langue littéraire chez les Serbes*, Paris 1935, Librairie Ancienne Honoré Champion.

www.novosti.co.yu (rubrique «Culture»)

www.montenet.org

www.mina.cg.yu

Kolec TOPALLI

STRATIFICATIONS CHRONOLOGIQUES DES EMPRUNTS AU
LATIN DANS LE LEXIQUE DE L'ALBANAIS

Le latin occupe la première place parmi les langues dont l'albanais fut en contact tout au long de la période historique de son évolution. Les relations entre les deux langues ont les plus longues et les plus intensives. Elles ont commencé, il y a plus de 2000 ans, quand le puissant empire romain étendait sa domination sur la côte-est de l'Adriatique, pour continuer ensuite sans interruption jusqu'aux derniers siècles du premier millénaire, quand les langues romaines occupaient la place du latin. L'étude des emprunts au latin, dans le cadre de ces relations durables et intensives, revêt une importance particulière pour l'histoire de l'évolution de la langue albanaise, vu sa documentation tardive. C'est pour cette raison que les chercheurs des deux derniers siècles ont tourné leur attention vers ce domaine d'études¹.

Une particularité remarquable des emprunts au latin de l'albanais est la même évolution phonétique avec les mots hérités et les emprunts au grec ancien, en se différenciant des emprunts récents, entrés plus tard de l'italien, du slave, du grec byzantin etc. Cette différence est marquée surtout par des critères phonétiques. On peut citer du système vocal: 1) la conservation de la place de l'accent tout comme au latin, p.ex. *mashkull* du lat. *masculus*, *këngë*

¹ Voir à ce propos: F. Miklosich, *Die romanischen Elemente im Albanischen*; "Albanische Forschungen II". Wien, 1871; G. Meyer, *Die lateinischen Elemente im Albanischen*; "Grundriss der romanischen Philologie I, herausgegeben von Gustav Gröber, I Auflage; Strassburg, 1888; W. Meyer-Lübke, *Rumänisch, Romanisch, Albanesisch*; "Mitteilungen des Rumänischen Instituts an der Universität Wien I"; Heidelberg, 1914; H. Mihăescu, *Les éléments latins de la langue albanaise*; "Revue des Études Sud-Est Européennes" Tome IV, nr. 1-2, 3-4; Bucarest, 1966; H. Haarmann, *Der lateinische Lehnwortschatz im Albanischen*; Hamburg 1972; E. Çabej, *Karakteristik e huazimeve latine të gjuhës shqipe*, "Studime Filologjike" 2; Tiranë, 1974; A. Landi, *Gli elementi latini nella lingua albanese*, "Pubblicazioni dell'Università degli Studi di Salerno, Sezione di Studi Filologici, Letterari e Artistici 14", Salerno, 1989; C. Vătăşescu, *Vocabularul de origine latină din limba albaneză în comparație cu româna*, Bucureşti, 1997; G. Bonnet, *Les mots latins de l'albanais*, Paris, 1998 etc.

du lat. *cantica*, *kënetë* du lat. *cannētum*, à la différence de *balsam* de l'italien *balsamo*, *lendinë* du slave *lędina*, *faqell* du grec moderne φάκελος, lesquels ont déplacé l'accent pour former des mots paroxytons, selon le mécanisme de l'accent en albanais; 2) la chute des voyelles atones initiales, comme dans *blatë* du lat. *oblata*, *felë* du lat. *offella*, *gusht* du lat. *Augustus*, à la différence de *adhuroj* de l'italien *adorare*, *oborr* du slave *obor*, *arëtoj* du grec moyen ἀρετή; 3) la réduction des voyelles inaccentuées dans le son /ë/ à l'intérieur d'un mot, comme dans *gështenjë* du lat. *castanea*, *(e) mërkurrë* du lat. *Mercuri (dies)*, *dërejt* du lat. *dirēctus*, à la différence de *balonë* de l'italien (ven.) *balon*, *habit* du slave *habiti*, *petrit* du grec moderne πετρίτης; 4) la métaphonie des voyelles /a/ et /o/, comme dans *gjel* du lat. *gallus*, *(i) belbët* du lat. *balbus*, *mrekull* du lat. *mirāculum* et *vepër* du lat. *opera*, *(i) verbër* du lat. *orbus*, à la différence de *abat* de l'italien *abate*, *stan* du slave *stan*, *dhokan* du grec moderne δοκάνι; 5) la nasalité des voyelles, comme dans *frë* / *fre* du lat. *frēnum*, *pë* / *pe* du lat. *pānus*, *lī* / *li* du lat. *līnum*, à la différence de *kapidan* de l'italien *capitano*, *çeren* du slave *čeren*, *kofin* du grec moderne κοφίνι; 6) la diphtongaison de la voyelle /o/ en position initiale, comme dans *voj* / *vaj* du lat. *oleum*, *(i) vorfën* / *(i) varfër* du lat. *orphanus*, à la différence de *ora* de l'italien *ora*, *oste* de l'italien *ostia*. Dans le système consonantique, on peut citer comme particularités: 1) le rhotacisme de la consonne nasale /n/ en position intervocalique, comme dans *femër* du lat. *fēmīna*, *virgjër* du lat. *virginem*, *shëroj* du lat. *sanāre*, à la différence de *kambanë* de l'italien *campana*, *branë* du slave *brana*, *lehonë* du grec moderne λεχόνα; 2) l'évolution des liquides latérales selon les règles établies par Pedersen², comme p.ex. *engjëll* du lat. *angelus*, *bulë* du lat. *bullā*, *fëmijë* du lat. *familia*, à la différence de *kështjellë* de l'italien *castello*, *familje* de l'italien *familia*, *sokol* du slave *sokol*; 3) la transformation de la fricative alvéolaire en palatale-alvéolaire, comme dans *fshikë* du lat. *vesīca*, *këmishë* du lat. *camisia*, *shekull* du lat. *saeculum*; à la différence de *sanëp* de l'italien *sánapa*, *sitë* du slave *sito*, *samar* du grec moderne σάμαρι; 4) la chute des occlusives sonores à l'intérieur du mot, comme dans *gjq* du lat. *jūdicem*, *pyll* du lat. *padūlem* pour *palūdem*, *kalë* du lat. *caballus*, *kūt* du lat. *cubitus*; à la différence de *gaboj* de l'italien *gabbare*, *fëdigë* de l'italien (ven.) *fadiga*, *grabit* du slave *grabiti*, *bodec* du slave *bodec* etc.

Malgré leurs traits communs, les emprunts au latins n'ont pas pénétré simultanément. L'influence puissante du latin sur l'albanais pour une

² Voir Pedersen, *Die albanesischen l-Laute*, "Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen, begründet von A. Kuhn", 33. Berlin-Güttersloh-Göttingen, 1897; 535 v.

période de presque mille ans rend nécessaire une périodisation de ces emprunts, en y distinguant plusieurs couches, des plus anciennes aux plus récentes. Cette périodisation peut être faite, dans une certaine mesure, en s'appuyant sur leurs particularités phonétiques, morphologiques et syntaxiques.

En partant des critères phonétiques, on peut mettre en évidence que la majorité des emprunts au latin, dans les mots composés d'une ou de plusieurs syllabes pré accentuées, a conservé la place de l'accent, tout comme dans la langue prêteuse, comme par ex. *mëgashër* "Salvia officinalis" du lat. *medicaster*, *Kërshëndella* du lat. *Christi Natale*, *kushëri* du lat. *consobrinus*; alors qu'une petite quantité d'emprunts a déplacé l'accent dans la syllabe initiale du mot. On peut citer *voshtër* du lat. *oleaster*, *krushk* du lat. *consocer*, *kumtër* du lat. *compater*, *noshtër* du lat. *novaster*; et du domaine de l'anthroponymie, *Gjon* du lat. *Johannes* et *Gjergj* du lat. *George*³. Le déplacement de l'accent dans ces emprunts est expliqué par l'accent initial de l'albanais ancien, lequel est conservé dans les mots autochtones à rythme dactylique, comme dans *dimërë*, *emërë*, *giarpërë*, *mjegullë* etc. L'accent initial est caractéristique à l'illyrien et à d'autres langues indoeuropéennes telles les langues germaniques, le letton, le tchèque, etc.; c'est pour cette raison que le déplacement de l'accent dans la syllabe initiale dans quelques emprunts au latin est un indice d'ancienneté en ce qui concerne le temps de leur pénétration dans la langue albanaise. Dans ce cas, en albanais s'est avéré le même phénomène relatif aux emprunts au latin en haut allemand ancien, lesquels ont déplacé l'accent en position initiale, conformément au caractère initial de l'accent dans les langues germaniques, comme par ex. lat. *cellārium*, haut all. ancien *kellari*, all. *Keller*; lat. *fenestra*, haut all. ancien *fenstar*, all. *Fenster*; lat. *monēta*, haut all. ancien *munizza*, all. *Münze*; lat. *tolōnarius*, haut all. ancien *zolonâri*, all. *Zöllner* etc.⁴.

Un autre critère pour la différenciation d'une couche plus ancienne de ces emprunts serait la quantité des voyelles, conservée par quelques emprunts au latin, laquelle a changé l'articulation de la voyelle tout comme dans les mots de fond autochtone. On peut mettre en évidence les emprunts qui ont eu un /ō/ (long), changé en /e/ en albanais; p.ex. *herë* du lat. *hōra*, *pemë* du lat. *pōma*, *plep* du lat. *plōpus*, *nder* du lat. *honōrem*, *arsye* du lat. *ratiōnem*, *tërmet* du lat. *terrae mōtus* etc. Dans ces cas la voyelle longue a

³ A propos de la position de l'accent au latin cf. it. *Giovanni* et *Giorgio*, lesquels ont conservé la place de l'accent tout comme au latin.

⁴ Voir Moskalskaja, *Deutsche Sprachgeschichte*, Leningrad, 1969, 52 v.

suivi la même voie que les mots hérités, comme p. ex. le nom *mbesë* de l'i.e. *nepōtiā*, le verbe *ngjesh* de la racine *iōs-*, le prénom *ne* avec apophonie quantitative d'une base *nōs*, le numéral *tetë* de l'i.e. *oktō(u)*, la préposition *te* d'origine adverbiale, l'ablatif du pronom neutre *tōd⁵* etc. Une autre voyelle longue, qui a subi des changements qualitatifs en albanais, c'est la voyelle /ū/, qui se reflète avec le son /y/, comme p.ex. *brymë* du lat. *brūma*, *myk* du lat. *mūcus*, *shqyt* du lat. *scūtum*, *fytyrë* du lat. *factūra*, *gyjq* du lat. *jūdicem*, *myshk* du lat. *mūscus*, *vërtyt* du lat. *virtūtem* etc. Dans cette évolution aussi, les emprunts au latin ont suivi l'évolution des mots hérités, comme p. ex. *shyta* "maladie des glandes de la salive", lié à la racine i.e. *sū* "porc"; *hyll* : i.e. *sūl* "soleil", ancien nord. *sōl*; *mbyt* : i.e. *b^hūt*-, lat. *confūtāre*, ancien isl. *bauta* "frapper" etc. À la différence de cette couche, où les voyelles longues ont subi des changements qualitatifs, les emprunts qui n'ont pas subi de tels changements appartiennent à une couche plus récente; par conséquent ils conservent la même voyelle comme en latin. Citons comme exemple, pour la voyelle /ō/, *kurorë* du lat. *corōna*, *ftua* du lat. *cotōneum*; pour la voyelle /ū/, *mur* du lat. *mūrus*, *Pukë* du lat. *pūblica* etc.

Un autre indice en faveur de l'ancienneté de quelques emprunts est le changement de /o/ bref latin en /u/ en albanais, comme par ex. *kumt* du lat. *computus*, *nun* du lat. *nonnus*, *kundër* du lat. *contra*, *ushtë* du lat. *hostis*, *murg* du lat. *monachus*, *kumtër* du lat. *compater* etc. Dans ces cas la voyelle /o/ a suivi aussi les changements subis par quelques mots hérités, comme le pronom *kush* de l'i.e. *q^uos*, les adverbes *ku* et *kund* de l'i.e. *q^uom*, *hudhër* de la racine *skor-*, cf. le grec σκόροδov; *lëkurë* de l'i.e. *qor-*, cf. le latin *corium*; *uthull* de la racine *ok-*, cf. le grec ὄξος, le latin *ocris* etc. Voire, avec cette évolution phonétique les mots qui ont la voyelle /o/ en position initiale ne se présentent pas avec le groupe /vo- / va-/, mais avec la voyelle *u-*, comme dans *urdhër* du lat. *ordinem*, ce qui veut dire que le changement de la voyelle /o/ en /u/ est plus ancien que la diphtongaison de ce son en /vo- / va-/. À la différence de cette couche, les emprunts qui ont conservé la voyelle /o/ invariable appartiennent à une couche un peu plus récente, comme *mort* du lat. *mortem*, *popull* du lat. *populus*, *shollë* du lat. *solea*, *shportë* du lat. *sporta* etc.

C'est à une couche ancienne qu'appartiennent aussi les emprunts, où les voyelles inaccentuées à l'intérieur d'un mot sont tombées bien avant, par conséquent elles n'apparaissent ni dans les œuvres des écrivains albanais les

⁵ Voir à ce propos Meyer, *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache*, Strassburg, 1891, 425; Pedersen, *Les pronoms démonstratifs de l'ancien arménien*, København, 1905, 315.

plus anciens. On peut mettre en évidence *ndrikull* du lat. *matricula*⁶, (i) *shkretë*⁷ du lat. *secrētus*, *fioj* du lat. *invitāre*, *ftujë* du lat. *vitulea*, *mërqinjë* du lat. *marrucinea*, *kungoj*⁸ du lat. *communicāre* etc. L'évolution de ces mots est la même que celle du fond hérité où la voyelle inaccentuée est tombée à l'intérieur d'un mot, tout comme dans le nom *mbesë* d'une base *nepōtjā*, le numéral *shtatë*⁹ de l'i.e. *septm*, le verbe *fioh*¹⁰ dans une base *vë-tëp-skō* de la racine *tep*- "réchauffer" etc. À la différence de ces derniers, la majorité des emprunts au latin a conservé les voyelles inaccentuées réduites, comme dans *pëllumb* du lat. *palumbus*, *rrëshinë* du lat. *resīna*, *përgjërohem* du lat. *jurāre* etc.

En ce qui concerne l'ancienneté des emprunts au latin contenant des diphtongues, la diphtongue /au/ a donné deux reflets en albanais: l'un est la voyelle /a/ dans *pak* du lat. *paucus*, *ar* du lat. *aurum*, *lar* du lat. *laurum*, *gaz* du lat. *gaudium*, *Pal* du lat. *Paulus*; l'autre est /av/, /af/ en *lavd* du lat. *laudem*, *kafshë* du lat. *causa*. Dans les noms du premier groupe, où la semi-voyelle est tombée, la diphtongue s'est transformée en une voyelle simple. Cette évolution est identique à celle des diphtongues héritées, comme par ex. *thaj* de l'i.e. *saŷs*- "sec", cf. le lit. *saūsas*; *ag* de l'i.e. *aŷg*- "briller, voir", cf. le grec αὐγή "éclat"; c'est la raison pour laquelle les emprunts contenant cette voyelle peuvent appartenir à une couche plus ancienne par rapport à celle où la semi-voyelle n'est pas tombée, mais s'est transformée en une consonne fricative.

On pourrait dire la même chose pour la diphtongue latine /ja/, qui se présente avec plusieurs reflets dans les emprunts de l'albanais au latin: avec la voyelle /a/ dans *zanë* du lat. *Diana*, avec la voyelle /e/ dans (i) *kërshenë* du lat. *christianus* et avec la diphtongue /ja/ dans *djall* du lat. *diabolus*. Ces reflets se rapportent à des moments divers de la pénétration de ces mots en albanais. Le plus ancien paraît être le nom *zanë* du lat. *Diana*, qui paraît avoir pénétré des temps païens, en suivant la voie de l'évolution des diphtongues hérités, comme par ex. *Zot* de l'i.e. *djēus*, cf. le grec Ζεύς.

⁶ Cf. Buzuku, *E aty le të hinjë ndë klishë pdrikulla* (XXX/2a).

⁷ Cf. Buzuku, *ndë qytet të Gaxësë, qi anshitë udhë e shkretë* "in "Gazam: haec est deserta" (LXV/2 = LXXV/2a - Actes des Apôtres 8, 26).

⁸ Cf. Buzuku, *mos me u rëfyem, mos me u konguom mbë herë* (XXII b).

⁹ Cf. Buzuku, *e të shtatënë ditë grishi Moisenë ndë vjedmis njëgullësë* "septimo autem die vocavit eum de medio caliginis" (XLIV/2a - Exode 24, 16).

¹⁰ Cf. Buzuku, *një putir ujë të ftofëtë* "istis calicem aquae frigidae tantum" (LXXXIII/2 = CIII/2b - Matthieu 10, 42).

Moins anciens sont les autres emprunts, qui, selon leur contenu, appartiennent à la période de la propagation du christianisme¹¹.

En ce qui concerne les diphtongues de la voyelle /e/, alors que la majorité des emprunts latins, comme *pjeshkë* du lat. *pesca*, *njerkë* du lat. *noverca*, ont transformé le /e/ bref en /je/, une autre petite partie témoigne de la diphtongue /ja/, comme *qarr* du lat. *cerrus*, *sharrë* du lat. *serra*, *shalë* du lat. *sella*. La diphtongue /je/ a été plus commune et a englobé tous les emprunts au latin, en s'étendant en peu de cas même sur les emprunts à l'italien, comme *kanjelë* de l'italien *cannello*, *pjergull* de l'italien *pergola*, ou bien dans les emprunts au grec moyen byzantin, comme dans *kënjem* du gr. *ἄνεμος*, alors que la diphtongue /ja/ se trouve généralement dans des mots hérités, comme dans *gjarpër*: i.e. *serpen-*, *djalë*: i.e. *dthel-*, *pjalm*: i.e. *pel-*, *jashtë*: i.e. *ëks-*, *dhamë*: i.e. *dem-*, *zjarr*: i.e. *gtherm-* etc. Mais la diphtongue /ja/, en tant qu'une phase ultérieure de la diphtongue /je/, s'est éteinte plus tôt, par conséquent, les emprunts au latin, compris dans ce phénomène, représentent une couche plus ancienne que celle demeurée en dehors d'elle, même lorsque les conditions nécessaires au changement ont été favorables, comme dans *qerm* du lat. *terminus*, *këshqel* du lat. *castellum* etc.

Différentes évolutions ont suivi même les emprunts au latin qui contiennent la voyelle nasale /e/. Dans ce cas, alors que la plus grande partie a conservé invariable la voyelle /e/, comme dans *mend* du lat. *mentem*, *mendër* du lat. *menta*, *pendë* du lat. *penna*, une autre partie des emprunts a transformé la voyelle /e/ en /a/, comme dans *ranë* / *rërë* du lat. *arena*, *tandë* / *tëndë* du lat. *tenta*, *tamth* / *tëmbël* du lat. *templa*. Le changement de la voyelle /e/ en /a/ est dû à la nasalisation, qui a la capacité de changer l'articulation des voyelles qui se trouvent devant les consonnes nasales (cf. pour le français *un* du lat. *unus*, *fin* du lat. *finis*, *cent* du lat. *centum*). Ce changement paraît être en albanais très ancien, parce que dans le dialecte tolosque la voyelle /a/ s'est transformée en /ë/, tout comme dans les cas de la voyelle /a/ originelle et vu que le phénomène se témoigne même dans l'élément hérité (cf. *llërë* de l'i.e. *elenā*), cette couche d'emprunts est plus ancienne.

La couche la plus ancienne des emprunts au latin pourrait être déterminée en partant de critères morphologiques aussi. Pour ce qui est du système nominal, appartiennent à cette couche les noms qui ont pris en albanais la consonne finale /n/, qui est la terminaison héritée de l'accusatif.

¹¹ Voir à ce propos Çabej, *Shqipja dhe gjuhët fqinje*; "Studime Filologjike" 4. Tiranë, 1973, p. 102.

Tel est le nom *nye* du lat. *nōdus*, où la consonne *-n*, ajoutée en albanais, est tombée dans la forme indéfinie, en ouvrant la voie à la diphtongaison, mais elle réapparaît à la forme définie *neni* et au pluriel *nenj*, *nenje*. Très anciens sont aussi les noms de genre féminin se terminant par une consonne, qui formaient la forme définie avec la terminaison *-ja*; comme *short* ~ *shordja*, *gjind* ~ *gjindja*, *vullëndet* ~ *vullëndedja*, *shëndet* ~ *shëndedja*. Ces noms, qui en albanais constituent une déclinaison à part, déjà disparue, appartenaient à la troisième déclinaison du latin, comme *sors* ~ *sortis*, *gens* ~ *gentis*, *voluntas* ~ *voluntātis*, *sanitas* ~ *sanitātis* etc¹². Cette terminaison comporte en soi une forme plus ancienne de l'article féminin, qui phonétiquement parlant se concilie avec la terminaison de l'accusatif de la troisième déclinaison du latin (cf. lat. *sortem*, *gentem*, *voluntātem*, *sanitātem*). Ce facteur a déterminé l'intégration dans ce paradigme des noms de genre féminin.

Dans le système verbal, tout en prenant en considération la place de l'accent, les verbes empruntés au latin sont apparemment entrés de la forme de l'infinitif; cf. *lëroj* ~ *lëruar* du lat. *laburāre*, *pëlqej* ~ *pëlqyer* du lat. *placēre*. En entrant à travers cette forme, presque tous les verbes empruntés sont groupés dans deux déclinaisons, l'une avec le thème en *-o* ~ *-ua* / *-ue* et l'autre en *-e* ~ *-ye*: la première continue à fonctionner même aujourd'hui, alors que la deuxième existait depuis le millénaire passé, lors des contacts avec le latin, mais elle s'est éteinte plus tard. Ces deux paradigmes étant les seules actives de cette période, on y a inséré tous les verbes empruntés aux diverses déclinaisons du latin. On peut mettre en évidence de la première conjugaison: *këndoj* ~ *kënduar* du lat. *cantāre*, *shpërej* ~ *shpëryer* du lat. *sperāre*; de la deuxième conjugaison: *ndëllej* ~ *ndëllyer* du lat. *indulgēre*, *përdëllej* ~ *përdëllyer* du lat. *dolēre*; de la troisième déclinaison: *shtrëngo* ~ *shtrënguar* du lat. *stringēre*, *mallëkoj* ~ *mallëkuar* du lat. *maledicēre*; de la quatrième déclinaison: *shërbej* ~ *shërbyer* du lat. *servīre*, *rrëmbej* ~ *rrëmbyer* du lat. *rapīre*; des verbes déponents: *përtoj* ~ *përtuar* du lat. *pigrītari*, *mërej* ~ *mëryer* du lat. *mirari*. Mais parallèlement à la majorité des verbes empruntés, compris dans ces deux déclinaisons, un plus petit nombre de verbes, en pénétrant en albanais, a suivi d'autres voies, caractéristiques aux verbes hérités. On peut citer *shëllinj* "saler" du lat. *salīre* et *puganj* "salir"¹³ du lat. *pagānus*, intégrés dans un autre paradigme où se trouvent

¹² Voir à propos de ces noms Çabej, *Shumësi i singularizuar në gjuhën shqipe*. Tiranë, 1967, 136 v.

¹³ Cf. chez Buzuku, *Përse aj ka me klenë dhanë ndër duor të pëganëvet* "tradetur enim Gentibus" (XLI a - Luc 18, 32); Bardhi, *me u pëgām* "inquinare"

seulement des verbes hérités, comme *dërsinj*, *ulërinj*, *anj* ~ *ënjt*, *shtynj* etc. Une voie à part a été suivie par *truaj* du lat. *trādēre* et *rruaj* du lat. *rādēre*, qui se sont intégrés dans une paradigme où se trouvent seulement des verbes hérités, comme *ruaj*, *luaj*, *bluaj*, *shuaj*, *kruaj* etc. Le verbe *vinj* aussi n'est pas entré à travers la forme de l'infinitif *venīre*, ce qui est témoigné par l'absence de cette forme en albanais, mais c'est la forme du présent qui a été empruntée, où l'accent du mot tombe sur la voyelle du radical (lat. *venio*).

Même le critère syntaxique peut aider à déterminer l'ancienneté de quelques noms de parenté, accompagné d'un article possessif. Tels sont les noms *emtë* du lat. *amita*, *ungj* du lat. *avunculus*, *kunat* du lat. *cognātus* etc. Tous ces noms peuvent être précédés d'un article possessif (cf. *e emta*, *i kunati*), en poursuivant une particularité unique aux mots hérités, comme *i ati*, *e ëma*, *i biri*, *e bija* etc.

Un autre critère pour la détermination de l'ancienneté des emprunts au latin peuvent être les changements effectués par le latin même. Ainsi, alors que dans les langues romanes les consonnes gutturales devant les voyelles antérieures se sont transformées en fricatives et affriquées, en albanais ces consonnes se sont transformées en palatales, comme il s'est passé avec les vélaires hérités. Ce fait témoigne que les mots contenant ces sons ont pénétré en albanais avant que les gutturales du latin ne soient transformées en fricatives ou affriquées dans les langues romanes. On peut donner les exemples lat. *caelum*, qui en albanais a donné *qiell* avec une consonne palatale, alors qu'en italien a donné *cielo* avec une affriquée et en français *ciel* avec une fricative. Dans ce cas l'albanais a suivi la même voie que les emprunts au latin dans les langues germaniques lesquels ont conservé le caractère guttural de ces sons (cf. got. *kaisar*, all. *Kaiser* du lat. *Caesar*)¹⁴. Un autre critère de l'ancienneté, partant toujours du latin, est une forme phonétique plus ancienne de quelques emprunts en albanais par rapport à ceux des langues romanes. Ainsi le nom *qepë* de l'albanais ne se présente pas sous cette forme en aucune langue romane. Ces dernières ont remplacé ce nom avec son diminutif, cf. it. *cipolla*, dalm. *kapula*, ven. *séola*, esp. *cebolla* etc.¹⁵, ce qui veut dire que sa pénétration en albanais date de plus tôt. En jugeant toujours du latin, une couche ancienne d'emprunts est constituée

(Dict. 37); Bogdani, *Le të marrë zemërë i pëgani* "Animetur Gentilis" (CP II 23, 24).

¹⁴ Voir Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* 23., *erweiterte Auflage*, bearbeitet von Elmar Seebold, Berlin, New York, 1999; 417.

¹⁵ Voir Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1935, 1820; cf. aussi all. *Zwiebel* (Kluge EW 919).

par les noms de genre neutre, comme *ar* du lat. *aurum*, *dam* / *dēm* du lat. *damnum*, *faj* du lat. **fallium*, *fre* du lat. *frēnum*, *gjq* du lat. *jūdicem*, *shtrat* du lat. *stratum*, *voj* / *vaj* du lat. *oleum* etc.¹⁶. Ces noms ont pénétré en albanais en un temps où le neutre existait encore au latin, perdu plus tard dans les langues romanes. Tout comme souligne Pedersen, ces mots nous portent à une étape linguistique préromaine¹⁷.

Dernièrement, les critères pour la périodisation des emprunts au latin peuvent être de nature extralinguistique. Ainsi, la terminologie chrétienne répandue dans le Nord et le Sud, y compris la religion orthodoxe, témoigne de sa pénétration bien plus ancienne en albanais; par conséquent, des mots comme *fe*, *shenjt*, *engjëll*, *kishë*, *(i) kërshterë*, *dreq*, *Kërshëndella*, *munëg*, *kryq* etc., appartiennent à une couche ancienne de ces emprunts. Cette conclusion est valable aussi pour la dénomination du dernier jour de la semaine, *e diel*, avec laquelle l'albanais conserve le plus ancien reflet de la dénomination latine *dies solis*, présente dans les langues germaniques (cf. all. *Sonntag*, angl. *Sunday*), par rapport à l'autre dénomination *dies dominica*, qui a un caractère religieux et est apparue plus tard, au IV^e siècle environ, en se propageant parmi les langues romanes; cf. it. *domenica*, fr. *dimanche*, roum. *duminică*. Quelques mots du domaine militaire aussi, comme *luftë* du lat. *lucta*, *shpatë* du lat. *spata*, *ushtë* du lat. *hostis* etc., vu les rapports de caractère militaire avec la Rome antique, appartiennent à une couche ancienne d'emprunts.

Bibliographie

- Bardhi F., *Dictionarium latino-epiroticum*, Romae, 1635.
 Bogdani P., *Cuneus Prophetarum*, Patavii, 1685.
 Bonnet G., *Les mots latins de l'albanais*, Paris, 1998.
 Buzuku Gj., *Meshari I, II*, Tiranë, 1968.
 Çabej E., *Shumësi i singularizuar në gjuhën shqipe*, Tiranë, 1967; *Shqipja dhe gjuhët fqinje*, "Studime Filologjike" 4, Tiranë, 1973; *Karakteristikat e huazimeve latine të gjuhës shqipe*, "Studime Filologjike" 2, Tiranë, 1974.
 Demiraj Sh., *Gramatikë historike e gjuhës shqipe*, Tiranë, 1986.
 Haarmann H., *Der lateinische Lehnwortschatz im Albanischen*, Hamburg, 1972.

¹⁶ Voir à ce propos Demiraj, *Gramatikë historike e gjuhës shqipe*, Tiranë, 1986, 194 v.

¹⁷ Pedersen, *Das albanische Neutrum*, "Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen, begründet von A. Kuhn, 34, Berlin-Gütersloh-Göttingen, 1899, p. 287.

- Kluge F., *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 23, erweiterte Auflage, bearbeitet von Elmar Seebold, Berlin, New York, 1999.
- Landi A., *Gli elementi latini nella lingua albanese*, "Pubblicazioni dell'Università degli Studi di Salerno, Sezione di Studi Filologici, Letterari e Artistici 14", Salerno, 1989.
- Meyer G., *Die lateinischen Elemente im Albanischen*, "Grundriss der romanischen Philologie I", herausgegeben von Gustav Gröber, I Auflage, Strassburg, 1888; *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache*, Strassburg, 1891.
- Meyer-Lübke W., *Rumänisch, Romanisch, Albanesisch*, "Mitteilungen des Rumänischen Instituts an der Universität Wien I", Heidelberg, 1914; *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1935.
- Mihăescu H., *Les éléments latins de la langue albanaise*, "Revue des Études Sud-Est Européennes" Tome IV, nr. 1-2, 3-4, Bucarest, 1966.
- Miklosich F., *Albanische Forschungen II, Die romanischen Elemente im Albanischen*, Wien, 1871.
- Moskalskaja O. I., *Deutsche Sprachgeschichte*, Leningrad, 1969.
- Pedersen H., *Die albanesischen l-Laute*, "Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen, begründet von A. Kuhn", 33 Berlin-Gütersloh-Göttingen, 1897; *Das albanische Neutrum*, "Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen, begründet von A. Kuhn", 34 Berlin-Gütersloh-Göttingen, 1899; *Les pronoms démonstratifs de l'ancien arménien*, København, 1905.
- Vătăşescu C., *Vocabularul de origine latină din limba albaneză în comparație cu româna*, Bucureşti, 1997.

Miço SAMARA

SUR LES ÉVOLUTIONS LEXICALES ET SEMANTIQUES DES EMPRUNTS D'ORIGINE LATINE/ROMANE EN ALBANAIS

Même si des latinologues et des albanologues, y compris Jokli, Çabej, Demiraj, Mihaescu et autres ont écrit auparavant sur ce sujet¹, il continue d'attirer encore l'attention des linguistes, à cause de la place des mots d'origine latine/romane dans les autres langues des Balkans, ainsi qu'à cause de leur rôle ou de leur influence sur le développement et l'enrichissement du système lexical de ces langues, en appréciant cette influence de différentes manières.

Concernant leur place et leur âge dans ces langues, l'on connaît déjà l'existence en albanais de tels mots comme: *furka* (lat. *furca*) et *lufta* (lat. *lucta*), lesquels sont entrés dans le système lexical des autres langues des Balkans aussi, comme en roumain par exemple: (*furca* et *lupta*); en bulgare (*furka*) etc. Nous rappelons ici ce que Mihaescu a constaté la présence de 85 de ces mots en albanais (ex.: *bujk* du lat. *bubulcus* etc.), qui «ne se trouvent pas dans les autres langues des Balkans»². C'est pourquoi Sh. Demiraj a avancé l'hypothèse que ces 85 mots proviennent de l'illyrien³. Les limites qu'impose cette communication ne permettent pas de s'arrêter davantage sur ce problème.

A notre avis, tous les mots d'origine latine/romane en albanais présentent encore un grand intérêt du point de vue lexicologique et lexicographique.

Prenant en considération des facteurs historiques (durant une période pluriséculaire), aussi bien que des facteurs de caractère culturel, géolinguistique, sociolinguistique et ethno-linguistique (jusqu'à nos jours), notre exposé a pour but d'analyser ces mots de ce point de vue, pour mettre

¹ Voir N. Jokli, *Marrëdhëniet e gjuhës shqipe me gjuhët e tjera*, in «Studime filologjike», 1967/3; E. Cabej, *Nga historia e gjuhës shqipe*, in «Studime gjuhësore», III, 1976; *Karakteristikat e huazimeve latine të gjuhës shqipe*, in *Studime gjuhësore* IV, 1977; *Elementet latine të gjuhës shqipe*, in Sgj. IV, 1977; Sh. Demiraj, *Gjuha shqipe dhe historia e saj*, 1988; *Gjuhësi ballkanike*, 1994; M. Aref, *Albanie (histoire et langue)*, 2003 etc.

² Cité par Sh. Demiraj, *Gjuhësi ballkanike*, 1994, p. 191.

³ *Idem.*

en évidence quelques-unes de leurs évolutions sémantiques récentes, qui, en général, ne se sont pas reflétées ou présentées dans les derniers dictionnaires albanais, du moins publiés avant 1990.

A ce propos, avant de commencer cette analyse, nous trouvons opportun de faire savoir que par le terme *emprunt d'origine latine/romane* nous comprenons des mots empruntés *directement* du latin, devenus partie intégrante de l'albanais depuis longtemps, mais également ceux qui sont entrés plus tard, ou bien, *indirectement*, à travers d'autres langues romanes (par ex. du français ou de l'italien) et qui possèdent notamment une racine latine.

A. En essayant de pénétrer profondément dans le sens propre et figuré (de caractère dénotatif et connotatif) de ces mots (pour bien comprendre l'évolution qu'ils ont subie en albanais) et en se basant aussi sur le rôle potentiel que *la racine du mot d'origine latine/romane a joué pour la formation des mots nouveaux*, nous avons constaté que ces évolutions ont laissé quelques traces dans le système lexical et sémantique de la langue albanaise (tout comme dans le système des autres langues romanes et balkaniques).

Maintenant l'on peut poser la question: quelles sont quelques-unes de leurs évolutions les plus récentes, qui ont joué un rôle dans l'enrichissement du système lexical et sémantique de *l'albanais d'aujourd'hui*⁴?

1. Ce système s'est enrichi de nouveaux lexèmes qui ont à peu près la même structure formelle qu'en latin, mais qui sont employés dans un nouveau contexte, tel que le mot *status* (<lat. *status* «état, situation», lié structurellement et sémantiquement à la racine du verbe latin *statuere*; en roumain et en serbo-croate, *status*⁵ etc.), utilisé fréquemment aujourd'hui en albanais dans un contexte tel que *statusi i Kosovës*, et *statusi i veteranit* «le statut du vétéran», exactement comme il est utilisé en français dans une phrase comme *le statut de la femme mariée*⁶.

On peut dire la même chose à propos du mot *konsensus* (<lat. *consensus*, fr. *consensus*, it. *consenso*), employé fréquemment aujourd'hui dans la phrase *i zgjedhur (i miratuar) me konsensus* «élu (approuvé) avec consensus» etc.

⁴ Par ce terme nous comprenons *l'albanais standard*.

⁵ Voir *DEX Dictionarul explicativ al limbii romane*, 1998, p. 1016; H. Cipuri, *Fjalor serbisht-shqip*, 2003, p. 550

⁶ *Petit Robert*, 1969, p. 1692.

Cependant, ces deux mots ne se trouvent même pas dans le dictionnaire de l'albanais standard (publié en 2002).

2. L'albanais d'aujourd'hui s'est enrichi aussi de nouveaux sens tel que le sens du mot *seksion* (<lat. *section*), employé après 1990 pour dénommer «l'organisation la plus petite du parti»⁷ etc.

3. L'albanais s'est enrichi récemment de nouveaux mots calqués ou bien formés d'un sémantème ou d'une racine latine/romane et d'un affixe albanais, selon ses modèles (ou types) de formation des mots (peut-être coïncidant avec celui des autres langues romanes), comme c'est le cas de *taksoj* dans le sens de «soumettre à une taxe», formé de la racine latine médiévale *taxa* et du suffixe albanais *-o-j* (fr. *taxer*, it. *tassare*, macédonien *taksira*⁸) etc.

B. Nous considérons comme évolution également *le vieillissement* (ou la limitation de l'usage) d'un mot d'origine latine/romane (y compris sa dénotation et sa connotation), dans le cadre du processus de perfectionnement de la norme littéraire lexicale et terminologique. Dans ce sens, l'on peut dire que le mot *celulë* (<lat. *cellule*, de *cella* «petite chambre»), employé autrefois parallèlement au synonyme albanais *organizatë-bazë* dans le sens de «cellule du parti»⁹ - se référant à l'époque de l'ex-régime communiste - est déjà vieilli;

- de la même façon l'on peut dire que la connotation «péjorative» ou bien le sens politisé du mot *borgjez* (fr. *bourgeois*, it. *borghese*), employé pendant ce régime-là et présenté tellement dans les dictionnaires publiés avant 1990 comme «représentant de la classe exploitante»¹⁰ etc., est de même vieilli;

- on n'utilise plus aujourd'hui le mot *nuklear* «nucléaire» (<lat. *nucleus*). Il est remplacé maintenant par le mot albanais *bërthamor*, formé de *bërthamë* «noyau» et le suffixe *-or*.

Le phénomène de limitation de l'usage est en train de toucher d'autres mots d'origine latine/romane également, comme c'est le cas du mot *substancë* (<lat. *substantia*), très répandu autrefois, et remplacé aujourd'hui par les mots albanais *lëndë* e *thelb* (selon le sens).

⁷ *Fjalor i shqipes së sotme*, 2002, p. 1170

⁸ H.Ymeri, Z. Osmani, *Fjalor maqedonisht-shqip*, 2000, p. 514

⁹ *Fjalor i gjuhës shqipe*, 1954, p. 55; *Fjalor i gjuhës së sotme shqipe*, 1980, p. 1308; *Fjalor i shqipes së sotme*, 1984, p. 134.

¹⁰ *Fjalor i gjuhës së sotme shqipe*, 1980, p. 165 et *Fjalor frëngjisht-shqip* (de V.Kokona), 1989, p. 136

C. De cette analyse très brève sur les évolutions des mots d'origine latine/romane, il ressort que:

a) L'influence des emprunts d'origine latine/romane sur l'albanais est potentiellement encore active pour enrichir le système et la structure lexicale de son standard. Mais à notre avis, cette influence au point de vue lexicale et sémantique, doit être appréciée et étudiée tout en prenant en considération aussi la résistance est la survivance de l'albanais à la romanisation (au plan historique), ainsi que sa possibilité et sa capacité pour satisfaire à ses besoins en se servant de ses propres qualités.

b) De cette analyse brève sur les évolutions des mots d'origine latine/romane en albanais¹¹, il résulte que presque la plupart des nouvelles unités lexicales et sémantiques dans le système de cette langue sont des mots ou bien des termes formés d'une racine latine/romane et d'un affixe albanais, dont la moitié est composée de verbes formés à l'aide du suffixe *-o-j*, et de noms des actions respectives (formés à l'aide du suffixe *-im*, correspondant en général au suffixe français *-tion*), dérivés de ces verbes, comme par ex. le verbe *taksoj* «taxer» > *taksim* «taxation» etc.

c) Quant à la méthode, un tel traitement lexicologique et lexicographique des mots d'origine latine/romane en albanais contribue aux études futures dans le domaine de la linguistique balkanique, concernant le lexique. Il nous montre:

- comment les mots d'origine latine/romane ont été adaptés dans le système des langues non-latines/romanes, en cherchant ainsi de trouver et de tirer (ou de tracer) un parallèle typologique dans le système morphologique et lexical de toutes les langues des Balkans, concernant ce problème;

- ce traitement contribue aussi à faire une meilleure rédaction déjà des nouveaux dictionnaires, ou bien à l'amélioration de la norme lexicale et à la dépolitisation des définitions de ces mots dans les dictionnaires publiés avant 1990 (La réédition du dictionnaire albanais de 2002 y a réussi).

d) De cette analyse on a vu aussi qu'une bonne partie du lexique d'origine latine/romane en albanais standard est déjà vieilli, calqué ou remplacé. Mais en estimant objectivement et en appréciant tout le travail fait jusqu'à maintenant concernant leur calque ou leur remplacement par des mots albanais, nous exprimons: *d'une part*, notre ferme appui pour poursuivre ce travail dans le but de créer dans le système lexical et

¹¹ Come base matérielle lexicale nous nous sommes servi d'une riche littérature, comme: H. Lacaj-F. Fishta, *Fjalor latinisht-shqip*, 1966; K. Ashta, *Leksiku historik i gjuhës shqipe*, I, II, 1996; *Dictionnaire latin-français*, 1926; *Fjalor i termave të anatomisë*, 1985; *Fjalor i gjuhës së sotme shqipe* (1980) etc.

terminologique de l'albanais standard un rapport plus juste entre l'élément autochtone et l'élément étranger, en faveur du premier. Suivant la même objectif, l'on peut y aller plus loin, en remplaçant aussi le terme de l'anatomie *alveolë* du poumon (<lat. *alveolus*) par le mot albanais *hojez*, lequel s'emploie pour dénommer aussi «l'alvéole de l'abeille et l'alvéole des dents»¹². D'autre part, nous exprimons nos réserves à propos du calque. Il ne doit pas aller jusqu'au remplacement des termes internationaux comme *ureter* (<lat. médiéval *urethra*) par *ujëhollënxjerrës* et *ujëhollërrjedhës*. On peut considérer comme «fabriqués» chacun de trois éléments composés ou agglutinés du terme infortuné *dymbëdhjetëgishtor* remplaçant *duoden* (<lat. *duodenum*), tellement conseillés par le dictionnaire des termes d'anatomie (de 1985)¹³. A notre avis, le calque et le remplacement des emprunts d'origine latine/romane en albanais ne doivent pas être faits sans prenant en considération leur âge et leur «usus», leur extension ou bien leur divulgation dans l'albanais d'aujourd'hui.

Nous voudrions que cette réserve soit comprise comme une attitude de caractère objectif ou comme l'expression du souhait que le calque des mots d'origine latine/romane en albanais contemporain ne soit pas exagéré: que leur substitution ne soit pas faite à partir d'une préférence, d'un préjugé ou d'une position étroitement «nationaliste» (au sens négatif de ce mot), mais à partir de l'amour et du respect pour toutes les langues, y compris celle albanaise dont la protection par le peuple et par les linguistes est un droit légitime, lequel n'empêche pas le processus de l'intégration de la culture albanaise dans celle de tous les peuples de l'Europe et du monde.

¹² *Fjalor i shqipës së sotme* (1984), p. 431

¹³ *Fjalor i termave të anatomisë* (1985), p. 66 et 296

Ali XHIKU

NOTES SUR QUELQUES RAPPORTS DU ROMANTISME ALBANAIS AVEC LA LITTÉRATURE FOLKLORIQUE

La publication des œuvres illustres, *Les voix des peuples en chansons* (1778) de Herder, et *Chansons populaires de la Grèce moderne* (1824) de Foriel, poussa les romantiques européens, enclins à trouver le beau partout où il apparaissait, à tourner leurs yeux vers le folklore, dont ils furent surpris, comme après la découverte inattendue d'une merveille se trouvant depuis longtemps auprès de tous, mais abandonnée et passée inaperçue. Les efforts pour recueillir le folklore, jusque là à moitié sous silence, prenaient ainsi un nouveau sens, bien puissant, dans la création de nouvelles possibilités de jugement sur l'histoire, sur la psychologie et la morale de l'époque.

Lorsque la folkloristique est devenue une science, il va de soi que nombre de points de vue des romantiques sur la créativité du peuple ont été dépassés. Pourtant ils n'ont pas du tout eu tort d'y trouver la grandeur et la délicatesse de son esprit, la pureté morale, si bien enviée de leur part. Les romantiques avaient à juste raison remarqué que la chanson du peuple préservait, souvent à l'état pur, de nombreuses valeurs de toute l'humanité, d'une part, et d'autre, des particularités, tout aussi bien sensibles, d'une communauté ethnique donnée. Nombre de romantiques de l'Europe orientale et surtout des Balkans, ont été devenus les fondateurs des recherches et des études folkloriques dans leurs propres pays, inspirés également, entre autres, par l'idée que la chanson folklorique constituait une preuve vivante et certaine de l'identité nationale de leurs peuples. Vuk Karadžić et Dionysos Solomos, De Rada, Zef Skiroi, et autres romantiques reconnus de ces contrées-là, étaient également des folkloristes illustres.

Les attitudes actives des représentants particuliers de la culture réflexe albanaise envers les traditions populaires ont été bien plus anciennes. Elles peuvent dater du XVI^e siècle et se poursuivent avec les œuvres des humanistes albanais, surtout avec celle de l'illustre historien Marin Barleti. De telles attitudes avaient été transformées en un engagement constant, accompagnant la naissance et le développement de l'illuminisme et du romantisme albanais. Les militants de la renaissance albanaise avaient plusieurs raisons de s'adonner avec tant de passion surtout à la chanson

populaire. Étant des guides spirituels, des activistes politiques de la première ligne pour atteindre la liberté nationale, ils devaient non seulement collecter et publier le folklore albanais, mais aussi devaient-ils l'apprécier avec beaucoup d'enthousiasme. Il va de soi que dans ces appréciations, à côté des vérités objectives, il y avait vraiment beaucoup de romantisme ce qui, parfois, les menait à des points de vue albano-centristes naïfs, selon lesquels les ancêtres des Albanais représentaient la plus ancienne culture, au moins dans les Balkans. Mais il faut dire que l'enthousiasme des militants de la renaissance albanaise, faisant partie de l'enthousiasme témoigné partout par les romantiques pour le folklore, était indispensable pendant ces lourdes années-là où l'arbitraire et l'arrogance « scientifique » servaient directement les visées politiques anti-albanaïses, poursuivies par les nombreux ennemis du pays.

La tendance de l'illuminisme au rationalisme ne servait pas à découvrir toutes les valeurs de la sensation esthétique du folklore. Luttant contre la théologie, qui guidait la vie spirituelle sous la domination féodale, les représentants de l'illuminisme n'avaient pas épargné la critique contre les phénomènes de la culture traditionnelle, lesquelles avaient une origine purement religieuse, ainsi que contre les pratiques populaires lesquelles, venant des profondeurs des siècles, étaient grosses de préjugées et de superstitions. Nombre de gens des Lumières en Europe ne pouvaient pas faire autrement que lutter, en premier lieu, pour le triomphe de "la raison pure" et de l'objectivité scientifique. Mais, parmi eux et entre autres, Rousseau pensait autrement: sa théorie sur l'homme et la nature, il l'appuyait aussi sur les valeurs morales incontestables des gens simples, créés sous la puissante influence de la vie traditionnelle. Il avait remarqué que la culture populaire était composé aussi d'un élément évident de résistance contre l'injustice sociale dont il croyait la disparition et contre laquelle il luttait sincèrement. D'autres savants de l'époque considéraient les traditions populaires comme composantes de la culture de l'humanité, c'est pourquoi ils n'hésitaient pas de les inclure dans l'histoire et de s'en servir comme base pour leur raisonnement scientifique. John Herder considérait les chansons folkloriques, les fables et les légendes, un trésor de la sensibilité, des capacités et des efforts d'un peuple donné, un trésor de faits de la vie des ancêtres, des événements qui avaient sillonné l'histoire de l'existence et avaient créé l'image de la vie quotidienne allant du berceau à la tombe.

Les romantiques albanais (dont une partie étaient aussi des gens illustres des Lumières) avaient travaillé dans d'autres circonstances. Ils visaient la réalisation de l'indépendance du pays. Pour réaliser cette grande transformation du statut politique de l'Albanie, les gens des Lumières et les

romantiques albanais s'étaient adressés fortement même aux anciennes traditions du peuple: pour eux la langue, l'histoire, le folklore, en général sa culture, étaient irremplaçable pour affronter la pression assimilatrice des envahisseurs anciens et des nouveaux prétendants. C'était pour cette raison-là qu'à la différence des jugements de certains représentants de l'illuminisme européen dont ils avaient beaucoup appris sur nombre d'autres questions, ils voyaient en la culture populaire l'un des plus importants héritages historiques, psychologiques, éthiques et artistiques, ayant eu joué un rôle particulier dans la constitution et la survie de l'ethnie et du peuple albanais. En particulier dans la créativité artistique du peuple, les illuminés albanais (et aussi d'autres intellectuels éminents comme Fishta qui demeurèrent en quelque sorte loin des positions des Lumières) voyaient le mouvement interne de son âme, une archive *sui generis* de sa propre histoire. D'autre part, ils savaient bien que dans la tradition du peuple il y avait beaucoup de superstitions et de naïvetés, que la théogonie et la cosmogonie populaires (exprimées dans les mythes, les légendes, les us et coutumes, les chansons) créaient, dans la constitution spirituelle du peuple, à côté des valeurs, aussi une couche très stable, posant toujours des problèmes sur les voies de civilisation qu'ils avaient choisies pour l'émancipation de la vie du pays. Mais, cette couche n'empêchait pas du tout les gens des Lumières à pénétrer, en particulier à travers la poésie du peuple, dans les temps des ancêtres, pour y trouver, avec beaucoup de succès, les traits essentiels de l'identité ethnique de leurs compatriotes. Ces traits-là, transformés en valeurs artistiques de la poésie culturelle, constituaient très vite l'une des caractéristiques essentielles du romantisme albanais: un esprit national profond.

Comment était-il atteint ce grand résultat, apparu avec une densité exemplaire dans un nombre restreint d'écrits, surtout poétiques? Quels ont été les rapports entre le romantisme albanais et le folklore définissant, en fin de compte, l'acquis de l'essence nationale de la littérature de la Renaissance nationale albanaise? Il est certainement impossible que des questions pareilles, posées même avant, puissent avoir les solutions requises dans les quelques réflexions comme celles présentées dans cette communication. En tout cas, en s'appuyant sur des conclusions déjà admises, le raisonnement sur cela peut être mené plus avant.

En début de ces raisonnements il faut souligner que les attitudes des romantiques albanais vis-à-vis des monuments folkloriques convergeaient seulement sur quelques aspects avec les points de vue de nombre des romantiques européens occidentaux. De même que ces derniers, ils appréciaient les valeurs multiples de la créativité orale, la collectaient et la publiaient, en y apportant souvent des retouches. D'ailleurs il arrivait de les

voir publier leurs créations originales comme étant de source populaire. Les publications folkloriques de De Rada, de Thimi Mitko et de Zef Skiroi sont de nature pareille aux nombreuses publications de ce genre que l'on avait réalisées, quelques décennies avant, dans plusieurs pays européens.

Les interventions de De Rada et de Skiroi aux chansons des Arbëresh qu'ils avaient recueillies, n'étaient pas les seules; ils suivaient une pratique européenne connue, qui visait rendre plus facile et plus agréable la lecture de la poésie populaire.

L'un des facteurs importants, qui poussait les romantiques européens vers le folklore, c'était leur plate-forme esthétique, laquelle était fortement contraire à l'esthétique du classicisme, celle-ci visant seulement le rationalisme artistique, la dépréciation du sentimentalisme et exigeant un art élitiste, ce qui obligatoirement les menait à négliger la créativité orale. Entre temps, dans l'activité des romantiques albanais ce facteur n'est pas du tout apparu, pour la simple raison que le classicisme en Albanie était une tendance généralement post-romantique et qui certainement n'aurait pas d'avenir.

Entièrement conscients que l'histoire constituait le plus précieux patrimoine du peuple, les romantiques albanais lui ont consacré certaines de leurs œuvres les plus illustres. Mais ils ne se sont pas arrêtés là: en cours de route l'histoire s'était saturée de légendes et, parfois, elle ne vivait dans le peuple que par la légende. Elle apparaissait le plus souvent dans la chanson populaire laquelle, pour être présentée comme une valeur pan-nationale, parfois par les romantiques albanais, surtout par ceux arbëresh, elle était appelée une rhapsodie nationale. D'ailleurs, on l'a déjà mis en évidence qu'un certain nombre d'œuvres originales ont été présentées par eux comme des créations de chanteurs bardes, sans hésiter à poursuivre la pratique romantique reconnue de la "duperie littéraire". Les romantiques arbëresh se souciaient peu de savoir si les chansons qu'ils publiaient avaient une étendue large sur les territoires albanais; pour eux peu importait si leurs "duperies" littéraires passaient en tant que telles, tout comme avait été le cas de l'épreuve de pareille nature dans la littérature européenne.

Les romantiques albanais avaient remarqué sur le champ que par la chanson populaire se faisait découvrir un monde peu connu jusque-là, très ancien, peut-être des temps homériques, un monde pur par le message créé au cours des siècles, profond par son humanisme, fin par le beau qu'il avait façonné. D'autre part, toutes les circonstances spirituelles de l'époque rendaient possible pour les romantiques albanais de ne pas éprouver des incertitudes en ce qui concernait les voies à suivre pour la création de la littérature moderne albanaise. Leur choix avait été rapide et ferme. Comme il

a déjà été souligné, ils ressentait que, vu le niveau de scolarisation des Albanais à l'époque, seulement la poésie, une poésie simple et claire, reposant bien sur la beauté du vers populaire et pouvait influencer la vie spirituelle de ces années-là. C'est pourquoi nombre de romantiques albanais, des deux côtés de la mer, avaient commencé leur activité comme chansonniers populaires. Certains d'entre eux, tels De Rada et Skiroi, avaient déclaré ouvertement la valeur et la nécessité de faire reposer la poésie en tant que telle sur le folklore; d'autres, tels Serembe et Çajupi, avaient poursuivi cette pratique car elle convenait à leur penchant littéraire, tandis que Fishta, qui avait commencé *Lahuta e Malcis* purement comme une chanson populaire, avait fort bien compris qu'une œuvre à raisonnement épique-héroïque, à l'époque, ne pouvait être réalisée sans suivre les modèles folklorique du même genre dans toutes leurs sous-couches. En particulier chez Fishta, il est arrivé que la personnification, la figure la plus répandue dans la poésie populaire fût transformée (certainement dans quelques œuvres, ou parties) en une manière de penser poétique. C'est pour ces raisons-là que dans *Lahuta e Malcis* l'on peut parler d'une sorte de symbolique quelque peu particulière, à caractère mythologique-folklorique.

Par l'œuvre qu'ils ont laissée l'on voit clairement que le concept romantique reconnu, selon lequel le poète n'est qu'un interprète de l'âme de son propre peuple, était profondément enraciné dans la mentalité et dans la pratique artistique des romantiques albanais. Certainement, la tâche que s'étaient posée les romantiques, ils pouvaient la réaliser également en suivant d'autres voies de création littéraire. A quelques exceptions près, ils possédaient une vaste culture classique et moderne et, comme ils ont souvent fait preuve dans leur poésie, ils étaient en état de dépasser la beauté simplement folklorique, chaque fois qu'ils ressentaient cela comme spirituellement nécessaire. Et pourtant ils n'ont pas succombé devant les tentations vers la perfection formelle, accompagnant en permanence le tempérament fragile du créateur. Les romantiques albanais pouvaient dépasser facilement ces tentations, car ils ressentaient la beauté du vers populaire et, ce qui est plus important, ils comprenaient que, pendant les années de la Renaissance, pour être missionnaire et interprète de l'âme du peuple, il fallait absolument savoir faire de la poésie partant du traitement des moyens folkloriques de l'expression artistique. Autrement il était difficile de satisfaire à l'exigence constante des romantiques albanais pour faire adapter à la mentalité populaire ou plus exactement, à la mentalité des paysans, qui constituaient la majorité écrasante des Albanais, leurs idées poétiques, d'un contenu politique et moral condensé. Naim Frashëri, Gjergj Fishta et les autres tout comme De Rada et autres romantiques arbëresh,

tenaient bien compte de cette particularité démographique des Albanais, c'est pourquoi dans nombre de leurs œuvres écrites, l'artère ethnographique du contenu est très sensible. Partant de cette dernière analyse, les poèmes *Bageti e bujqësi*, de Naïm Frashëri, *Milo et Haidhe* et *Te dheu i huaj*, de Zef Skiroi, ainsi que *Lahuta e Malcis*, de Gjergj Fishta, ont en particulier une grande signification, et peuvent être appelés sans hésitation, un produit typique de la culture proprement albanaise. Il faut admettre que cette sorte de "ethnographisme poétique", conséquence directe des circonstances politiques de la Renaissance et du conditionnement psychique en découlant, constituait une source importante de première main pour la création de cet esprit national si sensible qui caractérisait le romantisme albanais. Il a été évident non seulement dans la littérature albanaise mais dans tout le romantisme balkanique, dans tous ces pays-là qui, au cours du XIX^e siècle, avaient posé et résolu la question nationale.

Bibliographie

- Bulo J., *Tipologjia e lirikës së Naim Frashërit*, Tiranë 1999.
Çabej E., *Shqiptarët midis Perëndimit dhe Lindjes*, Tiranë 1994.
Mandalà M., *La diaspora e il ritorno*, Palermo 1990.
Qosja R., *Historia e letërsisë shqipe*, I, II, III, Prishtinë 1984-1986.
Tieghem v. P., *Le romantisme dans la littérature européenne*, Paris 1969.
Uçi A., *Mitologjia, folklori, letërsia*, Tiranë 1982.

Marenglen VERLI

ECONOMIC POTENTIAL OF KOSOVA AND OTHER SEPARATED LANDS FROM ALBANIA IN 1913

Among the natural and created resources, which indicate directly and indirectly the economic potential of a nation and country (and here can not be excluded Kosova and other Albanian lands, arbitrarily being left out from independent Albania in 1913) there are the territorial extent, the geographical position, the surface and quality of agricultural land, the underground riches, the development of infrastructure, the urbanization's scale, the structure of economic branches, the dimension and balance of foreign trade, the standard of living, gross domestic production per capita, monetary reserves, etc. Important are also the number and average age of population, qualification etc.

If we make an observation, no matter how superficially it may be, we can notice that economic potential of Kosova and other Albanian lands, violently separated in 1913 from just created Albanian State, is superior in many indicators, against the economic potential of regions remained inside Albanian borders and is also superior against the other regions of Balkan peninsula, which are approximately like Kosova concerning territorial and demographical dimensions.

Concretely, from Independent Albania with a territory of 28 thousand km² and a population about 740 thousand inhabitants (703 thousand Albanians and 37 thousand Greeks, Arumens and Macedonians), were separated from Albanian ethnic trunk in favor of Serbia, Greece and Montenegro, about 40 thousand km², with a population about 850-900 thousand of inhabitants, which mean more then half of Albanian lands and population¹.

Separated lands being extended in the south, north and the east of the country, owed a favorable geographical position, which has transformed them in linking bridges for material and spiritual exchange between Albanian nation and lands with other Balkan nations and lands.

¹ Z. Shkodra, *Qyteti shqiptar gjatë Rilindjes Kombëtare*, Tiranë 1984, p. 32; *Historia e Shqipërisë*, II^e vol., Tiranë 1984, p. 37; *Id.*, III^e vol., p. 45, 64.

More than half of the Albanian ports and bays (12 from 22 of them), which faced two thirds of circulation trade, two from three of main horizontal *corridors* with their base in Adriatic coast, between Tivari and Shengjini and Jonian coast of Cameria, with the main port of Preveza, (which made twofold of Vlora's circulation trade and 1/3 of circulation of all southern Albanian ports), the eastern vertical corridor Shkup-Mitrovice traversable from the only railway existing in Albanian lands and also the thick network of domestic communication, after 1913 year, were destroyed losing their so far role, letting out from Albania the most efficient part of its infrastructure. This determined the breaking of Albanian *national market*, which was very consolidated at this time and integrated according to contemporary parameters with Balkan markets and abroad².

At the same time separated lands from Albania, represented the core's fund of the most qualitative *agricultural land*, respectively owing 2/3 of them, and were the main producers of granaries and other agricultural and animal products. Only in Kosova were about 400 thousand hectares of agricultural lands, or about 50 thousand hectares more than agricultural surface having Independent Albania in 1913 year. Naturally, the structure of agricultural economy and other economic branches holding the limitations and seal of time may be considered normal inside the framework of Ottoman Empire governance³.

In the economic potential of separated lands, should be accounted for also the economy of urban centers. In 25, among 56 cities of Albanian lands, lived more than half of urban population (51%). Cities as Prizreni with more than 25 thousand of inhabitants in the middle of XIX century (as much had also the Beograd of this time, respectively more three time as Athena, on the eve of its Independence), and naturally the centers of Albanian villages as Skoplje, Manastiri and Janina, which at the beginning of XX century had 20-40 thousand of inhabitants, but also other smallest

² L. Mile, *Çështje të historisë agrare shqiptare*, Tiranë 1984, p. 269-284; R. Çavolli, *Gjeografia regjionale e Kosovës*, Prishtinë, 1997, p. 5-6; Sh. Mema, *Shqipëria dhe shqiptarët në veprat e udhëtarëve anglezë*, Tiranë 1988, p. 176-193; D. Statovci, *Zhvillimi historik i zejtarisë dhe rëndësia e saj bashkëkohore për strukturën ekonomiko-shoqërore të KSA të Kosovës*, Prishtinë 1982, p. 27, 111, 237, 253, 256; Z. Shkodra, *op. cit.*, p. 165, 168., 213, 241-333 etc.

³ S. Brestovci, *Marrëdhëniet shqiptaro-serbo-malazeze (1830-1878)*, Prishtinë 1983, p. 47, 244; S. Raça, *Marrëdhëniet shqiptaro-greke 1829-1881*, Prishtinë 1990, p. 227-247; M. Verli, *Reforma agrare kolonizuese në Kosovë 1918-1941*, Bon-Tiranë 1992, p. 75; *Historia e Shqipërisë*, III^e vol., Tiranë 1984, p. 74 etc.; *Historia e Shqipërisë*, III^e vol., Tiranë 1984, p. 67-69.

centers, had urbanizations' parameters superior or at least equally with every center of Ottoman Balkan. In the cities of mentioned villages were in efficiency 8548 artisan and trade units and about 30 industrial units, or more than half of all trading and producing activities of Albanian lands (16921 artisan and trade units and 50 industrial units)⁴.

In terms of general income, duties and taxes collected and the standard of living in separated lands, they were in generally highest than in majority of Albanian Independent lands, and among highest in the framework of Ottoman territories in Balkan. Mentioned lands are considered as richest according the monetary reserves treasured in the form of precious metals.

The number of population and the young age of people, also the good professional values of active population, carrying on the trade of Albanian cities and countries, have been a testimony furthermore for the potential separated from Independent Albania.

During the course of time, will be revaluated also the underground riches of Kosova and other lands mentioned, especially coal reserves, polimetals, chromites etc, which during the XX century gave the Kosova the name of land with richest underground in Yugoslavia (50-60% of RSFY's reserves) and among richest in Europe and in the World.

Briefly, can be said that also why during some of decencies before the year 1913, Albanian lands and nation have had always more problems, because of negative impact of political and economical international circumstances, also why the rhythms of development were restricted and the structure of economic branches was not contemporaneous according to European standards and also why the foreign trade balance from Albanian ports become more and more passive, again the economic potential of Albanian lands arbitrarily separated from Independent Albania was considerable and can be said without hesitation that they were the most prosperities parts of all Albanian lands according to the framework of time.

* * *

⁴ *Historia e Shqipërisë*, III^e vol., Tiranë 1984, p. 60-61; L. Mile, *op. cit.*, p. 269,275,301; Z. Shkodra, *op. cit.*, p. 165, 200, 274, 299; R. Rexha, *Ulqini prej themelimit deri më 1918*, fans "Kosova", Prishtinë, 1976, nr. 5, p. 209; A. Viquesnel, *Voyage dans la Turquie d'Europe*, I^{er} vol., Paris 1868, p. 343; K. Prifti, *Lidhja e Pejës*, Tiranë 1984, p. 45, 47; D. Statovci, *op. cit.*, p. 293; Sh. Rahimi, *Vilajeti i Kosovës*, 1969, p. 34-35; D. Zografski, *Razvitak na kapitalističkite elementi vo Makedonija za vremena turskoto vladenije*, Skopje 1967, p. 525; T. Abdyli, *Gjendja dhe pozita e klasës punëtore në Kosovë (1918-1941)*, Prishtinë 1986, p. 27; M. Verli, *Ekonomia e Kosovës dhe vargonjtë e politikës jugosllave*, Tiranë 2000, p. 26-29.

Without any dubitation the breaking of Albanian lands, at 1913 year was fatal for Albanian nation in two sides of its boundary. The Albanian nation entirely, was destroyed in its integrity of lands and population, has lost its economic and cultural values, was pruned in its national education, was weaken in its political and military position, etc so much as its existence was at stake. It was devalued its geographical position, it was lost the regional control of transit trade, its rhythms of development lowered, becoming a day laborer of colonial type towards different powers (Italy, Serbia) from which Albania was impacted or occupied. As result, it was necessary to faced a great psychical burden and be spent a lot of energy and means in order to secure the existence, which as consequence, produced backwardness and a painful poverty.

In this framework *Albanian state* was excessively isolated economically and politically, has lost until then possibilities of capital accumulation, of technology implementation, experience etc. in order to develop with contemporaneous parameters its industry and other economic, preprimaries and productive branches. To the Albania has been created problems as far as for the nutrition of population (was provided only 50-70% of food), even was reduced considerably also the animal fund inherited. After the 1913 year, in a deep isolation were remained especially the lands in the north of Albania.

Also numerous were the problems which had the Albanian lands annexed from neighbors. Tendentious official politics brought in expropriation, poverty, backwardness and immigration (381 thousand hectares expropriated, about 300 thousand of people deported in the period among two world wars, and thousand of people deported latter, etc.) until to ethnic cleansing in peripheral regions. The interruption of traditional relations and the violent integration caused in the mentioned lands not only economic incalculable losses, but also the reorganization and the orientation of the economy toward the branches resulted non profitable. Many cities artificially separated from their own trunk because of new political boundaries (the cities of Dukagjin's plain, Dibra etc) passed some decencies of all round decadence. The possessions of Albanians were melt in many ways, while the psychosis of insecurity moved away the desire for investments, and turned as a normal phenomena endless immigration. The Albanian under the foreign domination were transformed in the second hand citizens attacked and violated in e permanent manner consequently not only subsided economically but also being left behind in the field of education and national culture.

Naturally all this consequences caused from institutionalized state politics of foreign regimes brought also in the aggravation of international relations with consequences in the regional stability.

Conclusion:

If the independence would be realized for all Albanian people in the 1913 year, would be created huge possibilities for prosperity. The human and economic potentials have been existed and exist also today. If in accordance with the passing of time, would be return the missing elements wherever it they are, that pave the way for integration and for the development of national and regional economy, culture, education etc, fruits would be not only in the benefit of Albanians, but also in the benefit of their neighbor, of Balkan and Europe.

Леонид ГИБИАНСКИЙ

ЮГОСЛАВИЯ В СОВЕТСКОЙ ПОЛИТИКЕ НА БАЛКАНАХ В НАЧАЛЕ ВТОРОЙ МИРОВОЙ ВОЙНЫ

В обширной исторической литературе о драматическом развитии на Балканах в начальной фазе Второй мировой войны, чьим итогом было завершившееся в апреле 1941. постепенное подчинение фактически всех стран полуострова (кроме Турции, балканской лишь отчасти) нацистской Германией и фашистской Италией, давно занимает важное место рассмотрение тех аспектов этого развития, которые касались столь крупной балканской страны, как Югославия, а особенно политики, проводившейся в отношении нее великими державами. Наиболее результативным в историографии явилось в данной связи изучение германской и итальянской политики и в довольно значительной мере – британской. Что же касалось политики СССР, стремившегося тогда тоже выступать в качестве одного из основных игроков на балканской международно-политической сцене, то хотя и его роль в югославском случае почти неизменно привлекала внимание исследователей, разработка этой темы долгое время оказывалась более чем затруднена в первую очередь недоступностью документов в советских архивах. Положение усугублялось тем, что в югославских архивах часть внешнеполитической документации начального периода войны отсутствовала, будучи утрачена в ходе нападения на страну в апреле 1941 г. и последующей оккупации. В итоге тема, о которой идет речь, затрагивалась в историографии, как правило, лишь в самом общем плане, причем в советской исторической литературе – при произвольно селективном изображении позиции СССР в соответствии с официальной апологетической версией¹. А в тех буквально единичных работах югославских и западных авторов, где названной

¹ Например: История дипломатии. Издание 2-е / Под редакцией А.А. Громыко и других. Т. IV. Москва, 1975. С. 156-158; Севостьянов П.П. Перед великим испытанием: Внешняя политика СССР накануне Великой Отечественной войны. Сентябрь 1939 г. – июнь 1941 г. Москва, 1981. С. 227-228; Славин Г.М. О советско-югославском Договоре о дружбе и ненападении (1941 г.) // Балканские исследования. Вып. 9: Вопросы социальной, политической и культурной истории Юго-Восточной Европы. Москва, 1984.

теме уделялось большее внимание², это вынужденно делалось без необходимых советских источников, с частичным использованием югославских документов и в значительной мере – косвенных данных, содержащихся в ставших гораздо раньше доступными для исследования материалах германской, итальянской, американской, британской, венгерской дипломатии.

Новые исследовательские перспективы были созданы начавшимся с рубежа 1980-х – 1990-х годов рассекречиванием прежде недоступной документации советских архивов, ставших затем российскими. Это дополнилось и открывшимся доступом к хранящимся в архиве Гуверовского института материалам, увезенным в 1941 г. в эмиграцию некоторыми югославскими политиками, дипломатами, военными, особенно Миланом Гавриловичем (Milan Gavrilović) и Жарко Поповичем (Žarko Popović), первый из которых был в 1940–1941 гг. посланником, а второй – военным атташе в Москве. Новые документы, часть которых начала и публиковаться³, стали в той

² К таковым относились прежде всего: Винавер В. Спільнополітичка позадина успоставляња југословенско-совјетских дипломатских односа 1940 године // [Матица српска.] Зборник за друштвене науке. Св. 45. Нови Сад, 1966; Он же. Прилог историји југословенско-совјетског политичког зближења 1940–41 године // Историјски гласник (Београд). 1966. Бр. 1; Он же. Југословенско-совјетски пакт од априла 1941 године // Там же. 1973. Бр. 1; Breccia A. Jugoslavia 1939–1941: Diplomazia della neutralità. Milano, 1978; Hoptner J. Yugoslavia in Crisis, 1934–1941. New York – London, 1962.

³ Можно ли было предотвратить апрельскую войну? (Новые документы о советско-югославском договоре о дружбе и ненападении 1941 г.) / Публикация подготовлена И.В. Бухаркиным, О.В. Лозинским // Вестник Министерства иностранных дел СССР. № 15 (49), 15 авг. 1989 г.; Vujošević U. Prepiska (radiogrami) СК КПЈ – ИККИ (Jun 1940 – decembar 1941) // Vojnoistorijski glasnik (Beograd). 1992. Br. 1/3. Некоторые материалы, относящиеся к данной теме, содержатся в документальных публикациях по более общей проблематике: Советско-югославские отношения 1917–1941 гг.: Сборник документов и материалов / Ответственные редакторы В.В. Зеленин, С. Цветкович. Москва, 1992 [далее – СЮО]; Коминтерн и вторая мировая война [далее – КВМВ]. Ч. I: До 22 июня 1941 г. / Составители Н.С. Лебедева, М.М. Наринский. Ответственные редакторы К.М. Андерсон, А.О. Чубарьян. Москва, 1994; Документы внешней политики [далее – ДВП]. Т. XXIII: 1940 – 22 июня 1941. Кн. 1. М., 1995; Кн. 2 (Ч. 1, 2). М., 1998; 1941 год: Документы / Науч. ред. В.П. Наумов. Кн. 1, 2. Москва, 1998; Отношения России (СССР) с Югославией 1941–1945 гг.: Документы и материалы. Москва, 1998 [далее – ОРИО] (сербское издание этой совместной российско-югославской публикации

или иной мере использоваться в появившихся за последние полтора десятилетия работах (в том числе и автора данного доклада), где рассматривались различные аспекты отношений между СССР и Югославией и политики Кремля на югославском направлении в начальный период войны⁴. Вместе с тем ситуация в историографии с изучением указанной проблематики довольно противоречива. Хотя открывшиеся источники значительно расширяют, а иногда и впервые дают основу для анализа некоторых прежде малоизвестных или вовсе неизвестных сторон упомянутой советской политики, однако, наряду с этим, чем дальше, тем все больше выявляются и весьма существенные моменты, относительно которых возможности исследования оказываются пока серьезно лимитированы. Причиной является

– Односи Југославије и Русије (СССР) 1941-1945: Документи и материјали. Београд, 1996 [далее – ОЈР]).

⁴ Волков В.К. Советско-югославские отношения в начальный период второй мировой войны в контексте мировых событий (1939-1941 гг.) // Советское славяноведение, 1990, № 6; Решетникова О.Н. Из истории советско-югославских отношений в начале второй мировой войны // Международные отношения и страны Центральной и Юго-Восточной Европы в начале Второй мировой войны (сентябрь 1939 – август 1940) / Ответственный редактор Л.Я. Гибианский. Москва, 1990; Она же. К вопросу о советско-югославском договоре о дружбе и ненападении // Международные отношения и страны Центральной и Юго-Восточной Европы в период фашистской агрессии на Балканах и подготовки нападения на СССР (сентябрь 1940 – июнь 1941) / Ответственные редакторы Л.Я. Гибианский, С.З. Случ. М., 1992; Cvetković S. Jugoslovensko-sovjetski pregovori 1941 oko zaključivanja ugovora o prijateljstvu i nenapadanju // Vojnoistorijski glasnik. 1991. Br. 1; Idem. Sovjetska prisutnost u jugoslovenskoj politici na početku Drugog svetskog rata // Istorija 20 veka (Beograd). 1995. Br. 1 (обе статьи Цветковича затем перепубликованы в сборнике его работ: Цветковић С. Југославија 1939-1941: совјетска присутност у југословенском политичком животу на почетку Другог светског рата. Београд, 1999); Сиполс В. Тайны дипломатические: Канун Великой Отечественной. 1939-1941. Москва, 1997. С. 285-303; Городецкий Г. Роковой самообман: Сталин и нападение Германии на Советский Союз / Перевод с английского. Москва, 1999. С. 168-187; Гибианский Л.Я. Югославский кризис начала 1941 г. и Советский Союз // Война и политика, 1939-1941 / Ответственный редактор А.О. Чубарьян. Москва, 1999; Восточная Европа между Гитлером и Сталиным. 1939-1941 гг. [коллективная монография] / Ответственные редакторы В.К. Волков, Л.Я. Гибианский. Москва, 1999. С. 405-501 (глава Гибианского «Югославия перед лицом фашистской агрессии и Советский Союз»).

ощутимая ограниченность рассекречивания в российских архивах применительно к ряду весьма важных категорий материалов по интересующей нас проблематике, включая и документы, касающиеся выработки и принятия внешнеполитических решений на высшем советском уровне. В данном докладе, основанном преимущественно на источниках, ставших доступными в последние годы, суммируется, по необходимости кратко, какие аспекты советской политики, проводившейся в отношении Югославии в рассматриваемый период, выясняются из анализа уже имеющихся теперь материалов, а что остается неясным или вовсе неизвестным и может быть исследовано лишь с привлечением других необходимых документов, которыми историки пока не располагают.

* * *

В отличие, например, от Румынии, Болгарии или Турции, к началу Второй мировой войны Югославия, сравнительно удаленная как от границ СССР, так и от зоны его тогдашних первоочередных территориальных, военно-политических и экономических устремлений, а к тому же почти до середины 1940 г. не имевшая с ним прямых отношений, оставалась во многом вне поля его политики⁵. Однако с развертыванием войны эта не только самая крупная из балканских стран, но и выделявшаяся среди них спецификой ее стратегического положения как единственная на полуострове, граничившая с обеими европейскими державами «оси» – Германией и Италией, стала все в большей мере привлекать внимание Москвы, которая рассматривала Балканы как сферу своих особых интересов. Пока не было дипломатических отношений СССР с Югославией, сведения о ее положении и политике должны были поставлять советские полпредства в соседних с ней государствах. В частности, в первой половине 1940 г., когда систематически появлялись известия о возможном развязывании Италией агрессивных действий против Югославии, полпредство⁶ СССР в Риме имело задание присылать в Народный комиссариат иностранных дел (НКИД) информационные обзоры о различных аспектах итало-югославских отношений и имеющихся проблемах⁷. А

⁵ Если, конечно, не считать деятельности подпольной компартии Югославии, направлявшейся из Москвы по каналам Коминтерна.

⁶ Так назывались тогда советские дипломатические представительства.

⁷ Архив внешней политики Российской Федерации (далее – АВП РФ). Фонд (далее – Ф.) 144. Опись (далее – Оп.) 2. Папка (далее – П.) 3. Дело (далее – Д.) 11. Листы (далее – Л.) 1-2; Оп. 2а. П. 3. Д. 2. Л. 1.

как сообщил в начале 1940 г. министру иностранных дел Югославии Александру Цинцар-Марковичу (Aleksandar Cincar-Marković) югославский посол в Турции Илия Шуменкович (Ilija Šumenković), в беседах, которые вел с ним и дипломатами из некоторых других стран полпред СССР в Анкаре Алексей Терентьев, давалось понять, что в Москве положительно отнеслись бы к установлению советско-югославских отношений⁸. То, что советская сторона действительно стремилась к этому, было затем ясно подтверждено ее немедленным согласием на последовавшие югославские предложения в конце марта – начале апреля 1940 г. об установлении официальных экономических отношений и заключении торгового договора, а в июне – об установлении дипломатических отношений⁹.

Пока отсутствуют документы о том, как принимались в Кремле решения по названным вопросам и из каких непосредственных расчетов в данной связи там исходили. В общем плане нет сомнений в правомерности распространенного в историографии вывода, что советская позиция была обусловлена стремлением к получению возможностей оказать свое влияние на Югославию, воспрепятствовать подчинению ее, как и других балканских стран, державами «оси» и вместе с тем противостоять англо-французскому, а когда Франция потерпела поражение, – британскому воздействию на югославскую политику, равно как в целом на развитие ситуации на Балканах. Однако остается не совсем ясным, что конкретно намечалось предпринять в югославском случае.

Обращает на себя внимание, что Вячеслав Молотов, тогдашний глава правительства и нарком иностранных дел СССР, с самого же начала своих контактов с официальными югославскими представителями – при встрече 8 мая 1940 г. с делегацией, приехавшей в Москву для заключения экономических соглашений, а затем при первом посещении его 17 июля посланником Гавриловичем – неизменно поднимал вопрос о возможностях урегулирования и установления более тесных югославо-болгарских отношений и достаточно явно выражал советскую заинтересованность в этом. Он

⁸ Архив Југославије (далее – АЈ). Фонд (далее – Ф.) 370. Фасцикла (далее – Фасц.) 34. Архивска јединица (далее – Арх. јед.) 95. Листови (далее – Л.) 595-597.

⁹ Об обмене предложениями и ответами на них, происходившем через дипломатические представительства обеих стран в Турции см.: СЮО. С. 308; АЈ. Ф. 370. Фасц. 34. Арх. јед. 95. Л. 599-601, 606-607, 610, 646, 658.

делал акцент на тезисе о важности сближения между славянскими народами для противодействия тому, чтобы за счет славян расширились территории других народов, среди которых прежде всего назвал немцев и итальянцев¹⁰. Повторявшееся обращение Молотова к этой теме дает основание полагать, что в Кремле тогда раздумывали, в качестве одного из желательных вариантов, над идеей образования некоего альянса между Югославией и Болгарией, который был бы как-то связан с СССР, а то и находился бы под эгидой последнего, тем самым способствуя обеспечению советских интересов на Балканах в противовес европейским державам «оси», а также западным державам. Что касалось Болгарии, известно, что еще осенью 1939 г. ей было предложено советской стороной заключить с СССР пакт о взаимопомощи, а в ответ на отклонение этого Софией Москва, не отказываясь от своего замысла, решила подождать до более подходящего момента¹¹. И год спустя, в ноябре 1940 г., возобновила свою попытку, на сей раз очень настойчиво, как на переговорах Молотова в Берлине, так и в обращении к болгарскому руководству, причем имелось в виду, что Болгария станет частью сферы влияния СССР, вплоть до советского военного присутствия в этой стране¹². Возможно, в советских верхах, проявляя заинтересованность в югославо-болгарском сближении, рассчитывали, что тем самым удастся в какой-то мере подключить со временем и Югославию к той комбинации, которую Кремль хотел осуществить в отношении Болгарии. Но в документах, которые до сих пор стали доступными для исследования, определенных данных на сей счет не обнаружено. Так же, как нет пока данных и о том, было ли обусловлено единым замыслом или, наоборот, явилось следствием случайного совпадения то любопытное обстоятельство, что генеральный секретарь Исполкома Коминтерна (ИККИ) Георги Димитров, наряду с отправкой 25 ноября 1940 г. подпольному ЦК Болгарской компартии директивы инициировать широкую общественную кампанию в поддержку предложения СССР о заключении советско-болгарского пакта о взаимопомощи, послал 30 ноября подпольному руководству Компартии

¹⁰ АВП РФ. Ф. 06. Оп. 2. П. 2. Д. 11. Л. 120-121; П. 28. Д. 364. Л. 1, 5.

¹¹ Советско-болгарские отношения и связи: Документы и материалы. Т. I: Ноябрь 1917 – сентябрь 1944 / Ответственные редакторы Л.Б. Валиев, В. Хаджиниколов. Москва, 1976. С. 464-465, 468-469; ДВП. Т. XXII: 1939 год. Кн. 2. Москва, 1992. С. 279-280.

¹² ДВП. Т. XXIII: 1940 – 22 июня 1941. Кн. 2 (Ч. 1). С. 31, 61, 70, 76, 109-111, 137-138, 158-161.

Югославии (КПЮ) директиву поставить в своей пропаганде вопрос о необходимости заключения советско-югославского пакта о взаимопомощи¹³.

Выраженная Молотовым советская заинтересованность в югославо-болгарском сближении ставит перед исследователем и вопрос о том, как при этом представляло себе руководство СССР — и представляло ли вообще — возможность урегулирования тогдашних территориальных проблем между Болгарией и Югославией, в основном в Македонии. Из имеющихся документов видно, что при встрече с югославской экономической делегацией 8 мая 1940 г. Молотов ни словом не касался этих проблем, но в беседе с Гавриловичем 17 июля упомянул об их существовании. Причем, согласно советской записи, он в данной связи лишь констатировал, что «Болгария, обиженная после [Первой] мировой войны, была заинтересована в пересмотре статус-кво», имея в виду весь комплекс ее территориальных претензий к соседним странам. Согласно же донесению, полученному в Белграде от Гавриловича, Молотов сказал о «естественности» подобного ее желания, и посланник вынес впечатление, что Москва, возможно, склонна помочь реализации некоторых из таких претензий¹⁴. Какие бы из сведений ни были точнее, известно, что СССР вслед за тем открыто поддержал территориальные требования Болгарии к Румынии, с которой у него были напряженные отношения и собственные территориальные счета, а скрытно — к Греции, которую рассматривал как страну, связанную с британской политикой на Балканах. К тому же в греческом случае Москва обуславливала содействие территориальным устремлениям Болгарии согласием последней на заключение советско-болгарского пакта о взаимопомощи¹⁵. Но что могла предложить советская сторона по поводу спорных территориальных проблем между Югославией и Болгарией, если была заинтересована в своем сближении с той и другой, а также в улучшении югославо-болгарских отношений? Из источников, которые до сих пор оказалось возможным исследовать, не видно, чтобы в Москве анализировался подобный вопрос, а тем более вырабатывалось какое-то

¹³ О посылке директив см.: КВМВ. Ч. I. С. 454; Димитров Г. Дневник (9 март 1933 — 6 февруари 1949). София, 1997. С. 203; Vujošević U. Op. cit. S. 324.

¹⁴ АВП РФ. Ф. 06. Оп. 2. П. 28. Д. 364. Л. 5; А.Г. Ф. 370. Фасц. 34. Арх. јед. 95. Л. 692.

¹⁵ ДВП. Т. XXIII. Кн. 2 (Ч. 1). С. 159.

решение. Как не видно и того, чтобы тема желательности сближения между Югославией и Болгарией, столь настойчиво начатая Молотовым, вообще продолжала затем подниматься представителями СССР перед югославской стороной. А изучение имеющихся югославских документов подтверждает, что об этом больше не было речи.

Если учесть данные обстоятельства, то в итоге возникает впечатление, что упомянутые высказывания Молотова, первоначально воспринятые официальным Белградом всерьез и сразу же вызвавшие там явную озабоченность¹⁶, были скорее импульсивной импровизацией, отражавшей желания Москвы и навеянные такими желаниями умозрительные схемы, нежели выражением сколько-нибудь продуманного плана, который бы опирался на знание и анализ балканских реалий. Впрочем, подобное явление отнюдь не было исключением в тогдашней советской политике на Балканах. Напомним хотя бы, что ведь и названный выше замысел Кремля по поводу Болгарии, получивший гораздо более ясные очертания и даже ставший точкой приложения настойчивых практических усилий со стороны СССР, тоже был построен на желаниях и представлениях, далеких от реальности, ввиду чего потерпел в ноябре 1940 г. окончательное фиаско. Разница состояла в том, что в случае с Болгарией советское руководство не прекращало стремиться к реализации своей идеи, пока на ней не был поставлен крест Софией, ответившей повторным отказом, а попытку воздействовать на Белград в пользу югославо-болгарского сближения быстро прекратило само. Возможно потому, что уже при беседе с Гавриловичем 17 июля Молотов натолкнулся на решительно выраженную посланником позицию, что на данном этапе урегулирование и улучшение отношений Югославии с Болгарией неосуществимо ввиду внешнеполитического курса последней, являвшегося, по оценке Гавриловича, неотвратимо прогерманским¹⁷.

Дело, однако, не ограничилось тем, что советская сторона прекратила начатую было ею попытку инициировать югославо-болгарское сближение. Еще более существенным являлось то, что, если судить как по советским, так и по югославским документам, ставшим до сих пор доступными, с этого времени и, по крайней мере, до начала весны 1941 г. Москва в своих отношениях с Белградом вообще не стала

¹⁶ СЮО. С. 324; А.И. Ф. 370. Фасц. 34. Арх. јед. 95. Л. 636.

¹⁷ АВП РФ. Ф. 06. Оп. 2. П. 28. Д. 364. Л. 1-2, 5 (частично опубликовано в СЮО. С. 333).

выступать с какими-либо политическими инициативами. В течение названного периода она лишь тем или иным образом реагировала на имевшие политический характер предложения или зондажи, предпринимавшиеся в контактах с нею югославскими представителями.

Подобного рода шаги, исходившие от югославов, определялись основными целями, во имя которых руководство Югославии во главе с принцем-регентом Павлом Карагеоргиевичем (Pavle Karađorđević), фактическим правителем страны при еще не достигшем совершеннолетия короле Петре II, было вынуждено, несмотря на свой долгий отказ от признания большевистского режима, само в итоге предложить Советскому Союзу установление отношений. Во-первых, югославская сторона стремилась в какой-то степени заручиться советской политико-дипломатической поддержкой на международной арене перед лицом быстро нараставшей угрозы, которую несла экспансия держав «оси» в балкано-дунайском регионе. Объявив о нейтралитете и пытаясь лавировать между великими державами, чьи интересы перекрещивались на Балканах, Белград надеялся, что советская поддержка может расширить для него возможности такого лавирования. Во-вторых, руководство Югославии, очень обеспокоенное крайне сузившимися возможностями приобретения за рубежом вооружения, необходимого для усиления обороноспособности страны, особенно рассчитывало использовать СССР как новый, не зависящий от Германии и Италии источник снабжения вооружением, а также материалами стратегического характера для нужд армии.

Что касалось первого, то когда с июля 1940 г. началась работа югославской дипломатической миссии в Москве, Гаврилович, а также советник миссии Владислав Маркович в беседах с руководящими работниками НКВД (Молотовым, его заместителями Андреем Вышинским, Владимиром Деканозовым, Соломоном Лозовским, заведующими некоторых отделов) постоянно стремились, по мере возможности, поставить вопрос о трудном положении своей страны и опасном развитии на Балканах ввиду политики Германии и Италии и выяснить, какова может быть позиция СССР при том или ином критическом обороте событий в регионе, а особенно при непосредственной угрозе независимости либо территориальной целостности Югославии. При этом старались подчеркнуть, что сохранение самостоятельности Югославии соответствует геополитическим интересам СССР на Балканах и в зоне Проливов. На эти шаги советская сторона неизменно, хотя иногда в тактически

разной форме, реагировала одним образом: уклонялась от ответа¹⁸. Как видно из документов, помимо недоверия к югославской политике лавирования и подозрений по поводу связи Белграда с Лондоном, главным в такой советской позиции было опасение ангажирования, способного нарушить советско-германские отношения, ставшие результатом договоренностей 1939 г. В установке о линии поведения в отношениях с югославским руководством, посланной 17 октября 1940 г. Молотовым полпреду в Белграде Виктору Плотникову, указывалось, что советское правительство сочувствует делу независимости Югославии, но если речь идет об отношениях СССР с Германией, то, поскольку последняя выполняет августовский договор 1939 г., у советского правительства нет оснований для вмешательства в ее действия¹⁹. Эта установка приобретала тем большее значение в политике Москвы, что осенью 1940 г., прямо предъявив нацистскому руководству претензии на превращение Болгарии в сферу своего контроля и на свое присутствие в зоне Проливов, советская сторона вместе с тем заняла на переговорах Молотова в Берлине позицию демонстративной сдержанности по поводу Югославии, а также Греции, указывая, что хочет лишь знать, что думает предпринять там «ось», т.е. как бы признавая там приоритет интересов Германии и Италии²⁰.

Что же касалось второго из устремлений югославской стороны – получения из СССР вооружения и стратегических материалов, то она стала ставить перед советскими представителями этот вопрос еще при установлении экономических отношений весной 1940 г., а затем в сентябре он был поднят военным атташе Жарко Поповичем при первом же его визите наркому обороны Семену Тимошенко²¹. С этого визита, во время которого было выражено позитивное советское отношение к продаже Югославии значительного количества вооружения, включая тяжелое – бронетехнику, артиллерию, авиацию, фактически начались переговоры о таких поставках, тянувшиеся с перерывами до февраля

¹⁸ См.: ДВП. Т. XXIII. Кн. 1. С. 425–426; Кн. 2 (Ч. 1). С. 24; АВП РФ. Ф. 06. Оп. 2. П. 28. Д. 364. Л. 1–5 (частично см. также СЮО. С. 333–334); Ф. 012. Оп. 2. П. 17. Д. 173. Л. 74, 79, 81–82, 90, 94; Hoover Institution Archives. Collection: Milan Gavrilović Papers (далее – НИА-Gav.). Box 31. Folder 2. Gavrilović – МПР, 22.08.1940.

¹⁹ ДВП. Т. XXIII. Кн. 1. С. 687.

²⁰ Там же. Кн. 2 (Ч. 1). С. 31, 76.

²¹ СЮО. С. 315, 324; АВП РФ. Ф. 144. Оп. 2а. П. 3. Д. 2. Л. 5–6; Hoover Institution Archives. Collection: Žarko Popović Papers (далее – НИА-Pop.). Box 1. Folder 12. P. 1–2; Folder 14.

1941 г. При отсутствии доступных советских источников о переговорах, пока можно судить об их ходе лишь на основе материалов, отложившихся в архивной коллекции Поповича²². Из этих документов видно, что, несмотря на достигнутые договоренности об объеме, ассортименте, а также способах поставок и неоднократные обещания Москвы начать их осуществление, она так к ним и не приступила. Причем, то вообще не давала этому подолгу никаких объяснений, то вдруг задним числом ссылалась на подписание в октябре 1940 г. югославо-германского хозяйственного протокола, а в декабре – югославо-венгерского договора «о вечной дружбе» как на признаки отдаления Югославии от СССР, то снова намекала на предстоящие поставки, но опять ничего не делала. Без необходимых советских источников отсутствуют и документальные данные о том, каковы были действительные причины такого поведения. Но, судя по непрерывно высказывавшемуся при этом Поповичу советскими представителями опасению, как бы обязательная тайна поставок не была нарушена при их осуществлении, главным в советской позиции оставалась боязнь нанести ущерб отношениям СССР с Германией.

Таким образом, несовместимость заинтересованности Кремля в том, чтобы поддержать югославов против давления «оси», с одной стороны, и его же стремления не обнаружить себя перед Берлином в качестве противовеса немцам в Югославии, с другой стороны, приводила в итоге к уклонению СССР как от политико-дипломатического ободрения Белграда возможностью хоть какой-то советской поддержки на международной арене, так и от продажи вооружения для югославской армии. А такое положение объективно способствовало ослаблению позиции Югославии и сужению для нее поля внешнеполитического маневрирования.

Это, в частности, дало о себе знать и в тот момент, когда в феврале – марте 1941 г. давление Берлина резко возросло и достигло критической отметки с предъявлением Белграду фактически ультиматума о скорейшем присоединении к Тройственному пакту. В начале февраля, перед поездкой югославского премьер-министра Драгиши Цветковича (Dragiša Cvetković) и министра иностранных дел Цинцар-Марковича к Гитлеру, была через Гавриловича предпринята попытка выяснить советскую позицию в связи с происходившим новым витком германского военно-политического наступления на Балканах

²² HIA-Pop. Box 1. Folders 18; 21; 23; 24; 26; 27; 28; 30; 32; 33; 35; 36. P. 2-3; Box 2. Folder 28. P. 4-5; Box 3. Folder «Др Гаврилович, Москва». P. 6, 7.

(наращиванием войск в Румынии и подготовкой к их вступлению в Болгарию) и опасностью, непосредственно складывавшейся для Югославии. Но на вопросы Гавриловича принявший его Вышинский продолжал прежнюю линию, уклоняясь от определенного ответа, в результате чего посланник сообщил в Белград о своем впечатлении, что СССР, несмотря на свою заинтересованность в балканском регионе, пока все еще предпочитает выжидать и не вступать из-за Балкан в прямой конфликт с Германией²³. Вывод Гавриловича был верен, но подобная информация не могла стимулировать Белград к противостоянию германскому нажиму. То же касалось и неполучения вооружения из СССР. Оценки о неготовности армии к противостоянию «оси» были выдвинуты как важный фактор, когда югославскому руководству пришлось решать, подчиниться ли требованию о присоединении страны к Тройственному пакту. Можно только гадать, повлияли бы советские поставки на решение или нет. Но несомненно, что их отсутствие скорее усиливало тенденцию к принятию диктата Берлина.

Вместе с тем некоторые из имеющихся источников ставят исследователя перед загадкой, не изменилась ли позиция Кремля в начале марта, когда столь важная для СССР Болгария, уступив гитлеровскому нажиму, последовала за Румынией и присоединилась к Тройственному пакту, а Югославия все еще колебалась перед тем, как сделать окончательный выбор. Загадка порождена тем, что, с одной стороны, в телеграфной переписке с Белградом 9-14 марта Гаврилович сообщал, что какие-то – не названные им – советские военные представители дали понять: желательно заключение военного пакта между СССР и Югославией, но с такой инициативой должны выступить сами югославы²⁴. А с другой стороны, среди ставших доступными советских материалов есть телеграмма Молотова полпредству в Белграде от 14 марта, что всякие слухи по поводу якобы переговоров с югославами о военном союзе – вымысел²⁵. И никакие другие документы – ни советские, ни югославские, которые бы подтверждали то, о чем говорилось в телеграммах Гавриловича, не

²³ ДВП. Т. XXIII. Кн. 2 (Ч. 1). С. 387-389; *Aprilski rat 1941: Zbornik dokumenata*. Knj. 2 / Priredio A. Miletić. Odgovorni urednik F. Trgo. Beograd, 1987. S. 62, 74-76.

²⁴ НИА-Гав. Box 32. Folder 2. Gavrilović, Moskva, 9.03.1941. Str. Pov. Br. 111; ОЛР. С. 12-15 (не вполне точный перевод на русский язык см. в ОЛЮ. С. 9-11).

²⁵ ОЛЮ. С. 11.

известны. Возникает вопрос, что же достоверно – его ли сообщения или утверждение Молотова.

Еще до того, как стала известна телеграмма Молотова, в историографии при упоминании о сообщениях Гавриловича уже высказывалось сомнение, не были ли они мистификацией, то ли предпринятой им самим, то ли инициированной кем-то в югославских верхах, то ли организованной англичанами, по чьим каналам связи велась часть этой его переписки с Белградом. Целью мистификации называлась заинтересованность в том, чтобы организовать соответствующее обращение югославского правительства к Кремлю, способное, быть может, все-таки побудить СССР к активному вмешательству на Балканах для противостояния Германии, в частности в случае с Югославией, что усилило бы позиции последней перед лицом давления Берлина. Но все версии на сей счет, даже те, что выдвигались довольно безапелляционно, были на самом деле не более чем предположениями, ибо их авторы не располагали конкретными документально подтвержденными данными²⁶. Дополнительную загадочность этой истории придавала личность того, кому, согласно сообщениям Гавриловича, анонимные советские военные и сделали упомянутые предложения. Речь шла о Божине Симиче (Božin Simić), который не раз фигурировал в историографии как неофициальный югославский эмиссар, приехавший перед тем в Москву. Отставной полковник, некогда являвшийся участником небезызвестной национально-радикальной сербской конспиративной организации «Объединение или смерть» («Черная рука»), а в ходе первой мировой войны и сразу после нее некоторое время находившийся в России, он был в начале 1940-х годов связан с патриотически и славянофильски ориентированными кругами сербских политиков и военных. В историографии постулировалось, хотя и без каких-либо доказательств, что он контактировал с советской военной разведкой²⁷. Не раз упоминалось и о его миссии в Москву, однако о ней фактически ничего не было известно: кто, когда и с какой целью его туда послал, что и с какими результатами он там делал.

В некоторых документах, которые оказалось возможным исследовать в последние годы, содержатся крайне скупые отрывочные

²⁶ Некоторые из версий историографии специально рассматривались нами в: Восточная Европа между Гитлером и Сталиным. С. 446–452.

²⁷ См., например: Petranović B., Dautović S. Jugoslovenska revolucija i SSSR (1941–1945). Beograd, 1988. S. 16, 28, 41, 43, 49, 95.

сведения, что Симич был секретно послан с неким «специальным заданием» по решению, принятому принцем-регентом Павлом Карагеоргиевичем еще в декабре 1940 г., прибыл в Москву на рубеже февраля – марта 1941 г. и имел полномочия для ведения переговоров с советским правительством²⁸. В чем состояла суть задания, остается неизвестным. О деятельности Симича в Москве тоже никаких конкретных данных пока так и нет. Согласно неопубликованным воспоминаниям военного атташе Поповича, сам Симич говорил тогда, что «имеет прочные связи в высших военных кругах Советской России». Попович считал это выдумкой²⁹. Однако из отдельных упоминаний в некоторых ставших известными в последние годы советских документах, относящихся к событиям, которые происходили уже после военного переворота в Югославии, совершенного 27 марта 1941 г. противниками присоединения к «оси», следует, что Симич действительно имел довольно серьезные связи с советской стороной. Так, при подготовке поездки в Москву делегации нового югославского правительства Молотов телеграфировал советскому полпредству в Белграде 31 марта о желательности включения Симича в состав делегации. А когда, таким образом, в начале апреля тот вновь оказался в Москве, то, помимо переговоров делегации в НКВД, отдельно встречался с начальником разведуправления советского генштаба Федором Голиковым³⁰.

Подобные сведения должны скорее свидетельствовать в пользу того, что для советской стороны Симич был лицом, которому и в начале марта могли делать доверительные предложения. Но предлагалось ли через него то, о чем сообщал в Белград Гаврилович, выяснится лишь при обнаружении советских документов, которые бы это конкретно подтверждали, или каких-то югославских либо (если имела место мистификация с английским участием) британских документов, которые бы это столь же конкретно опровергали.

Пока же версии как Гавриловича, так и Молотова, каждая по-своему, способны внушать определенные сомнения. Так, в случае с телеграммами Гавриловича обращает на себя внимание, что хотя в них

²⁸ А.Ф. 378. Фасц. 1 (несређено). Арх. јед. «Посланство КЈ у Кујбишеву 1940/1941. Персонална решења службеника». Персонална документација «Симић Божин»; ДВП. Т. XXIII. Кн. 2 (Ч. 1). С. 200; ОРЈУ. С. 9; НИА-Рор. Box 1. Folder 58. P. 15; Box 2. Folder 28. P. 5.

²⁹ НИА-Рор. Box 1. Folder 58. P. 15-17; Box 2. Folder 28. P. 6, 8.

³⁰ ОРЈУ. С. 20; ДВП. Т. XXIII. Кн. 2 (Ч. 2). С. 531, 532.

фактически ничего не говорилось о тех, кто, по его утверждению, выдвинул негласное советское пожелание, посланник настойчиво рекомендовал своему правительству откликнуться на это пожелание, обратившись к правительству СССР с предложением о заключении военного пакта, а пока не соглашаться на требование Берлина. И вместе с тем заранее предупреждал Белград, что не исключена возможность отрицательного ответа советского правительства на такое югославское обращение. Данное обстоятельство, учитывая, что Гаврилович являлся решительным противником присоединения к Тройственному пакту, дает основания для подозрения, не были ли сообщения посланника выдумкой, которая была призвана подвигнуть югославское руководство на подобное обращение к СССР и запущена в надежде добиться таким способом либо советского согласия, либо, если получить его не удастся, хотя бы отсрочки принятия Югославией решения, навязываемого Гитлером. А Симич, стоявший на тех же позициях, что и посланник, вполне мог быть соучастником подобной мистификации. Что же касается телеграммы Молотова от 14 марта, то следует иметь в виду, что она представляла собой установку, адресованную полпредству в ситуации, когда вслед за первым из упомянутых сообщений Гавриловича, посланным 9 марта, в западных средствах информации появились известия о готовящемся военном союзе между СССР и Югославией. Факт такой утечки сведений, отправленных Гавриловичем в Белград, был отмечен в переписке между посланником и Цинцар-Марковичем³¹. Не известно, была ли утечка случайной или намеренной, а если намеренной, то кем и для чего инспирировалась. Но очевидно, что распространение подобных известий, независимо от того, делалось ли Симичу такого рода предложение или нет, должно было восприниматься советским руководством очень болезненно ввиду его опасения по поводу советско-германских отношений. А это значит, что в любом случае, даже если Симичу соответствующее предложение и делалось, Москва скорее всего оказывалась заинтересованной все отрицать. Установка полпредству в Белграде едва ли могла быть тут исключением.

Выраженная телеграммой Молотова от 14 марта реакция на распространение упомянутых известий позволяет судить о том, как могла повлиять возникшая ситуация на позицию советского руководства по поводу Югославии. Если никакого предложения Симичу не делалось, а оно было выдумано им и (или) Гавриловичем, то

³¹ ОЛР. С. 12-13 (см. также ОЛЮ. С. 10).

власти в Белграде должны были после этих известий выглядеть в глазах Кремля прямым провокатором. Если же предложение действительно имело место, то югославское правительство представало в качестве такого, с которым нельзя вести никаких дел. В любом из этих случаев какие-либо дальнейшие переговоры между Москвой и существовавшим югославским режимом, очевидно, исключались.

Впрочем, Белград предпочел переговоры с Берлином о более приемлемых условиях присоединения к Тройственному пакту, которое в итоге состоялось 25 марта. А для позиции СССР в связи с этим характерны два момента. Во-первых, когда 22 марта, в соответствии с указанием из Лондона, британский посол в Москве Стаффорд Криппс (Stafford Cripps) и, по его предложению, Гаврилович, действовавший без ведома Белграда, обратились к Вышинскому с запросом, не может ли все-таки правительство СССР как-либо выступить против предстоящего присоединения Югославии к Тройственному пакту, оба – после доклада Вышинского советскому руководству – получили отказ³². Во-вторых, в тот же день из ИККИ была отправлена радиошифровка генеральному секретарю КПЮ Йосипу Броз Тито (Josip Broz Tito) с директивой «занять решительную позицию» против капитуляции перед Германией, поддержать движение за «всенародный отпор» военной угрозе и требовать установления дружбы с СССР³³. Очевидно, советское руководство решило ориентироваться на организацию широкой внутриюгославской борьбы против правительства и подчинения гитлеровскому диктату. Более того, согласно воспоминаниям Павла Судоплатова, тогда заместителя начальника разведывательного управления Народного комиссариата государственной безопасности СССР, Москва стала планировать военный переворот в Югославии.

Традиционно считалось, что организаторы переворота, произведенного 27 марта 1941 г., были связаны с британской разведкой. В югославской историографии и публицистике, время от

³² ДВП. Т. XXIII. Кн. 2 (Ч. 2). С. 490, 493-494; Посетители кремлевского кабинета И.В. Сталина: Журналы (тетради) записи лиц, принятых первым генсеком. 1924-1953 гг. / Публикацию подготовили А.В. Коротков, А.Д. Чернев, А.А. Чернобаев // Исторический архив. 1996. № 2. С. 43; HIA-Gav. Box 32. Folder 2. Gavrilović – MIP, 23.03.1941, Str. Pov. Br. 133; Woodward L. British Foreign Policy in the Second World War. Vol. I. London, 1970. P. 539.

³³ Broz Tito J. Sabrana djela. Knj. 6. Beograd, 1977. S. 213; Vujošević U. Op. cit. S. 327.

времени появлялись отдельные соображения о том, что советские спецслужбы, возможно, тоже были в курсе подготовки переворота, а то и повлияли в известной мере на нее. Однако никаких конкретных фактов и источников при этом не приводилось³⁴. По утверждению Судоплатова, представители советских разведслужб «активно поддерживали» переворот в соответствии с решением, принятым Сталиным и Молотовым. Но ни о том, какую конкретную роль советская разведка при этом играла, ни о том, с кем именно она была связана в Белграде, Судоплатов даже не упомянул³⁵. Между тем никакие другие источники, в которых бы содержались какие-либо данные о советской причастности к перевороту, не известны. И до тех пор, пока не станут доступными советские документы на сей счет, судить о действительной степени этой причастности невозможно.

Что же касается советских действий после переворота, то в последние годы база для их исследования существенно расширилась благодаря ряду ставших доступными материалов, главным образом дипломатических. Они позволяют в гораздо большей мере проследить ход советско-югославских контактов, активно развернувшихся после переворота и прихода к власти правительства Душана Симовича (Dušan Simović).

Из этих документов, в частности, выясняются многие важные моменты того, как шла подготовка к московским переговорам о заключении договора между двумя странами, начало которой было фактически положено встречей 30 марта между руководителями советского полпредства в Белграде с югославским военным министром Боголюбом Иличем (Bogoljub Ilić). На ней Илич поставил от имени Симовича вопрос о желательности военно-политического союза Югославии с СССР, ибо это, с одной стороны, вынудит Германию и ее сообщников по «оси» воздержаться, хотя бы на время, от нападения на Югославию, а с другой стороны, обеспечит получение необходимого вооружения для югославской армии, в результате чего повысится обороноспособность страны. Уже через несколько часов последовала просьба от Симовича о немедленном назначении представителей обеих

³⁴ См., например: Petranović B., Dautović S. Op. cit. S. 16; Terzić V. *Slom Kraljevine Jugoslavije: Uzroci i posledice poraza*. 2 izd. Knj. 1. Ljubljana – Beograd – Titograd, 1984. S. 460-461.

³⁵ Судоплатов П.А. *Разведка и Кремль: Записки нежелательного свидетеля*. М., 1996. С. 136-137; Он же. *Разные дни тайной войны и дипломатии*. 1941 г. М., 2001. С. 129-130.

сторон для переговоров о заключении договора и практических шагах для быстрой организации переговоров в Белграде или Москве. И на следующий же день Молотов телеграфировал о согласии на немедленное прибытие югославской делегации в Москву³⁶. То, что не только югославская, но и советская сторона очень торопилась, свидетельствует об обоюдном стремлении упредить возможное нападение «оси» на Югославию и поставить Берлин перед совершившимся фактом. По той же причине вся подготовка переговоров и сами они шли в обстановке строжайшей секретности. С момента получения Москвой югославского предложения о договоре вся информация по этому поводу, в отличие от обычной практики рассылки узкому кругу членов Политбюро (так называемой «пятерке»), стала поступать лишь Сталину и Молотову, а также отряженному для переговоров с югославами Вышинскому³⁷. Весь остальной состав Политбюро познакомили лишь 4 апреля с уже выработанным текстом договора, т.е. в тот же день, когда договор должен был быть подписан и когда о нем было сообщено Молотовым германскому послу в Москве³⁸.

При характеристике той позиции, которую занимало советское руководство, пойдя на переговоры с югославами, в историографии была распространена версия, будто в ответе Молотова о согласии на прибытие югославской делегации в Москву говорилось о готовности к заключению военного союза, а на самих переговорах советская сторона изменила свою позицию, предложив лишь договор о дружбе и ненападении. Однако доступный теперь текст этой телеграммы Молотова свидетельствует, что там вообще не упоминалось, о чем будут вестись переговоры. На самом деле Кремль оставлял себе руки свободными, чем и воспользовался, когда начались переговоры: отверг представленные югославами проекты договора и дружбе и военного соглашения³⁹, предложив взамен комбинацию, предусматривавшую заключение лишь договора о дружбе и ненападении, но с одновременной негласной договоренностью о снабжении югославской армии вооружением. Рассекреченные советские записи переговоров, а точнее — бесед, которые вел Вышинский с членами возглавлявшейся

³⁶ ОРЮ. С. 17-19, 20.

³⁷ ДВП. Т. XXIII. Кн. 2 (Ч. 2). С. 510, 511, 512, 514, 516, 531; Можно ли было предотвратить... С. 56.

³⁸ ДВП. Т. XXIII. Кн. 2 (Ч. 2). С. 515, 516, 518.

³⁹ Оригиналы проектов см.: АВП РФ. Ф. 07. Оп. 2. П. 13. Д. 77. Л. 1-5.

Гавриловичем югославской делегации 3-5 апреля⁴⁰, вместе с телеграфными донесениями, посылавшимися Гавриловичем в Белград⁴¹, дают довольно полную картину того, как именно все происходило, как югославские участники приняли это без возражений и как затем согласились даже тогда, когда советская сторона изменила свой собственный проект договора, понизив предусмотренные в нем обязательства вообще до уровня нейтралитета. И как лишь чуть позже, спохватившись, югославская делегация заняла позицию несогласия с формулой о нейтралитете, ввиду чего подписание договора, намеченное Кремлем на вечер 4 апреля, пришлось отложить, а состоялось оно только под утро 6 апреля.

Поскольку в итоге советское руководство пошло на то, чтобы договор был подписан в варианте, где отсутствовала формула о нейтралитете, в историографии, главным образом под влиянием Джона Хоптнера (John Hoptner), который ссыался на сведения, будто бы сообщенные ему Гавриловичем⁴², получила хождение версия о том, что к этому Кремль вынудила неуступчивость Гавриловича, в противном случае категорически отказывавшегося от подписания. Между тем в служебной справке, составленной по следам событий заведующим отделом НКВД Николаем Новиковым и излагавшей как результаты телефонных переговоров Вышинского и Новикова с Гавриловичем 5 апреля, так и обстоятельства самого подписания договора, говорится, что, хотя посланник действительно долго упорствовал, однако ночью с 5 на 6 апреля все-таки согласился на подписание даже варианта с формулой о нейтралитете. Но этого не пришлось делать, ибо вслед за тем Сталин и Молотов заявили об исключении упомянутой формулы⁴³. Если советское решение прибегнуть к ней было обусловлено опасением, как бы не обострить отношения с Берлином до слишком опасного уровня, то причины отказа от нее не совсем ясны. В телеграмме Вышинского полпредству в Белграде отказ объяснялся как намерением не создать впечатления, что если Югославия подвергнется нападению, то СССР умоет руки, так и решением учесть пожелания югославского правительства⁴⁴. Но для уточнения того, как было дело в

⁴⁰ ДВП. Т. XXIII. Кн. 2 (Ч. 2). С. 514-515, 516-518, 531-532.

⁴¹ HIA-Gav. Box 32. Folder 3. Gavrilović – MIP, 4.04.1941, Str. Pov. Br. 169, 170.

⁴² Hoptner J. Op. cit. P. 278-280.

⁴³ ОРЮ. С. 33-34.

⁴⁴ Там же. С. 32.

действительности, необходимы отсутствующие пока у исследователей рабочие документы советского руководства или НКВД, которые бы непосредственно отражали процесс принятия этого решения и его мотивы.

Однако еще важнее вопрос о том, какие цели вообще преследовало заключение договора с Югославией с точки зрения основных в тот момент внешнеполитических устремлений Кремля. Но никакие документы советского руководства, в которых бы раскрывались его планы на сей счет, до сих пор не известны. И это порождает в историографии различные версии, не имеющие достаточно бесспорной источниковой базы. По утверждению Судоплатова, в планы Сталина входило установление взаимодействия Югославии и Греции против Германии и Италии, которое задержало бы и продлило военные операции «оси» на Балканах, отсрочив таким путем надвигавшееся нападение на СССР⁴⁵. Проверить эти сведения пока невозможно. Но обращает на себя внимание то обстоятельство, что 5 апреля Вышинский с ведома советского руководства, вопреки всей прежней политике Москвы, посоветовал югославам пойти на получение британской военной помощи⁴⁶. Значит ли это, что Кремль оказался

⁴⁵ Судоплатов П.А. Разведка и Кремль. С. 136-137.

⁴⁶ ДВП. Т. XXIII. Кн. 2 (Ч. 2). С. 532.

Yugoslavia in Soviet Balkan Policy in the Initial Stage of World War II

This paper, devoted to the period before the Axis' attack against Yugoslavia in April 1941, is primarily based on the study of new sources or those insufficiently studied earlier. The sources show that in the situation after the outbreak of World War II Yugoslavia, which had proclaimed neutrality, immediately became the object of close Soviet interest. In their desire to prevent the Axis domination in the Balkans and affirm their own influence in the region the Soviets were interested in closer relations with Yugoslavia and in rendering assistance to it in order to bar the way to German-Italian expansion. However, the Kremlin sought to attain these goals simultaneously with, first, maintaining Soviet-German cooperation based on the 1939 agreements and, second, opposition to Yugoslav-British relations (just as in general to Britain's influence in the Balkans). That gave grounds for controversy in the Soviet stand both on the whole with respect to the Balkans and directly in relations with Yugoslavia. Serving as an example of the fact were the fruitless Soviet-Yugoslav negotiations on the sale to Yugoslavia of Soviet arms, which were held in the period from September 1940 to February 1941. On the basis of new documents the Soviet stand is researched in connection with Yugoslavia's accession to the Tripartite Pact, with the coup of March 27, 1941, and with the Soviet-Yugoslav negotiations of April 1941, which led to the ineffective treaty of friendship and non-aggression.

заинтересован, чтобы военная операция в Греции при поддержке англичан в итоге распространилась и на Югославию? Рассчитывал ли он, что это на время отодвинет германское нападение на СССР? Или хотел, как полагают некоторые авторы, путем осложнений для Германии на Балканах вынудить Гитлера к новым переговорам с Москвой и новому советско-германскому соглашению? Подобные вопросы вряд ли могут быть решены без исследования новых, необходимых для этого, но пока отсутствующих источников.

Но каковы бы ни были расчеты Сталина, они оказались нереальными, что и продемонстрировала начавшаяся почти в те же ранние часы 6 апреля 1941 г. гитлеровская агрессия против Югославии.

Ana LALAJ

THE SOVIET-YUGOSLAV BREAK AND ALBANIA

A lot has been written and discussed on the relations between Moscow and Belgrade and the conflict between Stalin and Tito. In this context Albania has its own part. Even if it did not play a role, there are consequences that have burdened upon Albania.

As for some time I have been studying specific aspects of the correlation Moscow-Belgrade-Tirana, allow me to pass up the already known information and introduce you to some of the notes taken out during my work.

From its creation, the Albanian Communist Party (ACP) had dreamed to have direct relations with the Communist Party of the Soviet Union. But during World War II, the relations with Moscow were sporadic and the presence of the Soviet Mission in Albania was a modest one. Even right after World War II, the direct relations with Moscow remained only a desire. It even appeared as if Albania was destined to remain under the Yugoslav umbrella, a phenomena that has its beginning during World War II. We remember here the evident role that the representatives of the Yugoslav Communist Party (YCP) played as delegates that performed the directives of Komintern (Moscow). We remember as well that during the years of the National Liberation and Anti-Fascist War, the Yugoslav missions were present everywhere in the political and military formations of the war in Albania.

The post-war brought as well the presence of groups of experts (according the documents they were 1300)¹ in different fields of the political, economic and military life to the point that the governing Albanian administration seemed dubbed. One had the impression that this situation was developing on its own toward the idea of inclusion of Albania in the Yugoslav Federation.

A question can be naturally raised: Did Albania want this union? We are not yet sure, not only because of the strong feeling of independence that had been fed enormously during World War II, but also because of the many differences that existed among Albania and the Slavic peoples of the South in mentality, language, culture, history, etc. This was as far as it concerns the

¹ AQPPSh, *Struktura: Byroja Politike*, F. 14, V. 1948, D. 104.

Albanian people. While as far as it concerns the communist leadership, and Enver Hoxha personally, it seems as if they did not see another way. He himself had declared willing to the unification of both parties, ACP and YCP, with "Tito as the First secretary"².

The way towards Moscow was closed. "We will help Albania through you"³, this was the message that Stalin had given to Tito on Albania in May 1946. Even after one year, in July 1947, Stalin confirmed this standpoint directly to Enver Hoxha. A report of Koço Tashko, the charge d'affair in Moscow, sent to the Ministry of Foreign Affairs in Tirana is very meaningful: "Even the newspaper "Pravda" does not open the door to us, only "Izvestija" agrees to talk to us. And even "Izvestija", "Tass" and "Sovinform" have started the restrictions"⁴. Under these conditions, positioned in the communist block against the Western one, Enver Hoxha had no other alternative but to collaborate with Tito. And even with Tito it was not easy. Only to carry out his first visit to Yugoslavia, Enver Hoxha had to send to Tito several messages and representatives.

- Tito's relations with Stalin are more complex than those with Enver Hoxha.

Stalin was making global strategic plans. This is obvious from the May 1946 meeting and from the February 1948 meetings. Although Stalin had turned on the green light for the union of Albania and Yugoslavia, he had answered to Tito's ambitions to carry out as soon as possible the inclusion of Albania in the Yugoslav Federation: "Do not rush with Albania!"

- It is of interest to shed some light on the phenomena that the Albanian-Yugoslav relations have been neither uniform nor crescendo, but have been accompanied with heavy hits in the highest leadership of ACP. Let us stop at Nako Spiru, Head of the State Planning Commission and member of the Political Bureau of ACP, who in 20 November 1947 committed suicide. The suicide of N. Spiru was not an occasional misfortune. It testifies for the heavy conflict that was happening in the highest institutions of the Albanian politics on the issue of the influence of the Yugoslav presence in Albania. N. Spiru was a victim of the non-realized

² AQPPSh, *Struktura: Marrëdhëniet me PKJ*, F. 14, V 1948, D. 53.

³ *Cold War International History Bulletin* 10, p. 122. L. Gibianskii, *The Soviet Bloc and the Initial Stage of the Cold War: Archival Documents on Stalin's Meeting with Communist Leaders of YUGOSLAVIA AND Bulgaria, 1946-1948*, p.120.

⁴ *Arkivi i Ministrisë së Punëve të Jashtme të Shqipërisë (AMPJSh)*, V.1946, D. 11.

or badly realized processes of the Albanian-Yugoslav relations. The unstudied economic plans offered by Belgrade in Albania, the non-realizations and delays in bringing the materials and specialists, as well as the financial difficulties, made that some of the most potent leaders of Albanian politics and economics, one of which was Nako Spiru, widened their consulence in order to overcome this situation. The most convenient option, except the hundreds of Yugoslav specialist, were the few Soviet specialists that had come to Tirana. But this was a fatal step. The Yugoslavs played very well with the card of anti-Yugoslavism, which, because of the way they used it, was turned into an accusation and conviction for treason. When Tito was informed on the attempts that were being made in some sectors of the Albanian economy to design an independent economic plan, he gave the alarm. He himself directed the Soviet Ambassador Levintjev in Belgrade and expressed to him his dissatisfaction towards N. Spiru, who according to Tito "was developing the politics of detachment of Albania from Yugoslavia. Tito thought that there could not be allowed a misunderstanding between Yugoslavia and Albania. Therefore he thought to call Enver Hoxha and Koçi Xoxa to Belgrade and propose to them to take Nako Spiru off his job. Tito was requesting Moscow's permission for this meeting"⁵.

Meanwhile Tito condemned N. Spiru's actions as well as those of a part of the Albanian communist leadership also through the Yugoslav Ambassador in Moscow, Vladimir Popović, who said to the Albanian Ambassador Mihal Prifti that "there exist two tendencies in the Albanian government and party, one is to unite with Yugoslavia and another one to unite with the Soviet Union" and he asked that "Albanians should chose only one, not both countries"⁶. Even more severe was the attack organized by Savo Zllatić, Tito's representative in the ACP, who in July, November and December of 1947 presented to E. Hoxha the accusation for "the crystallization of a second anti-yugoslav line in the Central Committee of ACP". In the beginning the Albanian communist leadership turned down Belgrade's accusation as an non-argued one. But when the information came in on the creation of Informbureau, its office in Belgrade and the Yugoslav accusations became more threatening, then the Political Bureau of ACP accepted the accusation while Nako Spiro, who understood the danger of this accusation and found without support, killed himself. In fact both the

⁵ *Vostocnaja Evropa v Dokumentah Rosiskih Arhivov 1944-1953*, Tom I, 1944-1948, Moskva 1997, D 233.

⁶ AMPJSh, V 1947, *Marrëdhëniet me Jugosllavinë*, D. 4.

rejection and the acceptance of the Yugoslav criticism in essence were the same thing: the Political Bureau of ACP did not want to steer away from the Yugoslav political line. If this standpoint was a consciousness on the perspectives that a joint Albanian-Yugoslav federation would open, or if it was a way of survival, this needs further archive research. However, the Political Bureau of ACP accepted all the conditions put by the Yugoslavs according to which every time Albania would make agreements with other countries it had to inform the Yugoslav government, the economic plan would be made on a federative basis and the Soviet advisors could not design projects with the same subjects, on which the common Albanian-Yugoslav projects existed.

Therefore Albania (as a small country with a damaged international status) was prohibited not only to make its independent politics but also to freely decide on bilateral relations.

Year 1948 found Albania entangled with many agreements with the Yugoslavs in all fields of economic, military and political life. The requests of the Yugoslav communist leadership were becoming more and more ambitious and aggressive towards Albania. This increasing Yugoslav pressure was a result of Tito's hastiness to put the Soviet Union in front of a done fact. The military and political representatives of the Yugoslav Communist Party in Albania, asked for the Korça base where they would establish a Yugoslav division, asked that the Albanian leadership should take the initiative to propose the union with the Yugoslav Federation, asked for the creation of a coordinating committee based in Belgrade that would take on an important part of the competences of the Albanian government, asked that the Soviet specialists should leave from Albania etc. In the many tense discussions of the Albanian leaders in the Political Bureau, one can notice a complete approval of these requests. However, with a weak voice a request was raised to inform Stalin and the Polit Bureau approved.

After the arrival of the Inform bureau Resolution, in the middle of April 1948 in Albania, the answer of the Polit Bureau of ACP was delayed compared to other communist parties because of a fear that "the created situation would have damaging repercussions on the brotherly relations between YCP and ACP"⁷. After the second letter of the Infobureau, the ACP leadership became the most hostile and uncontrollable in its relations with the YCP. The ACP, the closest party to the Yugoslav CP "suddenly" became the farthest away and most unfriendly one towards it. Even though there are many subjective factors that have influenced this position of the ACP,

⁷ AQPPSh, *Struktura: Marrëdhëniet me PK BS*, F. 14, V 1948, D. 5.

starting from the characteristics of the personality of the number one of the ACP, Enver Hoxha, to the political emancipation of the members of the Political Bureau to connect to the CP of the Soviet Union, we think that it is essential that the Resolution of the Infobureau found a very conflictual situation in the Albanian-Yugoslav party relationship.

It is the case to say that the pressures of YPC had pushed very far the limits of submission and careerism of the members of the Political Bureau of ACP and those of Enver Hoxha himself. The weight of these pressures was so heavy that historians and Enver Hoxha's peers have pointed out that during all the following years "he was grabbed by an anti-Tito phobia". And this phobia goes so far that Enver Hoxha conditioned his friendships and closeness with other countries on the unified positions that they had to hold toward Yugoslavia. That is what happened with Khrushov and China later, etc.

- Finally, the Soviet-Yugoslav conflict interrupted the imposed process of inclusion of Albania in the Yugoslav Federation. Albania remained an independent country. But it again found itself in other hierarchical relations that limited immensely the democratic relations between member countries. The lack of these relations would bring new drama for Albania that would result in other consecutive clashes, divisions and detachments.

Muzafer KORKUTI

NOUVELLES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES EN ALBANIE

L'institut de l'Archéologie de l'Académie des Sciences de l'Albanie a élargi et intensifié son activité de recherches scientifiques. Il suffit de rappeler que l'année en cours ont été réalisés 16 projets dont la moitié financée par l'Institut lui-même et l'autre partie réalisée grâce à une coopération avec des universités et instituts étrangers de la France, de l'Italie, de l'Angleterre, des États Unis, de l'Autriche et de l'Israël. L'activité déployée a été étendue sur tout le territoire albanais. La thématique des fouilles englobe l'époque du paléolithique et s'étend jusqu'à la basse période médiévale. Suivant la chronologie des découvertes et leur importance, nous allons présenter les valeurs des monuments les plus marqués.

La période paléolithique et mésolithique.

Les fouilles concernant ces époques anciennes de la société humaine sont représentées aujourd'hui, sur la basse zone côtière et sur tout le territoire de l'Albanie du sud, par plusieurs endroits et trouvailles toutes nouvelles, qui ont fait changer notre vision sur les processus transformateurs survenus il y a 120.000 – 10.000 ans. Les découvertes dans les villages Rusinjë et Peshtan (région de Fieri) où l'on a trouvé des outils en silex préparés selon une technique très primitive et qui datent 120.000-100.000 ans avant, témoignent d'une habitation très ancienne du territoire albanais. D'autres lieux comme Kryegjatë et Krapës (à Fier), Diaporit et Xarë (à Sarandë), Lazarat, Dervician et Goranxi (à Gjirokastra), la grotte de Himara et Rrëzë e Kanalit Dukat-Vlorë etc. prouvent que pendant la moyenne et basse période paléolithique (40.000-10.000 ans avant) l'habitation sur le territoire albanais a été plus dense et les conditions géoclimatiques ont favorisé les processus de la formation du *homo sapiens fossilis*.

Sovjani est un l'une des habitations préhistoriques les plus importantes des dix dernières années (1994-2004) où les fouilles sont menées par une équipe albano-française. Il se trouve près du village Sovjan, sur la plaine de Korça à 818 m. Dans la plaine fertile riche en eaux souterraines, les habitants préhistoriques ont construit sur des piquets verticaux surmontés d'une plate-forme horizontale leurs cabanes. De telles habitations, palafittes, ont été connues sur la plaine de Korça même auparavant, dès l'époque du cuivre-troisième millénaire avant l'ère moderne

à Maliq et bien avant à Dunavec, à la période néolithique moyenne – cinquième millénaire avant l'ère moderne.

L'habitation de Sovjan offre l'architecture la plus complète et la mieux conservée parmi toutes les habitations palafittes découvertes en Albanie, et même dans les Balkans. Les trouvailles de jusqu'à présent montrent les différentes pièces habitées, les cloisons (en bois), les entrées, les couloirs entre les pièces et beaucoup d'autres éléments de constructions en bois. Tout le matériau en bois, employé dans la construction, tels que les pilotis verticaux, les poutres des cabanes, les planches des planchers, les poutres de liaison avec leur système de flaches etc., a été coupé et façonné avec beaucoup de maîtrise en utilisant des haches de pierre et des haches de bronze.

L'important dépôt des couches culturelles, qui atteint de 4 mètres d'épaisseur, a donné un nombre important de trouvailles archéologiques tels qu'ustensiles en terre, outils de travail en corne et en os, en pierre et en bronze, et beaucoup d'autres restes carbonisés par la flore et la faune du temps, qui rendent possible l'étude de beaucoup d'aspects de la vie des habitants préhistoriques de Sovjan. Dans leur ensemble, ils prouvent que la vie dans ce centre habité a commencé avec l'époque de bronze ancien du 3^e millénaire avant J.C. et s'est poursuivie au cours du bronze moyen et récent (2100-1200 ans) ainsi que pendant l'époque du fer ancien (1100-800 avant J.C.).

Les découvertes à Sovjan revêtent de la valeur pour la préhistoire de l'Albanie parce que l'on y a mis au grand jour de nouveaux témoignages en vue d'études comparatives avec la culture préhistorique du centre habité de Maliq et de la grotte de Treni, découverte 30 ans auparavant sur le territoire de l'Albanie du Sud-Est.

Le tumulus de Kamenica. Dans la plaine de Korça, l'on a mis en évidence des dizaines de tumulus illyriens de la période du bronze récent et de l'époque du fer, une partie desquels a été fouillée et étudiée il y a plusieurs années déjà. Pour connaître mieux et mener plus loin les études sur la culture illyrienne de cette zone, au cours des quatre dernières l'on a travaillé pour la découverte du tumulus de Kamenica, l'un des plus grands tumulus fouillés jusqu'à présent sur le territoire de l'Albanie.

Le tumulus se trouve dans les champs du village de Kamenica, au bord de la route allant de Korça à Erseka. Il est en forme d'une colline étendue mesurant 3 mètres de hauteur et 70 mètres de diamètre maximal. On y a découvert 396 tombes appartenant à une période temporelle allant du XII^e au VI^e siècle avant Jésus Christ. En une première phase le tumulus est construit seulement en terre, tandis qu'en une seconde phase en pierres

posées en forme d'un pavé irrégulier. La construction des tombes est faite avec des pierres ou par une simple fosse et le rite utilisé a été celui de la pause du corps dans la plupart des cas, et en un nombre assez important, l'incinération du corps dans la tombe ainsi que des cas de pause des restes après crémation dans des urnes-récipient spécifiques. D'un intérêt et d'une valeur de première importance sont les nombreuses trouvailles variées qui accompagnent les inhumés, tels des ustensiles en terre, dont une partie se distingue par l'élégance des formes et les décorations en couleur marron-mat, ainsi que nombre d'objets décoratifs en bronze telles des fibules, des diadèmes, des épingles, des amulettes etc. Elles appartiennent surtout aux tombes des VIII^e et VII^e siècle avant J.C., ce qui sous-entend aussi un épanouissement économique de la communauté de l'époque. Sous l'optique ethnoculturelle les inhumés du tumulus de Kamenica doivent appartenir, selon les sources historiques, à la communauté tribale des Enkelej. En tout cas, les résultats intéressants sur des aspects tels que l'architecture du tumulus et des tombes, le rite d'inhumation, la philosophie de la mort, l'organisation sociale, la structure démographique des inhumés, donnent la possibilité de jeter une nouvelle lumière sur les procès historiques et culturels que l'on rencontre au cours de l'époque du fer sur le territoire de l'Albanie sud-est.

Le projet de Kamenica est pluridimensionnel sur un autre aspect aussi, car, en plus des archéologues, pour sa réalisation, y participent des anthropologues, des restaurateurs, des informaticiens, des géo-archéologues, faisant de lui un projet interdisciplinaire visant la création de nouveaux standards dans la pratique archéologique albanaise. Le projet est en train d'étudier la possibilité de la conservation "in situ" d'une partie de l'architecture du tumulus, afin d'en faire un centre visible, un musée en pleine nature.

Via Egnatia. Étant l'une des artères des plus importants du monde antique liant l'Ouest avec l'Est, elle a attiré depuis longtemps l'attention de chercheurs divers. Au cours des années 2000-2004 une expédition de reconnaissance a fait des examens détaillés sur les segments de la route Elbasan-Qukës, Durrës-Rrogozhinë-Peqin et Rrogozhinë-Apoloni-Tripot (Vlorë). Au cours du travail l'on a constaté que plusieurs parties du tracé de la route parcourues par d'autres auteurs avaient subi des endommagements et des destructions considérables. Les parties conservées et connues de Via Egnatia ont été documentées et informatisées. La découverte complète des monuments importants tels que le Pont des Topçi sur le fleuve de Shkumbin, lequel a conservé les trois diverses techniques de constructions appartenant aux périodes romaine, byzantine et turque. Même sur l'artère sud Durrës-

Apoloni-Triport ont été identifiés de nouveaux centres tels que la station (mancios) à Kryeluz, la station Apsus flumen, près du village de Babunjë, Genesis flumen, près du village Ballaj ainsi que le pont de Bashtova.

A Dyrrachium. Dans la ville antique la plus grande de l'Adriatique, même actuellement habitée intensivement et alourdie par les constructions modernes sans critères, l'on a fait des interventions par des fouilles de sauvetage et l'on a élaboré un plan archéologique détaillé et numérisé pour toutes les catégories d'objets et de monuments se trouvent sur le territoire de la ville et dans sa proche périphérie.

Par les fouilles de sauvetage l'on a mis au grand jour des monuments architectoniques importants tels que des habitations à mosaïques, des parties du système de canalisation, des parties de murs d'enceinte de la période romaine tardive ainsi que nombre de fragments architectoniques et produits d'usage quotidien: ustensiles, outils de travail en fer etc. On ne peut pas ne pas mentionner la trouvaille d'une sculpture unique, celle de Gea ou comme on l'appelait à l'époque romaine: Telius. Cette sculpture monumentale, plus grande que la grandeur naturelle, est réalisée en marbre blanc d'une très bonne qualité. Elle représente une divinité assise sur un fauteuil tenant deux enfants sur ses genoux, alors que sa poitrine est ornée de fruits divers (raisins, grenades etc.). Sur les deux côtés du fauteuil se tiennent deux éros en miniature. La sculpture semble appartenir à la divinité la Terre-mère, qui aux I^{er} et II^e siècles était connue sous le nom de *telius*. Cette œuvre de l'art antique qui se fait remarquer aussi par sa réalisation artistique est exposée à l'entrée centrale du nouveau musée archéologique de Durrës.

Sur les collines de Spitalla, l'on a découvert les ruines d'un temple des VI^e et V^e siècles avant J.C. Il a une planimétrie quadrangulaire, avec une construction en pierre et un toit couvert de tuiles dont certaines gardent des traces de la couleur rouge laquelle situe le temple à la période classique ancienne.

En Apollonia au cours des dernières années les travaux ont été concentrés sur deux points dans la zone centrale de la ville et dans la nécropole. Justement là, où fini la promenade monumentale de la ville et commence l'allée vers la nécropole l'on a découvert des constructions de différentes périodes tel le bâtiment des dépôts, un bâtiment à mosaïque, une citerne à eau avec les pièces respectives, les fondements d'un autel ainsi que le tracé du passage vers l'acropole. À côté du passage l'on a découvert aussi une structure murale en blocs bien travaillés et liés par des crochets en fer. La planimétrie de cette construction, mesurant 17,3 m X 13 m, construite au I^{er} siècle avant J.C., apparemment appartient à un temple dont on ne peut pas dire plus.

Dans la nécropole tumulaire d'Apollonia l'on a travaillé pour la découverte complète du tumulus n° 9, qui avait été menacé par l'exploitation sans critères de la colline sableuse sur laquelle se trouvait le tumulus. Il était fait seulement en terre, sans quelque architecture particulière, avec 66 tombes appartenant aux VI^e - IV^e siècles avant J.C. Les tombes de types divers, en tuiles et en briques, sarcophages ou fosses simples, étaient accompagnées d'un riche ensemble mortuaire qui appuie les connaissances acquises par les fouilles précédentes dans les tumulus de la nécropole d'Apollonia. L'ensemble des données nouvelles a éclairé même des questions liées à l'organisation de la nécropole tumulaire, aux relations de la population et de la culture indigène avec les colons et leur culture. Les examens ultérieurs et systématiques des données archéologiques et anthropologiques éclaireront mieux les développements historiques, culturels et urbains de la ville d'Apollonia et de sa zone rurale.

Foinike depuis l'été 2000 et suivant et devenu un grand chantier de fouilles, entreprises par l'Institut d'Archéologie albanais en coopération avec le Département de l'Antiquité de l'Université de Bologne (Italie). Le principal secteur de recherche a été concentré sur la découverte du complexe de bâtiments à péristyle, des bâtiments construits autour d'une cour intérieure. Les plus anciens bâtiments construits avec des blocs de pierres et liés à sec sont du 3^e siècle avant J.C., tandis que les bâtiments construits en une seconde phase sont faits avec de petites pierres liées au mortier. Dans certaines pièces le plancher est couvert de mosaïques de l'époque romaine et les murs des plus qualitatifs bâtiments ont été embellis de fresques. Leur système urbain est un indicatif important du niveau social et économique atteint par la ville de Foinike à l'époque de son fleurissement.

Le théâtre est l'un des plus importants monuments lequel, après quatre années de fouilles intensives reprend l'aspect de jadis. Aujourd'hui l'on voit clairement les deux périodes de sa construction. Des constructions de la période hellénistique sont conservés des parties de l'analemme construites en blocs de pierre taillés, une partie de l'orchestre et le commencement du premier gradin, ce qui permet la reconstruction de ses dimensions, il a été plus grand que le théâtre de Butrinti. A la période impériale romaine le théâtre a eu une reconstruction complète, en accord avec les exigences de l'époque, ceci se voit par la découverte des parties du proscenium, de la scène et des contreforts qui ont servi à la stabilité du complexe architectonique de la scène à deux étages. Très prochainement le théâtre sera l'un des monuments les plus visitables dans la ville de Foinike.

Un secteur important des fouilles à Foinike c'est le nécropole, lequel s'étend sur la plaine au pieds de la colline de Foinike, occupant une surface

de quelques hectares. Le nombre de tombes découvertes est important et appartient à une période allant du début du III-e siècle avant J.C. jusqu'au IV-e siècle après J.C. La diversité architectonique des tombes présente de l'intérêt. L'on distingue les tombes à caisses en pierre et les tombes à sarcophages, mais les plus fréquentes sont les tombes en tuiles et en briques. Il y a des tombes avec des urnes en pierre, placées dans des récipients en terre. L'ensemble d'objet funéraire est riche et varié; à côté des produits en céramique, qui prédominent, il y a aussi des objets décoratifs, des terres cuites, des monnaies etc. Dans la nécropole de Foinike, l'on a découvert des autels-monuments liés aux rites exercés lors des cérémonies mortuaires. Ils se distinguent par leur architecture monumentale et, dans deux cas, leurs planchers sont revêtus de mosaïques. A ces constructions funéraires et des stèles de tombes sont liés aussi quelques blocs de pierres réutilisées et qui portent des inscriptions en grec des III^e et II^e siècles avant J.C. Bien que peu nombreuses, les inscriptions jettent une nouvelle lumière sur l'organisation sociale et politique de la ville. D'une importance particulière est aussi un fragment de tuile portant l'inscription avec le nom de la ville de Foinike: φοινικαι.

Butrint est l'unique site archéologique en Albanie qui est inscrit sur la liste du Patrimoine Mondial. C'est pour cette raison que l'UNESCO a joué au cours de la dernière décennie un rôle actif en proposant et appuyant beaucoup de changements à Butrint, en vue de sa protection et de sa digne présentation au niveau international. Sous ce prisme l'Institut d'Archéologie, en coopération avec l'Université de Norwich (Angleterre) a élargi et intensifié au cours de ces dix dernières années les fouilles archéologiques dans certains des monuments et des zones les plus importantes tel le Palais Épiscopal (Trikonka), à Vrina et à Diapori. .

Les fouilles de plusieurs années à Trikonka, sur une superficie de 300 m² ont éclairci la planimétrie générale et ont déterminé trois phases de construction, par lesquelles est passée l'évolution de l'architecture du monument en accord avec le fonctionnement de l'époque. D'un intérêt particulier est la découverte de certaines pièces avec des mosaïques qui couvrent une superficie allant à 90 m². Le Palais Épiscopal avec son architecture complexe, ses grandes dimensions et le riche matériel archéologique, nous donne la possibilité de mieux comprendre des aspects divers de la vie dans la ville de Butrint en général et l'épanouissement qu'a connu la zone longeant le canal durant la basse antiquité et la haute période byzantine.

Un tableau tout à fait nouveau est donné par les fouilles faites sur la rive gauche du canal de Vivari, nommé le secteur de Vrina. Les fouilles ont

été précédées d'une étude géophysique, ce qui a beaucoup facilité la découverte rapide des monuments. Aujourd'hui l'on a un nouveau quartier, avec des monuments de la période impériale romaine et byzantine, lesquels témoignent que les constructions dans la plaine de Vrina doivent être considérées comme une partie intégrale de la ville de Butrint.

Diaporiti se situe sur la rive gauche du lac de Butrint et par les fouilles de quelques années, l'on a mis au grand jour deux monuments particuliers: les termes de la basilique. Les termes sont bien conservés, avec tous les éléments d'un terme typiquement romain, qui, avec les pièces avoisinantes appartiendraient probablement à une villa luxueuse de l'époque romaine tardive. En faisant référence aux sources écrites latines les chercheurs ont exprimé l'opinion qu'il s'agit de la villa de Pompon Attique, grand propriétaire terrien et ami proche de Cicéron.

Sur la terrasse au-dessus de la villa, à l'ancienne période byzantine Diaporiti a été transformé en un lieu de culte important, l'on y a construit une basilique laquelle, compte tenu de ses dimensions, a dû être une cathédrale et en même temps l'un des plus anciens monuments paléochrétiens sur cette contrée.

Durant les années 2004-2005 dans la ville de Butrint, l'on a ouvert aussi un nouveau secteur de recherches, justement dans la zone où l'on pense trouver l'agora- forum. La végétation dense et le nombre important de dépôts culturels rendent difficile la découverte des monuments dans ce coin, et pourtant ils sont prometteurs, car, c'est l'une des zones où il y a eu une vie intense durant l'antiquité. Lors de ces recherches, à part les données stratigraphiques, l'on a découvert une partie du mur qui séparait l'espace de l'agora du reste de la ville, et une statue d'un magistrat: II^e siècle de notre ère.

Bylis depuis des années est devenu le plus important centre de recherches sur la période byzantine ancienne grâce à l'activité intense d'une large équipe d'experts albanais et français. Le travail principal est concentré sur la découverte complète du Palais épiscopal construit au VI^e siècle de notre ère. Par les fouilles faites dans ce complexe monumental l'on a découvert la cathédrale composée par la basilique, le baptistère et les locaux épiscopaux qui sont quelques dizaines de pièces pour l'habitation, les dépôts et les ateliers, situées sur deux étages.

Important a été aussi le travail dans la basilique C, où l'on a complété la documentation et achevé l'étude complexe du monument. De même en coopération avec l'Institut des Monuments de Culture l'on a fait des renforcements des murs, des mosaïques et des éléments architectoniques, en faisant revenir la basilique à l'aspect de jadis: très agréable à être visitée et par conséquent un exemple pour les autres monuments archéologiques.

Constructions du culte chrétien. Il y a un projet de plusieurs années qui a entrepris des fouilles dans certains de ces monuments, en territoire de l'Albanie méridionale. Dans ce cadre l'on a découvert l'église de Saint Jean (près du village du même nom - à Saranda) dont les ruines sont conservées en bon état. A l'étape initiale elle a été une église à une nef, tandis qu'à la seconde phase elle a été élargie et devenue une basilique à trois nefs. L'église de Saint Jean a fonctionné du IX^e au XIII^e siècle de notre ère, ce qui est prouvé aussi par l'important matériel archéologique, surtout celui liturgique lequel aide à mieux éclairer la période du moyen âge moyen.

Le monument des quarante saints. L'un des monuments presque oubliés, ce sont les ruines d'une grande basilique dédiée aux Quarante Saints, laquelle se trouve sur la colline dominant la ville de Saranda d'où le nom de la ville Aios Saranda. Les fouilles des trois dernières années ont découvert la plus grande partie du monument et il est en train de prendre l'aspect majestueux qu'il a eu au VI^e siècle de notre ère.

La synagogue. Dans la ville de Saranda elle est devenue objet des fouilles des deux dernières années, pour le fait qu'il s'agit du premier monument de culte hébraïque en Albanie qui est en train d'être fouillé et étudié en coopération avec l'Institut Archéologique de Jérusalem. La synagogue et la basilique fouillée quinze ans auparavant constituent un complexe architectonique au centre actuel de la ville. La plus ancienne construction est du V^e siècle de notre ère, il a subi des transformations et des constructions ultérieures jusqu'au VI^e siècle. Les mosaïques couvrant les planchers des principales pièces sont d'une valeur particulière. Sur l'un des plancher, il y a un chandelier à sept branches *menora* qui est l'un des principaux objets du culte hébraïque, par conséquent lié à l'existence d'une synagogue. L'autre tapis à mosaïque multicolore couvre les nefs, les parties centrales de la basilique construite au VI^e siècle de notre ère.

A Lissus (Lezha), au cours des années 2003-2005, l'on a repris les fouilles dans le parc archéologique autour du mémorial de Scanderbeg. De l'intérêt présente la découverte complète de la zone où, au II^e siècle de notre ère, il a existé un bain public lequel, vers la fin du IV^e siècle et le début du V^e siècle de notre ère, a été transformé en un objet du culte chrétien. L'on a eu aussi de nouvelles données par le creusement du profil près du mur de renforcement de l'époque hellénistique. (Sec. A) où l'on a pu déterminer les périodes successives depuis celle hellénistique jusqu'au moyen âge.

Le col de la Citadelle de Lezha constitue l'autre secteur où l'on a fait des fouilles pour découvrir le cimetière moyenâgeux. La découverte de nombre de tombes construites avec des dalles de pierre a fourni un ensemble funéraire riche, surtout des objets de décoration en bronze et en argent, des

ustensiles en terre etc., des VIII-e et IX-e siècles de notre ère. Le cimetière des Arbër, à Lezha, dans tous ses éléments, telle l'architecture des tombes, le rite d'enterrement et l'inventaire trouvé à l'intérieur, non seulement est le même que le cimetière de Komani et celui de Kruja, mais il a aussi des indices qualitatifs de la culture matérielle et spirituelle témoignant que durant le haut moyen âge Lezha était l'un des plus importants centres de la culture des Arbër.

Grazhdani (Peshkopi) est l'un des plus mentionnés centres fortifiés de la basse antiquité et du haut moyen âge, sur le territoire de l'Albanie du nord-est, qui a été et demeure un objet de fouilles et d'études. Au cours des deux dernières années l'on a fait le relèvement exact de la partie sud-est du système de fortification du château sur une longueur de 700 mètres, et l'on a mis en évidence de nouveaux éléments de ce système. Les résultats de jusqu'à présent montrent que *Grazhdani* est l'une des plus grande et des plus puissantes fortifications du IV-e siècle de notre ère sur le territoire de l'Albanie.

Voskopoja, l'un des principaux centres économiques et culturels des XVII-e et XVIII-e siècles, ne pouvait pas demeurer au dehors de l'attention des archéologues, c'est pourquoi en été 2004 et 2005 l'on a découvert les ruines de l'église de Saint Pierre, qui date du XVIII^e siècle. Les données issues des fouilles et de la reconnaissance des monuments préservés en surface aident à remonter à l'origine de la civilisation moyenâgeuse de *Voskopoja*. À l'avenir l'on fera des recherches même sur des objets de la ville, qui ne sont pas à caractère religieux, pour faire tourner à *Voskopoja* non seulement les valeurs historiques et culturelles, mais pour en faire un centre touristique aussi.

Frederik STAMATI

THE EPITAPH OF GLLAVENICA: NEW DATA EMERGING FROM THE TECHNOLOGICAL STUDY

The epitaph of Gllavenica is one of the most important objects Albania inherits from the Middle Ages. It is a brilliant object both from the historical and the technological point of view, and it belongs not only to Albania, but also to the entire world.

This epitaph was designed as a painting. Artistic elements of painting have been used for realizing this object. It has an imaginary illumination source located about 1-1.5 meters above the epitaph, in the centre, moved slightly towards the cross sign. All the figures of saints, seraphim, angels and that of Christ are illuminated by this point. Even light-and-shade is subject to this point. The elements that give the light-and-shade are realized through light hues; over the lighten areas which intensify further by the use of the golden metallic thread. It is different with the seraphim though, as the light-and-shade through the metallic thread in this case is realized through a silken thread.

One can easily distinguish the central part of the epitaph, which is brighter and presents the dead body of Christ lying down on a bed sheet. The rest is left in darkness in order to have a stronger contrast. Numerous golden and glimmering rays come from the metallic thread in this contour part, giving the epitaph brightness similar to the heavenly one.

The epitaph reads:

"This all-honourable and heavenly epitaph of the holiest and unshaken Mother of Christ was embroidered at the cost and by the efforts of the graceful Episcopal Kalisi of Gllavenica and Berati, on 22 March 6881 (1373).

"You that master our lives-! Like a breathless dead body. At the time of the masters of Serbia, Romania and the entire Alban and Gjergji and Ballsha brothers. Made by the hands of Gjergj Arianiti and the gold embroider".

A. Papadopoulos-Kerameus published this writing first and Theofan Popa published it later in Albanian in 1957 in the study "Data about the Middle Ages Albanian princes from our church inscriptions". In 1964, Th. Popa mentions in his study "The ancient Gllavenica and the todays'Ballshi"

that "... there is a legend in Berat, according to which the epitaph and some other important objects have been brought to the St. Mary's Sleep Church from the Monastery of St. Mary in Ballsh. First, the monks took these objects to the monastery of St. George of Mbreshtan (about two hors far from Berati)".

In 1974, when I dared to work for the partial restoration of this epitaph, that was going to be exposed in Paris at an exhibition called "The Albanian art over the centuries, Th. Popa told me (what he said had never been published so far) that "The Epitaph of Gllavenica was embroidered by the hands of monk Savia by an order of Gjergj Arianiti, who historically happens to be the grandfather of Skanderbeg's father -in -law. He added, "The Epitaph was found in the cellar of a ruined house in Ballsh, which at that time was a diocese. The object had been put there to be preserved as a very valuable object, and it had been damaged by the mice". And indeed, when we were restoring it, we noticed such a damage on one of the rear covers of the epitaph".

Five months before he died, Professor Dh. Shuteriqi, who had an extraordinary knowledge of the Arianiti's, had a conversation with me, and he confirmed what Th. Popa had said about Gjergj Arianiti. But, the Gjergj Arianiti of that period had been a monk, and he could have been the grandfather of Skanderbeg's father-in law only if he became a monk after his wife's death, but Shuteriqi had found no documents to prove this.

I shared with you what these two great scholars had said and never published, so that they are not lost.

Now, let me go back to the purpose of this study.

Unfortunately, our Middle Ages are short of written documents. Digging into the subject structure of an object using exact science is like lighting it from inside. The deciphering of scientific hieroglyphs identifies data that could be commented on and add to our knowledge. And it is in order to increase our knowledge about that period that we made some complicated studies of the materials used for the realization of this epitaph, using the last word of analytical world science.

This study was carried out as a co-operation between the Laboratory of Conservation and Archeometry of the Institute of Popular Culture in Tirana, the Central Laboratory of Restoration at Magyar Nemzeti Muzeum (The National Hungarian Museum) in Budapest and the Royal Institute of Cultural Heritage (Koninklijk Instituut Voor Het Konstpatrimonium) in Brussels. Two world coryphaei in the field of history with the help of exact sciences (natural sciences and chemistry) took part in this study. They are

Marta Járó, a Hungarian specialist for metallic threads, and the Belgian Jan Wouters, a specialist for analysing dying substances of textile threads.

The samples for the analysis were taken before the epitaph was stolen.

I am not going to talk about the textile material used in this epitaph, as this is already published in a book "2000 years of church art and culture in Albania".

The writing on the epitaph, some embroidery, the contour of clothes, and especially the drapers are made by a metallic thread. This metallic thread contains a silken thread in the middle, coloured in yellow. There is a metallic folio, 0,02-0,025 mm thick and 0,2-0,3 mm wide, in an S-shape over that cover.

This thread was analysed on both sides, as well as in its cross, section with EDX-RM (Energy dispersive X-ray microanalysis).

I take the opportunity to thank Dr. Marta Jaro for making the analysis and we wish we could have a further co-operation in the study of the epitaph until the full publication of this study, where she could say her opinion as a distinguished specialist.

According to the diagram, we conclude that the backside has the following chemical composition: Ag, Cu, Si, S and Cl.

The chemical composition in its cross section is:

Ag 87.3-95%; Cu 1.79-2.64%; Si 0.21-1.41%; S 7.85-10.67%

The high percentage of sulphur is probably a result of the decomposition of silk and the pollution of churches, where it has been exposed. The hydric sulphur created has acted with silver creating the silver sulphur. This is the reason why the metallic thread looks dark.

The chemical composition of the upper side of the thread is presented in this diagram.

It is obvious that it has a different chemical composition. There is gold in the latter. So, the metallic thread has been prepared by applying gold plated copper, in a twisted way, around the silken middle of a thin sliced silver band.

What is the origin of this thread? To give an answer to this question we have to refer to the studies of Hoke and Petraschek-Heim, who have defined the Ag: Cu ratio in order to distinguish the European products of this nature from the Eastern ones. A rapport over 20 proves their Eastern origin. The ratio Ag: Cu in the case of the thread used for the epitaph of Gllavenica is 34-53. Therefore, this thread was produced and bought somewhere in the East. Therefore, this proves a commercial connection in the XIV century.

It seems that the XI-XII centuries have marked the end of productions made by metal threads of pure gold for embroideries and the emerging of golden platted silver threads. In the XII century, Theofilus Presbyter wrote "such a thread is prepared for poor people in the same way it was prepared for the rich, but the one for the latter is made of pure gold".

This fact does not lessen the value of the epitaph at all. There was a "hunger for gold" emerging at that time, and even the most famous textiles, remaining from that period in the European museums, were embroidered by similar threads, and even poorer in silver.

Now, let us go on with analysing the dying elements used for the silken thread of the embroideries.

Let us first talk about their appearances. One can distinguish the four basic colours: red, blue, green, and yellow. The *jujube* colour belongs to the red colour, while beige colours to the yellow. Today, after 631 years, when the light has done its job, making colours a bit lighter, it is difficult to talk about its colours with precision, and to evaluate its nuances in geometrical and algebrical systems at that time.

However, three nuances of the basic colours are easily identifiable, even the beige. Hues have been produced in two ways: by thinning colours, in the case of blue and green, or by using different dying elements for red and yellow.

Hues of the same colours have been used mainly on the clothes presented in the epitaph for creating the light-and shades, as is the case with St. Luca, St. Mark, St. Theollog, and angels, or even for distinguishing different clothes (the case of St. Mary), and for contouring body lines, where beige is used. This is how they have done for painting the hair, chin, lips, eyes, nose, fingers, and especially the light-and-shade of Christ.

A case to be marked is the artistic realization of the figure of Saint Theologian, where the grey hair and the beard are represented with sky blue light silk, which applied in two directions, thus in two hues, makes them immediately distinct.

Let us have a look at the chemical examination. They will be given in relative vales obtained by the integration of wavelengths. Assessing the chemical composition and the concentration, we will be able to judge upon the biological sources, used in the past to obtain the colour. For that purpose, let us take in consideration the result of the examination, the geographical and historical evidence. On this occasion, we would like to express our gratitude to Dr. Jan Wouters, Laboratory of Royal Institute for Cultural Heritage, Brussels, Belgium, hoping and wishing for a further cooperation in a fuller study of the colours used in the epitaph of Gllavenica, when he will

prepare himself the respective study on this matter based on his highly scientific knowledge.

On the silken thread of the embroideries

The red colour nuances

The ornaments of the cloth.

The insect *Kermes vermilio* is used. Tanine is used as mordant. The coloring component is the kermestic acid, whereas the mordant is the ellagic acid. The ratio between the two is 88:12. $\lambda = 275$ nm.

The stripes of the bed sheet.

Insect *Kermes* is used, but in this case, a plant is added, *Rubia tinctorum*. A tanifer herb is used for the mordant. The ration between these two components is: ellagic acid 5: antragold, 1.5: flavokemersic acid 2: kemersic acid 19.5: alizarin 64: purpurin 7: rubiadin 1. $\lambda = 275$ nm.

Ornamental motives/adornments. Insect *Kermes* is used along with *Rubia tinctorum* and a tanifer herb in the role of the mordant. The ratio between the dying components is: elagic acid 3.5: cacid 2: kemersic acid 19.5: alizarin 67: purpurin 8. $\lambda = 275$ nm.

Jujube colour by the clothes of Saint Luka Brazil wood is used (*Caesalpina sappan*) together with *Rubia tinctorum*. The ratio between the dying components is: brasilein 7.5: munjistin 4: alizarin 45.5: purpurin 42: rubiadin 1. $\lambda = 255$ nm.

Carnation colour at the margins of Christ's brerore.

Caesalpina sappan, *Cotinus coggygia* and *Rubia tinctorum* are used. The ratio between the dying components is: brasilein 28: fisetin 50: sulfuretin 22. $\lambda = 255$ nm.

By Saint Theologian.

Cotinus coggygia and *Rubia tinctorum* are used along with tanifers as mordant. The ratio between the dying components is: elagis acid 42.5: sulfuretin 3.5: alizarin 38: purpurin 16. $\lambda = 255$ nm. In $\lambda = 339$ nm the results are as follows: ellagic acid 18: fistein 36.5: sulfuretin 45.5.

The yellow colours Ormanets.

Reseda luteola is used in addition to a tanifer. The ratio between the dying components is: ellagic acid 62: luteolin 33: apigen 5. $\lambda = 255$ nm.

Yellow to beige of the bed sheet.

A blend of these plants is used: *Caesalpina sappan*, *Cotinus coggygia* and *Rubia tinctorum*. A tanifer is used as a mordant. The ratio between the dying components is: brasilein 11: ellagic acid 21: fistein 7: sulfuretin 3: alizarin 39: purpurin 19. $\lambda = 244$ nm.

Blue colours Saint Mary's Clothes.

The dying plant used is *Indigofera tinctoria* or *Isatis tinctoria*, which cannot be determined because of the same dying component indigotina. The measures are done according to $\lambda = 288 \text{ nm}$.

The bed sheet. The result the same as above.

Sky blue in the ornaments. The same result.

Blue green in the ornaments.

Caesalpinia sappan along with an indigofer is used. The ratio is *brasilein* 15 : *indigotin* 85. $\lambda = 255 \text{ nm}$.

The green colours

The bed sheet.

Indigoid plant is used alongside with the *Reseda luteola*. The ratio is *luteolin* 40: *indigotin* 60. $\lambda = 255 \text{ nm}$.

To create the decoration in relief during embroidery, two filling threads are used, both dyed in dull yellow. They are examined, too.

The linen thread, used in of Christ's brother, it is dyed in tannin, of unidentified origin, whereas the cotton thread used for the bas-relief is dyed in *Cotinus coggygria* and *Rubia tinctorum*, adding tannin for the mordant. The ratio is *fisetin* 66.5: *sulfuretin* 33.5. $\lambda = 339 \text{ nm}$. Measurements in $\lambda = 255 \text{ nm}$ produced the following results *elagic acid* 33.5: *alizarin* 39.55: *purpurin* 28.

The red cotton lining is examined, even though we do not know the time it belongs to. It is dyed in *Rubia tinctorum*, using tanin as mordant. The ratio is *elagic acid* 1: *alizarin* 66.5: *purpurin* 32.5. $\lambda = 225 \text{ nm}$.

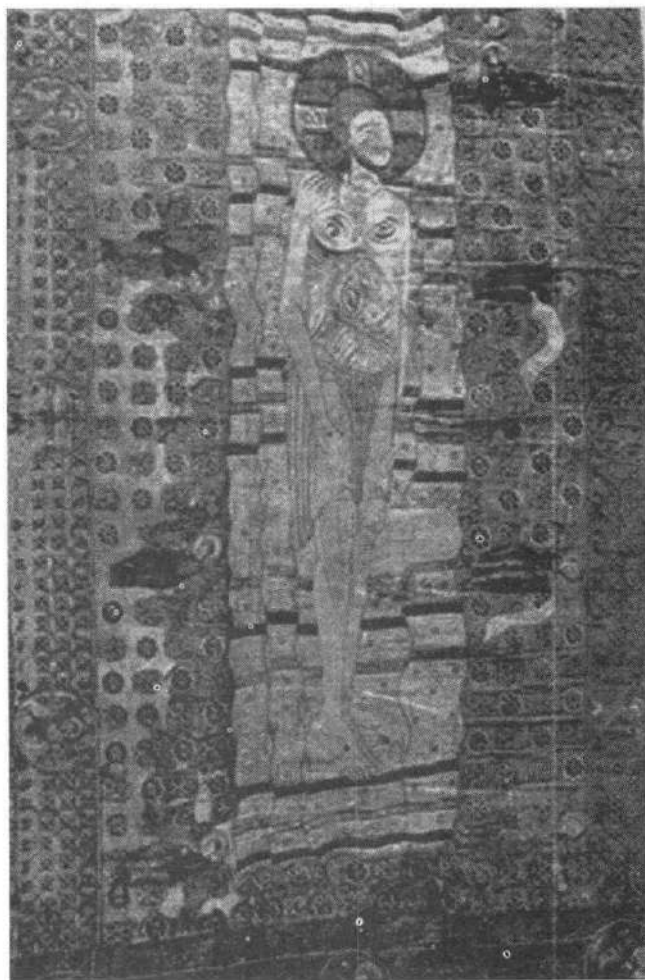
As the results of the examination for the dying of the thread shows, some plants and an insect are used for the colouring of the thread used. Some of these plants are grown here, some others not. There are no evidences of the colouring process at the time, but we can still make some comments.

For the yellow colours *Reseda luteola* is used, which provides more resistant yellows in the light, which is an indicator of the quality claims of those who realized this work.

Brazil wood, *Caesalpinia sappan*, for the jujube colour, was sold in Europe in the 13-14 century from China, while indigo, for the blue colour, since the 12 century from India in Alexandria and then in Venice, although it can not be determined if the blue colouring is realised with indigo or pastel, widely used in Europe since 10 century. Green is obtained from the blending of blue and yellow. While *kermes* insect, used for the red colour was grown in our country as elsewhere in the Mediterranean, which in Middle Ages was the main exporter to Europe, there are studied documented evidences by Zija Shkodra that *kermes* was sold until the 18 century from Durrës to Venice. The evidences for the use of *Rubia tinctorum* and *Reseda luteola* in our

country do not go further than three centuries ago, when perhaps the *Rubia tinctorium* is mentioned by Evlija Çelebiu in Bezistan of Elbasan, while *Reseda luteola* was exported through the ports of Shëngjin and Shkodra. The parchment found in Greece take the use of *Rubia tinctorium* to the third century BC. I think that the research to find origin of dyed thread used in the epitaph of Gllavenica should focus on these evidences.

Further study, more numerous and detailed should continue.



Epitaph of Gllavenica

Emin RIZA

LES MAISONS A TRAITS DEFENSIFS EN ALBANIE

Les constructions à traits défensifs, à la différence des constructions défensives ou des fortifications, ont une large étendue temporelle et une grande variété typologique. L'aire albanaise aussi est comprise dans cette réalité. Ce qui est particulier, disons albanais, concerne la catégorie de construction de la maison, où la présence et le degré divers des traits défensifs sont présentés plus ou moins largement et comparativement tard, jusqu'aux débuts du 20^e siècle. On confirme dès le début que, tout comme dans toute catégorie évolutive de l'habitation, il n'y a pas de lien cause à conséquence entre l'ethnie et la préférence pour le type d'habitation. Dans ce contexte, la place de la maison à traits défensifs, dans le large ensemble de l'habitation albanaise, entendue comme étant construite surtout par des Albanais pour des Albanais, est exagérée. D'ailleurs il y a des affirmations non fondées que la maison fortifiée dans les contrées albanaises doit être liée avec la nature individualiste de l'Albanais.

Comme l'on vient de le dire, les constructions à traits défensifs sont des catégories diverses et à étendue temporelle presque ininterrompue même en Albanie. A l'état actuel des études, exception faite des traces antiques en général découvertes par des fouilles archéologiques, les maisons à traits défensifs se rencontrent sur presque tout le territoire de l'Albanie politique, datant du début du 17^e siècle et construites en permanence jusqu'aux débuts du 20^e siècle. Il y a de fortes possibilités que, typologiquement, ces constructions soient plus anciennes. Le terme "traits défensifs" est quelque peu général. Dans le contexte de cette communication, par traits défensifs l'on entendrait surtout la composition en hauteur, des espaces d'éclairage minimal au rez-de-chaussée augmentant avec la prise de hauteur, la présence des espaces de surveillance et des meurtrières, la construction en mur de pierres, le choix de terrains de construction dominants etc.

Les maisons à traits défensifs se rencontrent en Albanie aussi bien dans les centres ruraux qu'urbains, et les traits de ces deux catégories d'habitations ont influencé les caractéristiques de ces constructions. Si l'on classait les maisons à traits défensifs selon le critère essentiel, c'est-à-dire celui de la composition du plan et du volume, l'on distinguerait alors trois catégories: les maisons fortifiées, les maisons à "kulla" et les "kulla". Ces trois catégories s'unissent par les traits défensifs.

Lorsqu'on parle de maisons à traits défensifs dans cette catégorie l'on comprendrait, à la rigueur, même les "kulla" dans les villages-latifundium et les "kulla" d'enfermement. Les premières sont en partie des maisons et les secondes avec une fonction d'habitation de genre particulier.

Les maisons fortifiées à la campagne se rencontrent plus répandues en Albanie du Nord-ouest ainsi que sur "Rrafshi i Dukagjinit", en Kosovë. Ces maisons appartiennent surtout à la seconde moitié du 19^e siècle. Elles sont généralement à trois étages, avec des escaliers extérieurs en pierre ou intérieurs en bois ou combinés. Le rez-de-chaussée n'est pas habité, l'étage intermédiaire appartient à la famille, alors qu'à l'étage supérieur la place principale est occupée par la salle des amis et la salle de séjour. A la différence de la "kulla" à trois pièces, une par étage, la maison fortifiée, dans ces régions, connaît un développement en volume avec plusieurs pièces sur les étages habités.

La maison fortifiée, dans l'espace urbain de l'Albanie, se vit clairement dans la ville de Gjirokastra et dans certains centres ruraux développés autour d'elle, tel Kardhiqi. Les études faites jusqu'à présent sur la maison de Gjirokastra unique dans la typologie de la maison balkanique, ont mis en valeur la morphologie de cette maison, qui commence vers le début du 19^e siècle. Cette maison à traits défensifs accentués, donc fortifiée, se développe en hauteur; elle a généralement trois étages, avec une séparation fonctionnelle nette entre eux. Elle est construite en pierres et avec beaucoup de meurtrières. Les exemples de Kardhiqi sont d'intérêt particulier pour les variantes simples de cette maison. Le développement, avec des acquis marquants, de la maison de Gjirokastra et en particulier de la salle des hôtes, doit être mentionné pour affirmer qu'il y a pas de relations d'exclusion entre les traits défensifs de la maison et le soin de l'enrichir à l'intérieur, voire de l'embellir.

La catégorie de la maison à "kulla" est la plus répandue en Albanie, temporellement elle est plus ancienne.

D'abord nous mentionnons la maison à "kullë" dans le village-ruine de Kamenicë, laquelle appartient probablement à la seconde moitié du 17^e siècle. Elle est formée par la maison à simple rez-de-chaussée et la "kullë" à trois étages avec des changements non essentiels au plan de la composition, se voit également dans d'autres zones, parmi lesquelles nous mentionnons les exemples des villages de Bregu i Detit, tels Vuno, Palasë, Qeparo, à côté des maisons à "kullë" dans les villages de Golem, Drashovicë, Xerje, Strelcë, Zvarisht, Culli, Perlat i Epërm etc. Dans les villages albanais aussi l'on rencontre des maisons à "kullë" au cours des 18^e et 19^e siècles. Les maisons de Gjirokastra à mezzanines, constructions défensives le long de l'espace de

liaison, sont connues. La mezzanine se retrouve rarement même à Berat. De l'intérêt présente aussi la construction des maisons à "kullë" même par les couches de féodaux albanais comme en témoignent deux exemples du genre respectivement de la famille des Vlora dans la ville de Vlora et de la famille des Vrioni à Berat.

Comme l'on vient de dire, les maisons à "kullë" ont eu la plus large diffusion en Albanie dans l'ensemble des maisons à traits défensifs. Nous soulignons que, dans cette solution, les traits défensifs de toute la maison, donc de l'ensemble maison-"kullë", apparaissent seulement avec la présence de la "kullë" directement liée fonctionnellement à la maison.

On remarque que le traitement de la "kullë" se présente plus ou moins spécifique, sans être influencé par les types de maisons auxquelles elle s'attache. Ces dernières se présentent très diversifiées suivant la typologie régionale de la maison et le degré social du propriétaire de la maison.

Enfin dans l'ensemble des maisons à traits défensifs, sont comprises celles nommées "kulla", lesquelles, du point de vue de la composition se présentent comme constructions à trois étages, avec une pièce par étage, avec un escalier extérieur ou intérieur, construites avec des pierres et avec des ouvertures minimales d'éclairage et des meurtrières pour des armes à feu. L'appellation "kullë" comprend d'habitude même les constructions ayant ces traits, lesquelles ont un développement compositionnel plus large avec plus d'une pièce par étage, que nous avons mises dans la catégorie des maisons fortifiées.

Les maisons "kullë" ont une diffusion plus ou moins limitée en Albanie du nord-est et dans la région de Kosova. Ces constructions prismatiques, à composition verticale simple, simplicité dans le traitement de l'intérieur et austérité et monumentalité à l'extérieur, appartiennent surtout aux dernières décennies du 19^e siècle et au début du 20^e. Elles se font remarquer par le haut degré du typique sur le plan compositionnel, du traitement interne et de celui technique. Dans la catégorie des constructions "kullë" est comprise aussi la catégorie des "kulla" dans les villages-latifundiums. Y demeurait le propriétaire terrien ou son représentant pour surveiller les procès de moissonnage et pour récupérer à même l'aire de battage, la partie lui appartenant selon le droit féodal. Les "kulla" avaient trois étages avec un ou deux espaces par étage. Le rez-de-chaussée n'était pas habité, l'étage intermédiaire servait de dépôt pour les produits agricoles, tandis que celui supérieur pour habiter. De telles "kulla" existent encore dans les villages de Dropulli, lesquelles appartenaient aux propriétaires de Gjirokastra. De même la "kulla" de Turan, à Korça, a dû être construite dans

cette fonction. Ces "kulla" apparaissent en Albanie à la fin du 17^e siècle ou au début du 19^e. Les "kulla" d'enfermement présentent une variante rare, du point de vue fonctionnel, qui est lié à l'institution de la vendetta et se rencontre rarement en Albanie du nord-ouest.

Le phénomène de la maison défensive est répandu même dans d'autres pays de l'aire balkanique, et même au-delà. Chez les Albanais elle est revenue comme maison de campagne du type "kullë"; en Albanie du nord-est et en Kosovë, avec une densité considérable, relativement tard. L'absence de l'unité réelle administrative, donc les régionalisations évidentes avec des traits plus ou moins particuliers, le retard du développement économique, la tendance à s'affirmer sensationnelle - la diffusion de la "kulla" comme maison de campagne sur les contrées albanaises. En ce qui concerne l'acquis de la formule architectonique-technique de la "kulla" comme maison, l'expérience antérieure était aussi bien présente qu'instructive.

Dans le cadre de la maison albanaise, disons conventionnellement du bas moyen âge (15^e – 19^e siècles) avec des acquis majeurs sur le plan balkanique comme le prouve sa typologie, les maisons à traits défensifs occupent un petit espace. Les maisons albanaises à porche, à véranda, les maisons de Gjirokastra et la typologie variée de la maison de campagne, par les réalisations et le diffusion, donnent de façon méritée le ton à l'activité des Albanais dans ce domaine. Les maisons à traits défensifs, bien qu'avec une diffusion limitée, ajoutent au répertoire de la typologie de la maison albanaise une catégorie à intérêt historique et celle dans le domaine large de la créativité constructive.

Bibliographie

- Grup autorësh, *Banesat me tipare mbrojtëse në Shqipëri*, Tiranë 2004.
Thomo P., *Banesa popullore e tipit kullë në mat dhe në Mirditë*, "Studime historike", Tiranë 1970, nr.1.
Grup autorësh, *Historia e arkitekturës shqiptare (maket)*, Tiranë 1980.
Thomo P., *Arkitektura fshatare e Shqipërisë veriore*, Tiranë 1981.
Draçolli F., *Kulla shqiptare*, Prishtinë 2001.

Zamfira MIHAIL

TECHNOLOGIE ET TERMINOLOGIE POPULAIRES DANS LES LANGUES SUD-EST EUROPÉENNES

La technologie utilisée dans le monde du village du XX^e siècle représente la synthèse finale d'un processus multimillénaire d'accumulations et d'inventions et, surtout, d'emprunts culturels du milieu urbain, aspect consigné comme tel très tard par les anthropologues. La reconstitution, avec rigueur scientifique, des coordonnées historiques du système de la civilisation technique populaire traditionnelle, dans son ensemble ou de chaque élément qui le constitue (selon l'opinion de Fr. Boas "pour comprendre l'histoire, il ne suffit pas de savoir comment sont les choses, mais comment elles sont arrivées à être ce qu'elles sont") persiste à être l'objet du programme de recherche de l'ethnologie historique contemporaine, car, du moins pour le Sud-Est européen, en dehors de l'enquête internationale sur les outils populaires, conçu et réalisée par André Guillou¹, l'on n'a pas enregistré d'autres projets d'envergure.

La conception de la structure complexe de la civilisation technologique populaire corrige une image plus ancienne des réalités culturelles traditionnelles selon laquelle tous les faits de civilisation rurale, analysés avec la méthode ethnographique, seraient de souche rurale. Ce fait a déformé l'encadrement chronologique rigoureux des phénomènes et des faits de civilisation populaire, la motivation de leur apparition, l'interprétation dans l'étude ethnologique. Mais la collaboration avec l'archéologie et l'histoire a donné des résultats bénéfiques. L'ethnologie historique oriente ses investigations vers "la technologie culturelle" caractéristique pour la société de type "répétitif", pendant que l'histoire de la technique aborde de manière exclusive les phénomènes de la "technologie industrielle", spécifique à l'univers rationnel de la société de type "cumulatif". La réunion dans une perspective unique, intégrative, conduira vers cette synthèse si nécessaire. *L'Histoire du Sud-Est de l'Europe*, dans la vision du prof.

¹ *Outils dans les Balkans du Moyen Age à nos jours*, sous la direction de André Guillou. *Nomenclature et formes* par Giustina Ostuni, Éd. de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Maisonneuve et Larousse, 1988, 2 tomes.

Guillou s'est proposé, dans ce but, l'utilisation d'une méthodologie interdisciplinaire².

Le progrès technique est décisif pour le progrès de la société humaine dans toutes les époques historiques. Le mécanisme de la production et de la circulation des faits techniques reste *l'invention* et la *diffusion*. La diffusion représente la conséquence du dialogue entre les groupes humains, entre communautés ethniques ou civilisations différentes. Parmi les caractéristiques de la civilisation technique populaire il nous faut mettre en évidence la continuité et l'unité de ces faits. Cet aspect est fréquemment associé à la continuité sémantique des termes qui désignent les processus de travail, les procédés techniques ou les *realia* même de grande ancienneté et unité sur de larges aires.

Les principes et les critères de classification des outils de travail sont généralement acceptés³. En ce qui concerne les installations populaires traditionnelles, un des spécialistes du domaine, Corneliu Bucur, initiateur et directeur du *Musée de la technique populaire traditionnelle de Roumanie – Sibiu* a utilisé les *principes* suivants: la matière façonnée, les processus physico-chimiques de transformation, les procédés techniques de chaque processus, la typologie de l'instrument utilisé constituée à son tour sur la base des critères – l'énergie utilisée (humaine, calorique, animale, hydraulique, éolienne), le système de transmission de l'énergie depuis le plus simple (levier, manivelle, courroie de transmission, pédale, bielle) jusqu'aux plus évolués (roues d'engrenage, essieu à came, bielle motrice) et assimilant, dans la dernière phase, des procédés industriels (cf. *Introduction à l'histoire de la civilisation technique populaire roumaine*).

Sur le plan instrumental, les catégories fondamentales des moyens de travail sont les outils et les installations (les machines). Pendant que les outils sont de moyens de travail primordial de l'homme, les machines représentent la catégorie instrumentale supérieure dotée de manière constructive avec des disponibilités de progrès technique, par la capacité d'adaptation des plus diverses sources énergétiques, caractérisées par l'application directe ou transformée du mouvement circulaire, par le rendement supérieur et par la capacité de substituer l'homme dans sa fonction de réalisateur direct des valeurs matérielles.

² A. Guillou, H. Antoniadis-Bibicou, *Pour une Grande Histoire des Balkans*, Bulletin AIESEE, 30, 2000, pp. 75-91.

³ C. Bucur, *Conceptul de unealtă și de instalație în civilizația populară*, "Buletinul Atlasului Etnografic al României", VII, 1980, pp. 33-42.

Un échantillon d'une telle investigation - programme pourrait être l'histoire diachronique - comparée de ce *monumentum princeps* de la civilisation sédentaire agraire multimillénaire et qui jalonne toute l'histoire de la civilisation technique populaire traditionnelle, y compris du Sud-Est européen, j'ai nommé *le moulin*. Il illustre "les seuils" historiques du progrès technique à tous les niveaux de sa structure fondamentale, du système mécanique, du système énergétique (manuel, cabaliste, hydraulique et éolien) et du système de transmission. L'histoire de cette installation (machine) en perspective comparée sud-est européenne démontre, sans doute aucun, le raccord du village (du monde rural) balkanique à la civilisation traditionnelle européenne et va statuer l'utilisation disjointe de la terminologie ethnologique et la classification adéquate des informations (matériel) archéologique et paléo-ethnographique.

Les spécialistes, historiens, ethnologues et linguistes de chaque pays sud-est européen ont étudié la technologie populaire dans leurs zones et le présent exposé repose sur la riche bibliographie qu'il ont réunie à ce sujet. Les choses étant telles, il serait oiseux de reprendre le débat sur l'ancienneté et la diffusion de ces activités ou sur leurs traits spécifiques. Quant à la restitution des procédés technologiques utilisés, elle peut prendre pour point de départ ceux pratiqués de nos jours encore. L'une des sources sûres d'information en ce sens est proposée par l'archéologie, car les renseignements écrits portent surtout sur les activités en tant que telle et non sur la description des technologies dont elles sont redevables. C'est pourquoi, au point de vue diachronique, le champ onomasiologique de la terminologie des outils ne comporte qu'un nombre réduit de noms.

Composante de la culture d'un peuple, sa civilisation matérielle populaire le caractérise et l'introduit, sous un certain aspect, dans l'histoire universelle. Les outils, dans leur ensemble, ne sont pas différenciés par rapport aux ethnies, mais leur utilisation, au long du temps, a été soumise à plusieurs reprises à des restrictions ou réglementations à cause des conceptions (religieuses) de sorte que certains peuples ont utilisé avec prédilection des outils d'un certain type.

Les outils se comportent comme une source d'information historiographique, pouvant être analysés à travers le prisme des options: s'ils ne sont que des outils uniques pour n'effectuer que certaines opérations ou si leur utilisation est plus ample, ainsi que les opérations qu'ils accomplissent sont analysés par le prisme de la fréquence dans les processus de production et d'entretien des biens. C'est, donc, une analyse qui a en vue la diversité typologique des outils et, d'autre part, met en discussion leur spécialisation ainsi que leur adaptation créatrice.

Moi-même j'ai participé à la constitution de la banque de données concernant la forme et les dénominations des outils du Sud-Est de l'Europe aux XIII^e – XVIII^e siècles dans le cadre de l'enquête internationale mentionné⁴. Les deux volumes parus en 1988 semblent représenter l'heureux aboutissement de l'un de ses plus intéressants projets. M. Guillou a envisagé ce travail d'équipe requérant l'appoint des collaborateurs spécialistes du domaine et ressortissants des pays-mêmes, appelés à développer leur recherche selon les paramètres d'une méthodologie rigoureuse. Aussi, l'enquête fournit-elle des informations comparables appartenant au même palier de la vie matérielle, pour le profit de l'une des plus complètes banques de données concernant les outils en usage dans la zone respective pendant plus de six siècles.

Pourquoi le choix s'est-il porté vers les outils ? La toute première raison est qu'on ne dispose d'aucun ouvrage comparatif traitant de cette réalité ethnologique et historique en même temps, susceptible de donner des renseignements au sujet de l'histoire de la technologie dans cette région européenne. Par ailleurs, André Guillou estime que "le discours sur les outils se développe toujours sur deux plans bien distincts: l'un est leur capacité de servir quelque chose, de fonctionner, l'autre leur capacité de dire quelque chose, d'être des signes. En ce sens, les outils sont donc une sorte d'information cristallisée, un résultat tangible de l'intervention de l'homme sur le monde".⁵

L'histoire des techniques est la plus difficile à cause du manque de documents explicites. Ce qui est quotidien n'attire pas l'attention, dans les documents étant surtout consignées les catégories de travail. Connaître la chronologie relative à l'apparition des outils et de leur évolution ultérieure, les informations ethnographiques regardent les particularités locales de leurs formes et fonctions, le spécifique régional des méthodes de travail facilite le déchiffrement de l'histoire de dénominations. Préciser les types ethnographiques est une chose efficace pour déterminer les couches lexicales selon leur origine et ancienneté, les différentes voies de pénétration des emprunts, les interférences ethniques et linguistiques en général.

L'impact que le développement de la technique ou sur les terminologies des artisans du milieu rural tient tant à la réception des dénominations qui migrent avec les instruments respectifs qu'à la modification de la carte d'établissement des artisans dans le milieu rural.

⁴ *Les outils dans les Balkans du Moyen Age à nos jours...*

⁵ *Les outils dans les Balkans du Moyen Age à nos jours*, sous la direction de A. Guillou, Paris, Maisonneuve et Larousse, 1988, vol. I, p. 7.

Après la phase quand le village avait ses propres forgerons (qui s'occupaient de réparer les instruments agricoles ou les pièces en fer du char, etc.), réalisant également des objets en fer d'utilisation domestique (des pelles pour le four à pain), des maréchaux-ferrants, des selliers etc., on est arrivé à la phase quand certains de ces objets ont été réalisés et achetés à la ville, tandis que l'artisan "qui répare" appartenait lui aussi à la ville.

La caractérisation de l'artisan du village subit elle-même des transformations. Il faut maintenant faire une distinction entre les artisans du village et les maîtres-ouvriers, les premiers travaillant en exclusivité pour satisfaire les demandes du milieu rural, mais fournissant en même temps les "artistes" qui réalisent des produits pour le circuit ethnographique touristique (c'est le cas des potiers mais également de ceux qui réalisent des objets en fer forgé ou en bois sculpté, etc.). D'autre part, il y a des zones entières où la population des villages est entraînée dans la production de type industriel (à la chaîne), des villages où il y a une production textile – vêtement dans des ateliers mécaniques, l'industrie des conserves (non seulement pour la production interne, mais également pour l'exportation, etc.) Naturellement, à notre époque on ne fait plus la différence entre artisans-agriculteurs et artisans villageois dont les revenus proviennent uniquement de la pratique de leur métier, étant donné que l'agriculture a subi des transformations pendant l'époque du totalitarisme. D'une part, des métiers tels celui des tailleurs de planches, qui utilisaient les scies et qui travaillaient dans le milieu rural, obligent les pratiquant d'obtenir une autorisation de "producteur" et de payer un impôt afin de pouvoir exercer leur métier. Tandis que, d'autre part, une série d'activités propres au milieu rural sont maintenant réalisées avec des constructeurs ou des ouvriers de la ville (la construction du moulin d'eau et de son ensemble d'outillage mécaniques, tous les outils agricoles qui ne sont que des produits industriels issue des ateliers de la ville etc.). Beaucoup de métiers ruraux ont la tendance de disparaître à cause du fait que leurs produits du travail ne sont plus demandés, remplacés par les produits industriels.

La transmission des connaissances techniques se réalise dans le milieu rural non seulement à travers les étapes apprenti – compagnon – maître, mais aussi par l'intermédiaire des écoles professionnelles, on acquiert l'entraînement technique par un autre circuit. L'ouverture de tout artisan en face du progrès de la technique "en dehors du village" le détermine également d'introduire les nouveautés dans le milieu rural. De cette manière, le forgeron s'est converti en mécanicien agricole même en dépanneur de voitures lorsque les villageois deviennent des propriétaires d'automobiles. Dans n'importe quel village on fait appel maintenant à un

appareil de soudure et non plus au soufflet du forgeron pour exécuter une réparation.

Tous ces mouvements de la réalité sociale déterminent et des transformations dans le domaine du vocabulaire respectif. Une autre particularité ethnographique, manifestée de plus en plus fort, est celle donnée par la spécialisation de larges aires qui créent des zones à spécifique de production ethnographique.

J'ai soulevé ce problème pour répondre à la question si les métiers ruraux sont en déclin et constater que certains ont disparu (c'est-à-dire qu'ils ne sont plus pratiqués). Les historiens de la technique ont constaté, avant les ethnographes, qu'en Europe, pendant la deuxième moitié du XX^e siècle, les métiers ruraux se sont transformés (du point de vue qualitatif) ou ont disparu⁶. On peut ajouter les résultats des recherches dans le domaine du folklore qui tendent vers les mêmes résultats, quoique se basant sur un autre segment de la culture populaire⁷.

L'ethnographie du Sud-Est européen n'est pas encore arrivée au stade où l'on investigate seulement des objets reliques ou des habitudes conservées par la mémoire orale. Néanmoins, parce que les questionnaires des enquêtes faites pour l'*Atlas ethnographique de la Roumanie* ont surtout concerné les *realia* traditionnels, nous considérons que la terminologie enregistrée n'inclut pas et les transformations au niveau du parler des modifications au niveau des objets. Or, de telles recherches comparées ont pu être entreprises à partir de l'enquête internationale consacrée à l'étude du thème *Les outils dans les Balkans du Moyen Age à nos jours*⁸.

L'analyse de ce matériel mène à la constatation que certaines "variantes" d'objets réalisés en milieu rural ont la même dénomination que les produits industriels, plus ou moins adaptés à des nécessités de production rurale; ainsi, le bg. *čark* "bobineuse" (*Les outils du travail*, vol. II, pp. 67-68) (mais pas le roumi. *vârtelniță* "dévidoir") inclut aussi une variante qui est un objet similaire à celui industriel (il provient de Carkovo-Gabrovo, date de la fin du XIX^e siècle, et se trouve au Musée d'ethnographie de Etăr, n°

⁶ Cf. D. Chevalier, *Les métiers du village en Europe*, in "Europaea", I, 1995, p. 1.

⁷ Cf. P. J. Nixon, *Ideology in Balkan Anthropological research*, in "Europaea", III, 1997, fasc. I.

⁸ A cette enquête ont participé, de la Bulgarie, de la Grèce, de la Serbie, de nombreux spécialistes; de la Roumanie, la soussignée a élaboré le dictionnaire et a collecté toute seule la base des données, l'archéologue Ștefan Olteanu offrant seulement des informations archéologiques.

493). De même, le roum. *râșniță* "moulin à manège" (vol. II, p. 797) de Pianul de Sus-Hunedoara, date du XX^e siècle et représente précisément un produit industriel et, par conséquent, ne peut pas être inclus parmi les produits ruraux, bien qu'utilisé dans ce milieu.

Le terme roum. *complex hidraulic* "complexe hydraulique" (vol. I, p. 194, vol. II, p. 692) désigne une installation qui fonctionne dans le milieu rural (à Polovragi-Gorj). L'installation a été réalisée au XX^e siècle et met en mouvement un scie circulaire et un *joagăr* "scie mécanique", fonctionnant grâce à une "chute d'eau". Il est formé d'une roue hydraulique en fer ayant des coupes, des courroies de transmission en cuir, la scie circulaire et le polissoir (instrument qui sert à polir des objets de métal ou de pierre). Toutes les composantes ont été achetées du commerce ou réalisées spécialement par les artisans de la ville. Par conséquent, bien qu'enregistré parmi les outils ethnographiques, puisqu'il n'est utilisé que dans le milieu rural, il n'est pas proprement-dit ethnographique parce il n'a pas été réalisé là bas. D'ailleurs, et le néologisme roum. *complex hidraulic*, dont l'utilisation est généralisée, indique la pénétration récente de cette installation dans le milieu rural.

Dans le cas de l'installation roum. *cuptor de topit* "four à fondre (des minéraux)", bien que la terminologie soit traditionnelle, les innovations apportées à la construction ayant une ancienne tradition à Călan-Hunedoara (vol. I, p. 197, vol. II, p. 701) nous font mettre en examen la liaison entre la dénomination et l'installation qui est devenue industrielle, donc un vrai "haut fourneau" (fonctionnant en milieu rural). Il est pourtant révélateur le fait que cette localité se trouve dans une région à spécifique minier et métallurgique et où l'activité des habitants a supposé une spécialisation technique supérieure généralisée.

Une autre problème se pose vis-à-vis de la catégorie d'objets spécialisés qui illustre la dichotomie *technique de type industrielle vs technique populaire (rurale)*. L'installation bg. *uredba destilacionna* "installation à distiller" (vol. I, vol. II, p. 595) ainsi que le roum. *alambic* "alambique" (vol. I, p. 183, vol. II, p. 655) sont des réalisations de type manuel datant du XX^e siècle, pareilles à la forme beaucoup plus simple, utilisée antérieurement le long des siècles, appelée en roumain *cazan de țuică* "chaudron à eau de vie" (dans la zone Gorj, une installation de longue date). Mais le terme *alambic*, emprunt au turc au XVIII^e siècle, a acquis le statut de terme technique, étant utilisé et pour les installations industrielles qui fonctionnent avec le même procédé. Donc, le terme régional roum. *cazan de țuică* est la dénomination de l'objet ethnographique, pendant que le terme *alambic*, devenu terme "technique" n'est pas concluant en tant que reflet de la réalité ethnographique.

Les outils bg. *čekračk* "bobineuse" (vol. I, p. 43, vol. II, p. 76) de Stokite-Gabrovo, du XX^e siècle et *kalobārkačka* "tour" (vol. I, p. 73, vol. II, p. 222b, 223c) de Trojan, XX^e siècle, sont de type industriel, à la différence de la pièce (vol. II, p. 222a) datée du XIX^e siècle, provenant de la même localité (toutes conservées dans le Musée de Trojan) qui est de facture artisanale populaire; pour les deux premières catégories de produits seules les dénominations perpétuent la tradition. Appartenant toujours au type industriel est l'outil nommé bg. *presukalo* "rouet à bobiner, touret" (vol. I, p. 129, vol. II, p. 439), de Gabrovo, fin du XIX^e siècle, conservé dans le Musée d'Etăr, à la différence de l'outil utilisé à Tutrakan (vol. II, p. 438), mais qui est populaire, ainsi que l'autre outil de Roumanie dénommé roum. *presa* "pressoir" qui peut être réalisé de manière artisanale (vol. II, p. 436-437), mais il peut être aussi industriel (vol. II, p. 438).

La situation de la *realia* nommé en bg. *vodenica (za kafe)* "installation pour moudre le café", de Berkovica du XX^e siècle (vol. I, p. 171, vol. II, p. 623) et, respectivement roum. *instalație pentru făcut lumânări de ceară* "installation pour fabriquer de bougies de cire" (vol. I, p. 210, vol. II, p. 733) de Sebeșul de Jos-Sibiu, XX^e siècle, conservée au Musée de la technique populaire de Sibiu, reflète la même situation: bien qu'utilisées dans le milieu rural, nous ne les considérons pas comme des objets caractéristiques de la technique populaire, tant à cause de leur réalisation (la première pouvait être trouvée dans le commerce au XX^e siècle, l'autre est similaire à l'installation de fabrication des cierges à l'échelle industrielle), que à cause de leur utilisation.

En conclusion, nous considérons que l'impact qui a le développement technique sur la terminologie des métiers du milieu rural, détermine tant la réception des nouvelles dénominations qui migrent avec les instruments respectifs, que l'extrapolation de la terminologie moderne vers des outils traditionnels. Nous constatons, en même temps, la continuité des anciens termes qui dénomment aussi des outils perfectionnés (modernes) mécaniques.

La caractérisation de l'artisan rural subit, elle-aussi, des transformations⁹. Il faut faire maintenant la distinction entre les ouvriers paysans et les ouvriers artisans qui travaillent dans le réseau touristique. Tous ces mouvements de la réalité sociale contribuent aussi à des modifications dans le domaine de la terminologie technique véhiculé par eux.

⁹ Cf. P. H. Stahl, M. Constantin, *Meșterii țărani români*, București, ed. Tritonic, 2004.

Une particularité ethnographique est celle qui provient de la spécialisation unitaire de la majorité des habitants se trouvant sur une large aire et qui crée des zones à spécifique de production ethnographique (par exemple, des villages entiers de potiers, de pelletiers, de tisserands, avec des installations adiantes, par exemple, roum. *dârstă* "moulin à foulon", *vâltoare* "installation à tourbillon"). En conséquence, la terminologie technique connaît dans ce zones-là une diffusion généralisée.

Tous ces problèmes de la recherche de la technique populaire constituent une impulsion pour continuer les investigations dans un domaine où la réalité ethnographique est en changement et où la connaissance de la réalité sur le terrain n'est pas encore achevée.

CHRONIQUE DE LA VIE SCIENTIFIQUE

ACTIVITES SCIENTIFIQUES A L'OCCASION DU 450^E
ANNIVERSAIRE DE LA PUBLICATION DU "MISSEL" DE GJON
BUZUKU

La réunion culturelle scientifique albanais-allemande qui a eu lieu à **Munich** était l'une des activités scientifiques importantes de cette année. Cela était le résultat d'une initiative du Prof. **Dr Bardhyl Demiraj**, chef du département de la langue albanaise près l'université de Munich. C'était la seconde fois qu'il organisait une conférence sur des questions importantes de la culture albanaise.

La conférence s'intitulait "450 ans après. Le "Missel" de Buzuku et son accueil à notre époque". La conférence s'est déroulée en deux groupes: 1. "Le "Missel" comme le plus ancien document de l'albanais" et 2. "Le "Missel" comme monument culturel-historique de l'histoire de l'écriture albanaise et de l'église albanaise".

Les participants invités à tenir des communications étaient des chercheurs de l'albanais venus de divers Pays d'Europe où il existe des chaires de la langue albanaise (en Allemagne, en Italie, en Russie, en Autriche) ainsi qu'un groupe de chercheurs de l'Institut de la Linguistique et de la Littérature de Tirana, et de l'Institut Albanologique de Prishtina.

Le Prof Dr **Wilfried Fiedler** dans sa communication *Sur quelques questions de la négation dans la langue de Buzuku* a traité l'emploi des particules de négation *nukë/s'* resp. *mos* dans les groupes verbaux surtout au conditionnel

aussi dans les groupes nominatifs en comparant les faits avec l'albanais actuel et les langues voisines, en particulier avec le grec.

Le Dr **Monica Genesin**, (université de Lecce, Italie) a traité aussi un sujet de syntaxe de l'ancien albanais se concentrant sur la phrase adjectivale dans le texte du "Missel" ainsi que sur la place de l'adjectif par rapport au mot qualifié. Il y a été question d'un effort de traiter la syntaxe nominale de l'albanais ancien dans le cadre des modèles de la syntaxe moderne.

Dans sa communication *Le temps du futur en albanais sous la lumière de l'œuvre de Gjón Buzuku*, le Prof Dr **Seit Mansaku** (Institut de Linguistique et de Littérature, Tirana) après un aperçu des types du futur en albanais et de la manière de leur formation, s'arrêtant sur la forme arbërishte *kam të shkruaj* (j'ai à écrire) comme un type mixte romano-balkanique, s'est concentré sur l'œuvre de Buzuku et les types de futur qui s'y trouvent. Analysant le subjonctif utilisé dans le sens du futur, l'auteur arrive à la conclusion que cela est un phénomène ancien de l'albanais et il le lie avec la majorité des langues indo-européennes.

Le Prof Dr **Stefan Schumacher** (Vienne, Autriche) a analysé la forme de l'infinitif guëgue avec la préposition *me*, ayant la fonction

d'instrument + le p. passé, entendu comme un substantif déverbatif abstrait. A la fin de son argumentation l'auteur arrive à la conclusion qu'une structure infinitive se rapporte à un ancien gérondif.

Dans la communication du Prof Dr **Kolec Topalli** (Institut de Linguistique et de Littérature, Tirana) intitulé *Le "Missel" de Gjon Buzuku à la lumière des données dialectales*, il a été question de certains faits dialectaux chez Buzuku. Pour mettre au clair les questions traitées l'auteur a eu recours à des données des dialectes de l'albanais moderne.

Le Prof Dr **Wolfgang Hock** (Berlin) a traité une question précise d'interprétation phonologique partant de données statistiques du texte de Buzuku.

Le Dr **Anila Omari** (Institut de Linguistique et de Littérature, Tirana) a traité des questions de la segmentation des mots et surtout de l'orthographe des articles chez Buzuku, en le comparant à d'autres auteurs anciens.

Un regard sur le traitement de l'albanais ancien du point de vue des études sur l'indo-européen a été présenté par le Prof Dr **Gert Klingenschmidt** (Regensburg).

Le Dr **Joachim Matzinger** (Regensburg) dans sa communication a analysé les formes d'emploi du lexème "ujë" (eau) et sa forme plurielle chez Buzuku, s'arrêtant ensuite sur la préhistoire étymologique de cette lexème et avançant une proposition nouvelle d'une éventuelle origine indo-européenne pour ce mot (*wed).

Dans sa communication *"Les appellations des couleurs de base dans le langage des anciens écrivains*

albanais" le Dr **Alexandre Rusakov** (Saint Pétersbourg) a traité de la question de l'usage des noms de couleur chez les auteurs albanais anciens en faisant des réflexions linguistiques et comparatives au niveau général de développement des systèmes des termes de couleurs de base.

Dans deux communications l'on a traité des études sur Buzuku: le Prof Dr **Rexhep Ismajli** (Académie des Sciences et des Arts de Kosova) dans *"Les études de Buzuku dans les années '50 du XX-e siècle. État des études"* s'est concentré sur l'analyse des études faites par les plus grands chercheurs sur Buzuku, tel Eqrem Çabej, Namik Resuli, Selman Riza et Martin Camaj. Le Prof Dr **Matteo Mandala**, dans sa communication *"L'œuvre de Buzuku en Sicile: études linguistiques et philologiques de Pal Schiroi, de Gaetano Petrotta et de Marco La Piana"*, s'est arrêté surtout sur l'étude philologique faite par Pal Skiroi depuis les années '20 du XX^e siècle. Cette œuvre manuscrite attend le jour de sa publication.

L'expert de la linguistique informatisée, **Besim Kabashi**, (Erlangen) a traité de la rapidité de développement de cette discipline scientifique des temps modernes et des tâches qui lui incombent pour l'albanistique. Dans ce sens il a considéré comme un bon commencement le travail pour le "Missel" de Buzuku.

La deuxième partie de la conférence a jeté de la lumière sur des questions de l'histoire culturelle de l'écriture de l'albanais, des circonstances historiques de la

rédaction du "Missel" et de son importance dans la tradition ecclésiastique albanaise.

Le Prof. **Dr Jorgo Bulo** (Institut de Linguistique et de Littérature, Tirana) a fait une analyse des circonstances politiques-ecclésiastiques dans un cadre européen large ainsi que dans celui spécifique balkanique et a posé quelques questions liées à la nature de l'œuvre de Buzuku comme une initiative du Siège Apostolique ou comme un produit de la Réforme. Partant du contenu liturgique du "Missel", il pense que l'œuvre est justement un produit du climat réformateur et qui est mis hors d'usage après la proclamation de la religion de Trento.

De même le **Dr Robert Elsie** dans sa communication "*Gjon Buzuku: victime de l'inquisition?*" a analysé des données et hypothèses sur l'histoire de la naissance du premier livre albanais ainsi que certains points clé de l'histoire de son interdiction par la politique de l'église.

Dr Markus Peters d'Autriche, ayant fait une esquisse du fond religieux et théologique-historique du "Missel" de Buzuku, aboutit à la conclusion que cette œuvre constitue non seulement un trésor linguistique mais aussi un trésor de l'histoire théologique littéraire et européenne de l'époque de la Réforme et de la Renaissance, et son auteur se compare à Martin Luter.

Les représentants clercs, dom **Robert Kola** et dom **Pren Kola** de Gjakova ont souligné l'importance du "Missel" comme pur ouvrage de la célébration liturgique officielle et comme composante de la tradition

inchangeable de la célébration du Mystère chrétien.

La conférence a été close par la communication de son organisateur, Prof **Dr Bardhyl Demiraj**, intitulée "*Sur la première lecture du 'Missel' de Gjon Buzuku qu'on connaît jusqu'à présent*", où l'on analyse l'écrit de Gjon Kazazi, celui qui a découvert le "Missel", adressé au Père Gjergj Guxeta, où l'on décrit l'œuvre et son contenu. En observant des questions relatives à l'accueil fait au "Missel" juste après sa première découverte, où il ne manque même quelque donnée contradictoire, l'auteur souligne la nécessité de remettre en discussion la chronologie de la découverte du livre.

La deuxième séance du rassemblement a été un programme culturel et scientifique dédié au 600^e anniversaire de Gjergj Kastriot - Scanderbeg, où ont été alternées des communications scientifiques sur Scanderbeg et un programme artistique de l'Association culturelle "Iliria". Les rapporteurs étaient Prof **Dr Francesco Altimari** de Cosenza, qui a traité le mythe de Scanderbeg dans la littérature arbëreshe, **Dr Larisa Kaminskaja** de Saint Petersburg, qui a communiqué l'existence d'une nouvelle anonyme russe dédiée à Scanderbeg, traduit du polonais, et **Dr Etleva Lala**, chercheuse auprès des Archives du Vatican, qui a exposé des documents inédits à propos des relations de Scanderbeg avec Vatican. Le rassemblement a terminé par un dîner de salut en commun.

Anila OMARI

* * *

Le 18 novembre 2005 s'est organisés à Tirana la Conférence Scientifique Internationale, *Le Missel de Gjon Buzuku - sa langue et son époque*, organisée par l'Institut de la Langue et de la Littérature de l'Académie des Sciences d'Albanie à l'occasion du 450^e anniversaire de la publication du premier livre albanais. La Conférence a été ouverte sur l'allocution du Prof **Shaban Demiraj** qui a exprimé sa conviction que les travaux de cette Conférence jetteraient une lumière sur des questions importantes concernant Gjon Buzuku lui-même, la forme dialectale de sa langue et le lieu de la publication de son œuvre.

La première séance a été ouverte par Prof **Idriz Ajeti** communiquant son exposé *La langue du "Missel" comparée au parler de Shestan*, où il a mis en évidence que le langage de ce livre est d'une large étendue, témoignée par la présence en lui de beaucoup d'éléments toskes – un indice de ce que Buzuku aurait consulté aussi des traductions des livres saints faites à l'Albanie du Sud directement sur le grec. Il a souligné aussi que le langage du "Missel" a des éléments communs avec le parler de Shestan, ce qui montre l'origine dialectale de ce langage.

Prof **Jorgo Bulo** par sa communication *Le "Missel" de Gjon Buzuku et le Concile de Trento* a fait une présentation des circonstances historico-ecclésiastiques dans lesquelles a apparu le "Missel". Selon l'auteur, le travail de Buzuku constitue une initiative réformatrice et un acte courageux qui aisément lui aurait valu des accusations d'hérésie. Il a souligné qu'objectivement cette œuvre est un

résultat du mouvement qui a marqué un tournant dans l'histoire ecclésiastique et politique de l'Europe, et justement un résultat de la Réforme et de la Contre-réforme.

Dans sa communication *Buzuku et les buzukologues aux années '50 du XX^e siècle*, Prof **Rexhep Ismajli**, a fait une présentation de la manière dont sont traitées de nombreuses questions relatives au "Missel" par des chercheurs différents, où il a distingué Eqrem Çabej, Selman Riza, Namik Resuli et Martin Camaj. Il s'est exprimé que c'était un hommage pour ceux-ci qui ont mis l'étude du premier livre en albanais au niveau de la science proprement dite.

Prof **Shaban Demiraj** a tenu la communication *Sur les attributs phonétiques de la lettre /n/ chez Buzuku*, où il a traité l'utilisation de la lettre /-n-/ par Buzuku pour marquer le timbre nasal de la voyelle qui la précède, ainsi que son emploi en position initiale, précédée de la lettre /-e-/ et suivie d'une autre consonne. Il a parlé aussi de l'emploi systématique de la consonne /-n-/ avant les consonnes labiales, mais aussi avant celles gutturales.

Wifried Fiedler s'est présenté avec la communication *Nouvelles remarques à propos des formes de l'admiratif chez Buzuku et ses successeurs*. Il a décrit les formes de l'admiratif qu'on trouve dans la grammaire de Kristoforidhi, ainsi qu'il a fait une description de la forme de l'admiratif dans le langage des successeurs de Buzuku: Budi, Bardhi, Bogdani et Da Lecce. Ensuite il a parlé des formes et des désinences de l'"indicatif" et du "non-indicatif" de

l'admiratif. Du point de vue de l'indoeuropéen, il a exprimé l'idée que l'admiratif "non-indicatif" dans la langue de Buzuku présente des désinences "secondaires" et souvent, il manque à ces formes le contenu spécifique, émotionnel de l'admiratif.

La deuxième séance a été ouverte par Prof **Besim Bokshi** qui a présenté sa communication *Le type du système des cas dans le "Missel" de Buzuku*, où il a illustré par de nombreux exemples les différences et les ressemblances entre le système des cas du "Missel" et les autres types du système des cas en albanais. L'auteur est d'avis que la langue du "Missel" de Buzuku et de "*E mbsuame e krështerë*" (Leçon chrétienne) de Matrënga, ainsi que la langue des autres auteurs après montrent que les dialectes guègue et tosqe avaient pris des sens divers concernant leur système des cas et ils avaient aux XVII^e-XVIII^e siècle des systèmes différents.

Dans sa communication "Le Missel" de Buzuku à la lumière des données dialectales, le Prof **Kolec Topalli**, en comparant le Missel à un matériel plus ancien du dialecte tosqe et du dialecte guègue septentrional, a souligné que le phénomène des sonnantes syllabiques chez Buzuku ne représente pas un ancien trait de conservation, mais c'est une particularité des parlers du guègue septentrional. Il a souligné que la longueur des voyelles a été plus manifeste à l'époque de Buzuku qu'aujourd'hui et sa représentation (suivie de /h/) était un trait individuel de Buzuku.

Matteo Mandalà, a présenté la communication *L'œuvre de Buzuku à la lumière des recherches de P. Schiro, G.*

Petrott et M. La Piana, où il a esquissé brièvement l'histoire de la découverte de l'œuvre de Buzuku et les efforts des Arbëresh de la Sicile pour mettre à la lumière une publication critique sur le texte du "Missel". Il a souligné que si l'on avait attaché l'importance nécessaire au parcours du "Missel" aux divers lieux le long des siècles, l'on aurait évité les différentes hypothèses sur son unique copie abîmée.

Le Prof **Emil Lefe**, dans *Aperçu sur le lexique du "Missel" de Buzuku*, soulignait que le lexique de cette œuvre apporte un matériel riche pour pouvoir en juger sur le degré de développement à une époque où l'albanais franchissait sa période préorale pour entrer à la phase de son élaboration et de son développement comme langue de culture. L'auteur a mis en relief qu'une série de mots démontrent que l'albanais de cette époque a été plus unifié qu'actuellement et que le langage de Buzuku conserve plus de traits archaïques que celui des auteurs suivants, mais l'on y remarque un grand nombre de mots de source latine.

Le Prof **Ethem Likaj**, dans *Tendances et écarts dans le paradigme verbal du "Missel"*, a fait une présentation générale du système d'outils grammaticaux (terminaisons du verbe à l'indicatif dans "Missel") et a mis en évidence les tendances et les déviations dans l'œuvre et en dehors d'elle.

Le Prof **David Luka**, dans *Le "Missel" de Gjon Buzuku et la tradition de la traduction de la Bible en albanais*, a fait une confrontation

entre deux traductions intégrales de la Bible en albanais, l'une en langue standard et l'autre en dialecte guègue en soulignant que les deux traductions enrichissent la liturgie des offices, la langue albanaise et contribuent à la culture albanaise dans tous ses domaines.

Le Prof As **Anila Omari** dans *Questions de l'écriture des articles dans le "Missel"* remarquait que la séparation et le groupement des mots chez Buzuku correspondent à bien des points à la structure de l'écriture actuelle. Elle soulignait que Buzuku a le mérite de l'écriture à part des articles postposés.

Dom **Nik Ukgjini**, s'est présenté avec *Est-ce un livre liturgique ecclésiastique le "Missel" de Buzuku?*

Dans *Le "Missel" de Gjon Buzuku et la littérature utilitaire ecclésiastique* **Zekerija Neziri** souligne que cet ouvrage présente deux continuités: celle

de la littérature ecclésiastique européenne introduite dans le milieu albanais et l'initiative de la tradition littéraire albanaise. Il remarque que Buzuku connaissait bien de la tradition ecclésiastique et le système de la structuration de la matière des missels ce qui a marqué aussi le commencement de la tradition de la littérature religieuse.

Jaho Brahaj par *Témoignages sur la conservation d'un exemplaire du "Missel" en Albanie jusqu'au début du XX^e siècle*, a essayé d'argumenter qu'en Albanie aurait circulé d'autres exemplaires du Missel jusqu'au début du XX^e siècle.

Durant les séances il y a eu aussi des discussions concernant les différentes questions traitées dans les communications.

A.ÇEPANI, A. ÇERPJA

TABLE DE MATIERE

Petar ATANASOV	
La romanité nord- et sud-danubienne et ses rapports avec l'albanais -----	3
Francesco ALTIMARI	
Un balcanismo fuori dai Balcani: il <i>futuro necessitativo</i> nei dialetti albanesi e greci dell'Italia meridionale -----	17
Rexhep ISMAJLI	
Standard albanian and other Balkan languages -----	33
Joseph D. BRIAN	
Some Ancient Shared Metaphors in the Balkans -----	45
Xhevat LLOSHI	
Facing the globalization: the case of the Albanian language -----	49
Boško I. BOJOVIĆ	
Mondialisation et balkanisation: le cas de la "langue maternelle" au Monténégro -----	59
Kolec TOPALLI	
Stratifications chronologiques des emprunts au latin dans le lexique de l'albanais -----	75
Miço SAMARA	
Sur les évolutions lexicales et sémantiques des emprunts d'origine latine/romane en albanais -----	85
Ali XHIKU	
Notes sur quelques rapports du romantisme albanais avec la littérature folklorique -----	91
Marenglen VERLI	
Economic potential of Kosova and other separated lands from Albania in 1913 -----	97
Леонид ГИБИАНСКИЙ	
Югославия в советской политике на Балканах в начале Второй мировой войны -----	103
Ana LALAJ	
The Soviet-Yugoslav Break and Albania -----	125
Muzafer KORKUTI	
Nouvelles découvertes archéologiques en Albanie -----	131

Frederik STAMATI

The epitaph of Gllavenica: New data emerging from the technological study ----- 141

Emin RIZA

Les maisons à traits défensifs en Albanie ----- 149

Zamfira MIHAIL

Technologie et terminologie populaires dans les langues sud-est européennes ----- 153

CHRONIQUE DE LA VIE SCIENTIFIQUEActivités scientifiques à l'occasion du 450^e anniversaire de la publication du
"Missel" de Gjon Buzuku ----- 163